

L'Exécuteur [135]

– Intox à New York

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



INTOX À NEW YORK

par Don Pendleton

VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

INTOX À NEW YORK



CHAPITRE PREMIER

Ben « Wildcat » Simoni dormait d'un sommeil aussi lourd que son casier judiciaire. Il s'était effondré dans son lit vers 1 heure du matin, après une longue journée faite de tracas de toutes sortes. Ça avait débuté par un problème d'encaissements tardifs en provenance de New York. Ses livraisons étaient pourtant plus que régulières, mais ces gros mecs se faisaient toujours prier pour raquer la facture. Ils étaient pourtant bourrés de pognon alors que lui, Ben Simoni, trimait dur pour gagner quelques sous et prenait des risques disproportionnés.

Ensuite, il lui avait fallu s'occuper de son réseau de prostitution à Baltimore, contrôler les mouvements, les arrivages frais, et relever les compteurs.

Aujourd'hui, tout avait marché de travers pour lui. Il avait été obligé de mettre au pas plusieurs maquereaux qui lui volaient de l'argent depuis quelque temps. En plus de ça, les flics auxquels il distribuait des enveloppes pour qu'ils ferment les yeux sur ses combines devenaient de plus en plus gourmands et il avait passé beaucoup de temps à marchander avec eux.

Une série de cauchemars avaient agité son premier sommeil. La maison qui lui appartenait sous un faux nom était parfaitement silencieuse. L'un de ses trois gardes du corps veillait sur son repos dans une chambre contiguë, tandis que les deux autres occupaient le rez-de-chaussée.

Ben « Wildcat », après en avoir terminé avec les affres d'une dure journée de travail, avait sombré dans un sommeil chargé d'angoisse. Un nouveau cauchemar vint l'assaillir. Cela avait commencé par un grand coup de tonnerre, comme si la foudre était tombée à quelques mètres de lui. Ensuite, il y avait eu un bruit plus sourd, et il avait maintenant l'impression qu'il se trouvait au grand jour et se sentait glacé. Et quelqu'un lui parlait. Un sale con lui baragouinait des mots horribles qui s'incrustaient en lui, l'arrachaient à son sommeil. Est-ce qu'il continuait de cauchemarder ?

Il eut un sursaut, gémit, grogna, puis ouvrit les yeux. Bon Dieu ! Non, il ne rêvait pas ! Le sale con était bien là, à moins d'un mètre de son lit, se découpant comme une ombre maléfique.

Il recouvra ses esprits et sa main énorme plongea sous son oreiller, cherchant vainement le Colt .45 qu'il y glissait toujours avant de

s'endormir.

Le faciès brusquement congestionné, il émit un effroyable rugissement, s'ébroua et se redressa sur les coudes. La lumière inondait sa chambre, mettant en relief le type immense et tout de noir vêtu qui lui faisait face et le braquait avec un flingue argenté démesurément long. Dans la main gauche de l'intrus, le Colt .45 de Ben Simoni ressemblait à un simple gadget comparé à la grosse pièce d'artillerie.

— C'est ça que tu cherches ? lui dit le type d'un ton réfrigérant.

Wildcat loucha sur le .45 puis sur la combinaison noire où était fixée une arme différente mais tout aussi sinistre, ainsi que des chargeurs et un gros poignard de combat. Ensuite, son regard remonta sur le visage de l'intrus, fixa un très court instant les yeux aussi froids que la banquise. Et il n'eut plus alors aucun doute.

Quelle merde ! Putain, mais quelle merde ! C'était vraiment pas son jour de chance, ça non !

— Qu'est-ce que vous me voulez, Bolan ? cracha-t-il dans un grognement de fauve un peu coincé.

Aucune réponse ne lui parvint, le salaud le fixait d'un air détaché comme s'il le considérait comme un insecte. Penchant un peu la tête, il jeta un coup d'œil vers la chambre contiguë dont la porte avait été violemment enfoncée. Par l'ouverture béante, il vit le cadavre de Gus, son garde du corps. La tête de celui-ci n'existait pratiquement plus et une plaie béante laissait échapper un gros bouillonnement de sang qui se répandait sur la moquette.

— D'accord, fit Wildcat, c'est vous qui tenez le flingue. Qu'est-ce que vous voulez exactement ? Je vais pas marchander.

— C'est vrai, tu as assez marchandé aujourd'hui, répliqua l'Exécuteur. Tes copains les flics t'ont créé des problèmes ?

— Je vois pas de quoi vous parlez.

— Mais si. Je t'ai suivi toute la journée.

— C'est pas possible, je m'en serais aperçu.

— Crois ce que tu veux, Ben. Mais dis-toi qu'il te reste moins d'une minute à vivre.

Un frémissement parcourut le visage anguleux du mafioso qui lança nerveusement :

— Qu'est-ce que vous avez fait de mes deux autres mecs ?

— Ils sont partis faire une balade en enfer, n'attends rien de ce côté. Parle-moi plutôt de toi. Qui te livre la came ?

— Merde, je touche pas à la came, vous devriez le savoir. Et je...

Wildcat s'interrompt en voyant le doigt de Bolan qui se contractait sur la détente du flingue immense. Il émit un petit hoquet.

— Bon, oui, ça m'arrive de temps en temps de prendre quelques livraisons mais c'est pas une habitude.

— Tu as fait passer plus de trois cents kilos de cocaïne à New York en moins d'un mois.

— J'ai... J'ai seulement servi d'intermédiaire, c'est tout !

— D'où proviennent les livraisons ?

— Mais j'en sais rien, j'vous jure !

— Tu n'as plus que trois secondes pour me donner la bonne réponse, Ben.

— Putain de merde ! Vous avez dit une minute !

— Quand je vois des types de ton espèce, j'ai une notion très relative du temps. Prépare-toi à crever.

Le regard figé sur le trou noir de l'AutoMag, le truand haletait. Son front s'était en quelques secondes couvert d'une multitude de gouttes de sueur.

— At... At... Atlanta ! hoqueta-t-il, les yeux fous. Mais... Mais...

— Mais quoi ?

— Y a plus rien là-bas. Ça a été complètement ratissé.

— Tu veux dire que tout a été envoyé aux destinataires ?

— C'est ça, ouais. Toute l'opération est terminée et je vous assure que j'ai pas envie de recommencer un pareil turbin !

Une puanteur immonde s'était dégagée de la bouche du mafioso en même temps que sa réponse précipitée.

— Qui dirige le cirque ?

— Comment ? Vous n'êtes pas au courant ?

Le canon de l'AutoMag vint s'appuyer durement contre la joue du malfrat.

— Fais ta prière, Ben.

— Merde ! Faites pas ça, j'vais vous répondre.

— Je t'écoute.

— C'est un des hommes de Castellano, Lonnie Cramer.

— Tu te fous de moi ?

— Sûrement pas !

— Castellano est mort, je l'ai liquidé dans le Montana le mois dernier.

— Mais Cramer est toujours vivant, lui. Ça fait déjà un moment

qu'il a la main sur cette opération.

Bolan réfléchit un court instant. Ça pouvait se tenir. Mais la réponse qu'il venait d'entendre ne le satisfaisait que partiellement.

— D'où vient le stock ? questionna-t-il en accentuant la pression de l'AutoMag contre la pommette du mafioso. Comment a-t-il passé la frontière ?

Simoni grimaça, visiblement à la torture. Son front, maintenant, ruisselait de sueur.

— Pour ça, je suis pas dans le coup, Bolan, je vous le jure. C'est pas dans mon intérêt de vous raconter des conneries, j'ai pas envie de crever comme un con pour couvrir des mecs que je connais même pas.

— Tu en es certain ?

— J'vous dis que je suis pas dans le coup !

L'Exécuteur le pensait également. Ben Simoni avait grandi dans la rue au milieu de crapules de tous crins, il était lui-même devenu un truand de la pire espèce. Mais il n'était pas suffisamment dur ni stupide, pour dissimuler une information qui aurait pu sauver sa peau abjecte.

— Ce sera tout, dit doucement l'Exécuteur en exerçant une infime pression sur la détente de l'AutoMag qui, de nouveau, fit entendre son terrifiant abolement.

La face du proxénète explosa sous le monstrueux impact de la balle de .44 magnum. Une partie de sa cervelle gicla en plusieurs morceaux dans la pièce et une fontaine de sang inonda les draps et la moquette.

Wildcat, le chat sauvage, fit un ultime et involontaire bond dans son lit, ses doigts noueux griffèrent l'étoffe des draps, puis il retomba à plat dans un horrible bruit de suction.

Bolan remplaça « Big Thunder » dans l'étui de son ceinturon militaire et s'affaira un court instant auprès du téléphone posé sur la table de chevet. Il quitta la chambre sinistre, enjambant le cadavre de Gus tout auréolé de sang, et procéda à une nouvelle tâche tout aussi rapidement expédiée.

Dans le hall du rez-de-chaussée, il dut contourner deux autres corps ensanglantés qui gisaient sur le carrelage. L'un des types tenait encore en main un revolver dont il n'avait pas eu le temps de se servir. Ces deux-là avaient chacun reçu une ogive de 9 mm Parabellum crachée par le Beretta silencieux dont l'Exécuteur s'était équipé pour son attaque nocturne.

Après avoir franchi une allée de gravier, Bolan parcourut un peu plus de trois cents mètres pour rejoindre une Ford grise anodine qu'il

fit démarrer en sourdine. Les détonations avaient sans doute été entendues par les habitants de cette petite agglomération de banlieue et peut-être les flics étaient-ils déjà alertés. Mais ce n'était pas cela qui l'inquiétait, il serait loin quand ils arriveraient sur place.

Pour l'instant, ses préoccupations étaient d'une tout autre nature, centrées sur des questions entêtantes : d'où venait cette fantastique quantité de coke qui déferlait sur la côte Est ? Qui dirigeait véritablement toute cette combine ?

CHAPITRE II

Bolan rejoignit sa base mobile rapidement. L'imposant char de guerre camouflé en inoffensif mobil-home était stationné sur une élévation de terrain en portée directe avec la maison de Ben Simoni, à environ quatre kilomètres de distance.

L'opulente rousse aux yeux verts qui occupait déjà l'habitable du gros engin l'accueillit avec soulagement. Elle se nommait Eva Swanson et était un agent de la DEA (Drug Enforcement Administration) dont l'Exécuteur avait pu apprécier l'efficacité à plusieurs occasions.

Tandis que Bolan ôtait sa combinaison de combat pour passer un jean et une chemise, elle le questionna d'un ton apparemment détaché :

— Simoni a été intéressant ?

— Pas des masses, répliqua-t-il. Et il a cessé définitivement de se rendre intéressant.

Elle eut un petit frémissement, poursuivit :

— Donc, la piste s'arrête là.

— C'est pas certain. J'ai posé quelques bugs chez lui, j'espère qu'il y aura au moins une touche.

S'approchant d'une des consoles techniques qui recouvraient toute une cloison, il brancha un appareil de réception UHF et plaça un enregistreur en mode « veille ».

— Je voudrais que tu te branches sur la banque de données de la DEA et que tu te renseignes sur Atlanta, demanda-t-il en finissant de régler ses appareils.

— Pourquoi sur Atlanta, et que se passe-t-il là-bas ?

— D'après Simoni, le stock de coke initial aurait été entreposé là-bas.

— Tu parles bien d'Atlanta en Georgie ?

— Bien sûr.

— Alors je n'ai pas besoin de consulter l'ordinateur pour te répondre. Il y a un peu plus de quatre mois, on a saisi près des côtes sept cargaisons de cocaïne en provenance de Maracaïbo au Venezuela. Maracaïbo est très proche de la frontière colombienne et n'est pas trop

souçonnable. Tous ces chargements étaient acheminés par cargos et planqués sous des denrées diverses : oranges, bananes, pastèques, etc. Le tout a été acheminé à Atlanta pour y être stocké en attendant d'être brûlé.

— Comment tes copains de la DEA ont-ils été mis au parfum ?

— Des indics et beaucoup de vigilance...

— Ça représente quelle quantité, au total ?

— Six tonnes et quelques kilos.

Bolan émit un petit sifflement.

— Bon. Voilà donc résolu le problème de l'approvisionnement.

— Pas du tout, répliqua la rousse. Le stock entier a été détruit il y a maintenant six semaines après un inventaire global.

— En es-tu certaine ?

— Officiellement, oui.

Un sourire ambigu flotta un instant sur les lèvres de l'Exécuteur.

— C'est amusant.

— Qu'est-ce qui est amusant ?

— D'abord, que la DEA ait choisi précisément Atlanta pour y entreposer la coke confisquée. Ils veulent y monter une nouvelle Coca Company ?

— Je vois ce que tu veux dire. C'est dans cette ville qu'a été inventé le Coca-Cola à la fin du siècle dernier, n'est-ce pas ? Mais je ne pense pas qu'il faille y voir un quelconque humour. Atlanta a été choisie parce qu'elle est proche de la côte atlantique où ont été saisies les cargaisons, et suffisamment éloignée de leur lieu de destination, c'est-à-dire Miami.

— Ça peut se comprendre. Ce qui est moins compréhensible et surtout moins drôle, c'est que la came soi-disant brûlée continue de voyager et d'arroser la côte Est.

— Mack... Ce que tu envisages est impossible ! La cocaïne entreposée en Georgie faisait l'objet d'une surveillance constante par des hommes triés sur le volet. Tout un périmètre de sécurité avait été bouclé, même un chien n'aurait pas pu le franchir.

Le ton de Bolan se durcit d'un coup :

— Il a donc forcément fallu de multiples complicités pour réussir cette saloperie. C'est la DEA qui s'est chargée de tout ?

— D'après ce que j'en sais, il y a eu une interférence de la CIA, tout au début de l'opération. Les Anti-stups ne pouvaient intervenir en dehors des eaux territoriales.

— Tu m'as dit que les livraisons avaient été saisies près des

côtes...

— Ce que l'on dit officiellement n'est pas toujours le reflet de la réalité. Merde, il fallait bien stopper ces salauds avant qu'ils envahissent le pays !

— Ouais, c'est gagné ! Mets-toi devant cet ordi, Eva, et vérifie toute la procédure jusqu'à la soi-disant destruction du stock. Informe-toi sur ceux qui en ont eu la charge et sur le rôle des intermédiaires administratifs, y compris celui de la CIA.

La jeune femme demeura un instant silencieuse, plongée dans des pensées moroses. Elle poussa un petit soupir puis s'installa devant l'ordinateur de communication et commença à pianoter.

Bolan, lui, prit place sur un strapontin devant le récepteur UHF et se mit à réfléchir. Eva Swanson était beaucoup plus pour lui qu'un flic en jupons. Une grande complicité les liait ainsi qu'une certaine tendresse que ni l'un ni l'autre ne voulait avouer.

Lorsqu'elle l'avait appelé sur son téléphone mobile pour lui suggérer de jeter un coup d'œil sur les affaires de la mafia de Baltimore, il avait failli refuser, plus attiré par ce qui se passait à New York où *Cosa Nostra* tentait de se restructurer après la mort d'Ange Castellano. Elle avait alors insisté, précisant qu'il s'agissait d'une opération au top-niveau malgré son caractère de prime abord local. Et Bolan s'était rendu à Baltimore, retrouvant cette beauté rousse sur place. Ensemble, ils avaient fait le point : depuis quelques semaines d'importantes quantités de cocaïne aboutissaient régulièrement sur la côte atlantique dans de nombreux États : Virginie, Caroline du Nord et du Sud, New Jersey, New York, Massachusetts et Connecticut, alors qu'il n'en passait pratiquement plus depuis plusieurs mois à travers la frontière avec l'Amérique latine.

Un renseignement obtenu grâce à un indicateur de la DEA avait permis de localiser à Baltimore un des relais d'acheminement et c'est ainsi que l'Exécuteur avait débarqué sans préavis chez Ben « Wildcat » Simoni. Ce dernier n'était évidemment qu'un simple pion sur l'échiquier machiavélique de la mafia. Évidemment, d'autres types que lui servaient de passeurs un peu partout.

Un court instant, Bolan avait pensé que Simoni lui avait raconté un bobard pour se tirer d'affaire lorsqu'il avait mentionné le nom de Lonnie Cramer. L'Exécuteur avait entendu parler du Cramer en question, un obscur lieutenant de feu Castellano qui avait passé la plupart de son temps à régler des affaires minables dans le Bronx. Mais c'était aussi un individu vicieux et malin qui avait su s'assurer de nombreuses complicités au sein de la police et de l'administration, et qui était soigneusement resté dans l'ombre de Castellano tout en s'enrichissant en douce.

Une immixtion de ce type était donc possible, compte tenu de l'actuelle désorganisation de la mafia sur la côte Est.

Aux questions que l'Exécuteur s'était d'abord posées parvenaient maintenant des fragments de réponses. Ce n'était qu'un tout début, bien sûr, et il fallait approfondir l'affaire, obtenir des certitudes pour opérer ensuite avec un maximum d'efficacité.

Il y avait encore un point d'interrogation qui fixait l'attention de l'Exécuteur. Pour ne considérer que la ville de New York, les prix de la cocaïne à la revente étaient cassés, presque dérisoires par rapport aux habitudes. Pourtant quand il y a pénurie les tarifs montent, les prix flambent... C'était plus qu'étrange. Et cela faisait penser à une opération ponctuelle, une affaire qui n'aurait pas de suite à moyenne échéance. Une affaire qui, malgré les prix bradés, représentait au minimum un milliard de dollars...

Il fut interrompu dans ses pensées par des bruits d'abord confus émanant du haut-parleur situé sur la console de réception. Ensuite, des voix entremêlées devinrent audibles :

— ... Bon Dieu ! C'est pas croyable... Regardez-moi ce type, il n'a presque plus de tête et... Lieutenant ! Ce macchabée est encore tout frais, il continue de pisser son sang...

Manifestement, il s'agissait de flics qui avaient envahi la demeure de Ben Simoni. La bande magnétique commençait à défiler sur l'enregistreur.

CHAPITRE III

Au milieu d'une agitation fiévreuse, le sergent Baldwin s'approcha d'un cadavre pour l'examiner et fit une grimace dégoûtée. Le cœur au bord des lèvres, il s'avança ensuite vers une fenêtre et fronça les sourcils.

— Qui a appelé les journalistes ? demanda-t-il d'une voix forte en notant en contrebas l'arrivée d'une Ford Econoline dont le flanc comportait le logo d'une station de télévision.

Deux projecteurs avaient été installés dans le petit parc et répandaient une lumière crue.

— Pas moi en tout cas, repartit un policier en uniforme près de lui. Ces mecs n'ont pas besoin qu'on les appelle, ils sont constamment à l'écoute de nos messages, ils ont un matériel beaucoup plus perfectionné que le nôtre.

— Je veux qu'on les empêche d'entrer, compris ?

— O.K., sergent, je m'en occupe.

Le flic éloigné, Baldwin entra dans la seconde chambre qu'occupait déjà un grand type maigre au visage parsemé de petites cicatrices, des traces d'une ancienne variole. Il s'appelait Charles Cowen et était lieutenant au Baltimore Police Department. Visiblement, on l'avait réveillé en pleine nuit.

— Qu'en pensez-vous, lieutenant ? lui demanda Baldwin. On dirait un règlement de comptes.

Cowen considérait d'une mine préoccupée le corps sanguinolent étendu sur le lit.

— Pas sûr, fit-il laconiquement.

— Simoni avait plein d'ennemis, et ça n'a rien d'étonnant.

— Personne ne peut encore affirmer qu'il s'agit bien de Simoni, répliqua-t-il d'un ton rogue. Le visage de ce type a carrément explosé.

— C'est sa baraque, en tout cas. Y a pas d'erreur. Je me demande bien quelle arme a pu provoquer des dégâts aussi monstrueux. On dirait qu'il a été touché par une décharge de chevrotines ou en tout cas par une balle de très gros calibre.

À cet instant, un agent de police passa la tête dans l'encadrement

de la porte et lança :

— On a un témoin sous la main, chef. Un voisin qui prétend avoir vu l'agresseur.

— Amenez-le-moi. Attendez... non, je descends.

Plantant le sergent en tête à tête avec le cadavre, il dévala l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée, traversa le hall d'entrée et s'avança sur le perron où deux agents interrogeaient un bonhomme replet et hirsute.

— Laissez-nous, ordonna-t-il aux deux policiers.

Puis, lorsque ceux-ci se furent éclipsés :

— On me dit que vous auriez vu l'agresseur ?

— Tout juste, oui ! fit le témoin. C'est un type balèze qui se déplace comme son ombre, on aurait dit un fauve, il était habillé tout en noir...

— Attendez. Est-ce que vous êtes en train de me faire le portrait de Jack l'Éventreur ? ironisa sèchement Cowen.

— Ah ça, sûrement pas ! Je dirais plutôt qu'il ressemblait à un de ces personnages de bande dessinée. Quelque chose comme Daredevil ou Batman. Il était immense et portait un vêtement moulant tout noir avec des armes accrochées dessus. Je l'ai bien vu quand il a franchi cette allée pour s'enfoncer ensuite dans l'ombre. J'étais à la fenêtre de ma chambre. Vous savez, j'ai des insomnies et ça m'arrive fréquemment de fumer quelques cigarettes en regardant dehors. Ça ne m'aide pas beaucoup à m'endormir, mais ça passe le temps.

— Bon. Vous avez entendu quelque chose ?

— Bien sûr ! J'ai d'abord entendu deux coups de feu fracassants, à moins d'une minute d'intervalle.

— Deux seulement ?

— J'en suis certain. Ça a fait un boucan du diable, à tel point que j'ai cru un moment que ça venait de mon immeuble, que quelque chose avait pété tout près. Je sais pas, moi, une conduite de gaz, par exemple, mais c'était pas ça.

Il montra de la main une villa à une trentaine de mètres, enchaîna :

— J'habite là... C'est un peu après la seconde détonation que j'ai vu ce grand type quitter les lieux. Il marchait vite mais tout tranquillement comme si rien ne s'était passé.

— Avez-vous vu son visage ? questionna le lieutenant, le visage crispé.

— Non. Il avait une cagoule sur la tête, comme dans ces bandes

dessinées... Et maintenant, je me demande si ce ne serait pas ce type qu'on appelle l'Exécuteur. Ça ne m'étonnerait pas tellement, vous savez. Ce Simoni est franchement bizarre et il y a dans cette maison un va-et-vient continu de gens qui ont de sales têtes. Je... Est-ce qu'il a été assassiné ?

— Ne mélangez pas les choses... D'après vous, combien de temps s'est écoulé entre le dernier coup de feu et sa sortie de la maison ?

— Je sais pas exactement, peut-être trente ou quarante secondes. Peut-être un peu plus ou un peu moins.

— Et ensuite ?

— Ensuite ? Eh bien, plus rien... Je vous ai dit qu'il s'est enfoncé dans l'ombre après avoir traversé l'allée et...

— C'est bon ! coupa Cowen. Je vous remercie.

Hélaant un agent en uniforme, il décréta :

— Occupez-vous du témoin, prenez son identité et faites-lui faire une déposition.

Puis il réintégra le hall de la villa, contourna un adjoint du coroner affairé à photographier les deux cadavres allongés sur le carrelage, et avisa un sergent en civil.

— Suis-moi, Carl, lui dit-il d'une voix cassante.

Sans un mot, l'homme lui emboîta le pas dans un couloir jusqu'à un petit salon dans lequel ils s'enfermèrent. Cowen s'adossa contre un meuble et promena autour de lui un regard circulaire comme s'il connaissait parfaitement les lieux.

— Sale coup, hein ? fit le dénommé Carl.

— Plus que tu le penses, rétorqua le lieutenant du BPD. Un mec ici croit qu'il s'agit d'un règlement de comptes...

— C'est pas ça ?

— C'est bien plus emmerdant pour... pour eux. Et pour nous aussi.

— Je pige pas pourquoi...

— Sais-tu par qui Ben et ses hommes se sont fait rectifier ?

— Aucune idée.

— Bolan.

— Merde ! Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Ce que vient de me dire un connard qui a des insomnies. Il a fait une description typique de la combinaison noire et il dit avoir entendu deux grosses détonations. D'une part, on sait que Bolan utilise souvent un automatique .44 magnum et ça correspond.

— Ça me paraît quand même gros. Qu'est-ce que ce mec viendrait

foutre à Baltimore ?

Cowen resta silencieux quelques secondes, le front barré de rides, paraissant réfléchir.

— Et d'autre part ? fit Carl.

— Tu as bien vu comme moi quatre cadavres... Quatre macchabs pour deux détonations seulement. Et les deux du bas ont bien été abattus par balles, eux aussi.

— Tu penses que ceux-là ont été liquidés avec un silencieux ?

— C'est évident. Là aussi, ça rejoint ce qu'on sait de ce salaud, il se sert également d'un automatique 9 mm Parabellum avec un silencieux. Et il avait précisément besoin d'agir en silence pour rectifier d'abord les gardes du corps de Ben. Tout se recoupe, il n'y a sûrement pas d'erreur.

— Putain ! L'enfoiré...

De nouveau, Cowen s'enferma dans le silence tandis que son subordonné commençait à décrire des cercles dans la pièce, les mâchoires crispées. Au bout d'un moment, il s'approcha d'un poste téléphonique sur un guéridon, décrocha le combiné en grognant :

— Arrête de tourner en rond comme un con, Carl. Et ferme-la !

Après avoir composé un numéro sur le clavier, il entendit une voix ensommeillée en bout de ligne :

— Webster Plumbing Service, j'écoute.

— Passez-moi Lonnie, c'est urgent.

— C'est de quelle part ? répliqua la voix devenue prudente.

— Charly.

— Charly qui ?

— Il me connaît.

— Désolé, je ne peux rien pour vous si vous ne me dites pas qui vous êtes.

De mauvaise grâce, le lieutenant cracha :

— Cowen.

— Bon. Mais M. Lonnie est absent, vous pouvez me laisser un message.

— Vous êtes certain qu'il est absent ?

— Si je vous le dis !...

— O.K. Tâchez de le contacter au plus vite et dites-lui que Ben a eu un gros ennui à Baltimore. Un ennui définitif. J'essaierai de le joindre plus tard.

— Attendez un instant. Vous parlez bien de Ben S ?.. S comme

Simon ?

— Ça se pourrait, oui. Dites à Lonnie que le responsable présumé est un individu habituellement vêtu de noir, il comprendra les conséquences qui risquent de s'ensuivre.

— D'accord, je lui ferai parvenir votre message dès que possible.

Cowen raccrocha sèchement avec un juron sourd.

— Le sale con ! Je suis certain que Lonnie était bien là-bas.

Tout de suite après, il composa un nouveau numéro, dut attendre un assez long moment avant d'obtenir son correspondant.

— Je demande le vingt-quatre, chuchota-t-il dans l'appareil.

— C'est bien moi, renvoya une voix également chuchotante.

— Je suis trente-deux.

— O.K., je vous écoute, trente-deux.

— Un relais vient de sauter sur la ligne N° 7. C'est le B. S... Bravo Sierra. Vous avez compris ?

— Oui, continuez.

— Il y a eu un coup d'orage Mike Bravo d'intensité maximale. Prévenez l'équipe de secours pour qu'elle fasse le nécessaire.

— Vous avez bien dit Mike Bravo ?

— Affirmatif.

— Pouvez-vous préciser ?

— Un Mike Bravo comme ceux déclenchés le mois dernier au Montana et ensuite en Espagne.

— D'accord, c'est enregistré. Restez tranquille, trente-deux, on fait le nécessaire.

— Je viens également d'avertir Lonnie...

— Ne citez pas de nom, trente-deux. Tenez-vous en dehors du court-circuit.

Un déclic de coupure tinta désagréablement dans l'oreille de Cowen qui raccrocha et se tourna vers son adjoint.

— Tu n'aurais peut-être pas dû les appeler d'ici, fit remarquer ce dernier.

— Ça ne pouvait pas attendre. Et il n'y a aucune raison d'avoir les foies, faut pas être parano.

— Ouais, t'as sans doute raison. « Wildcat » n'avait aucune raison de brancher des écoutes dans sa propre maison.

CHAPITRE IV

— « Je viens également d'avertir Lonnie... »

— « Ne citez pas de nom, trente-deux. Tenez-vous en dehors du court-circuit. »

Quelques secondes plus tard, la bande magnétique cessa automatiquement de défiler. Bolan laissa l'appareil en veille et se redressa pour observer Eva Swanson.

— Tu as entendu ?

— J'ai entendu d'une oreille, répondit-elle, toujours affairée devant son ordinateur. Donne-moi encore une ou deux minutes.

Tandis qu'elle poursuivait sa recherche, l'Exécuteur fit défiler la bande à l'envers pour la positionner juste avant le second appel téléphonique et déclencha l'écoute. Un instant plus tard, une série de chiffres s'inscrivit sur un petit écran : un indicatif d'État suivi d'un numéro correspondant à New York. Le bug qu'il avait placé sur la ligne téléphonique de Wildcat avait parfaitement rempli son rôle.

Le premier coup de fil avait également été analysé par le scanner électronique et se rapportait lui aussi à New York, précisément dans le Bronx.

Voilà qui confirmait les aveux de Ben Simoni au sujet de Lonnie Cramer. Mais le contact établi avec un certain numéro vingt-quatre posait un nouveau point d'interrogation.

La jeune femme déconnecta l'ordinateur de communication, se passa une main lasse sur le front et vint tout près de lui.

— Après les pompes funèbres, les *amici* font maintenant dans la plomberie, lui sourit-il brièvement.

Elle releva un sourcil et il lui expliqua :

— Un certain Charly Cowen, un flic véreux, a appelé la Webster Plumbing Service. Il faudra faire aussi une recherche là-dessus. Tu veux t'en occuper ?

— Si tu me laisses le temps de boire un café. J'ai la tête remplie de données informatiques.

Bolan se leva pour aller dans le module habitable et en revint avec une bouteille Thermos et deux verres qu'il disposa sur une tablette

amovible. Il versa deux cafés chauds.

— L'examen du fichier Atlanta m'a pris plus de temps que prévu, annonça Eva Swanson après avoir porté une tasse à ses lèvres. Le dossier est classé top-secret depuis près d'un mois et j'ai été obligée de m'identifier officiellement pour y avoir accès.

— Tiens donc !

— Oui, c'est anormal, convint-elle. Habituellement, il suffit de donner le code pour obtenir ce genre d'information. En tout cas, la réponse est formelle : le stock de coke a bien été officiellement détruit le 26 du mois dernier sous le contrôle d'un des directeurs de la DEA et d'un agent du Bureau fédéral.

— Le 26 ? fit Bolan. Il y a donc dix-sept jours seulement. Tu ne m'avais pas mentionné que cela avait été fait voilà maintenant six semaines ?...

— Exact, répondit la jeune femme avec un demi-sourire. C'est ce qu'on m'avait dit au département central de Washington, mais il y a eu un report de date. Quelqu'un de l'administration est intervenu en demandant un délai pour un nouveau contrôle de stock. Encore plus bizarrement, la demande a été formulée à travers le Ministère des Armées qui n'a rien à faire dans cette procédure. Je commence à croire que tu as raison, Mack, quand tu penses que la marchandise est en train d'arroser la côte Est.

— Ce quelqu'un a donc bénéficié d'un délai d'environ vingt-cinq jours pendant lesquels il a pu se passer beaucoup de choses en douce. As-tu appris qui est ce fonctionnaire zélé ?

— Négatif. Son nom n'apparaît pas, seules des initiales sont mentionnées : B.K. C'est une pratique courante dans certains services confidentiels, et la demande émane de la S.P.A. E, Section de Planification des Affaires Extérieures.

— Autrement dit, la CIA...

— Du moins l'une de ses branches au Pentagone.

— Et c'est la CIA qui a réalisé la mainmise sur les cargaisons !

— Toujours exact.

— Qui assistait encore à la destruction du stock ?

— D'après le dossier, il y avait une équipe de policiers chargés de la surveillance, les pompiers qui étaient présents quand on a brûlé les paquets de coke, un représentant du Département de la Santé publique, et les deux personnages que je t'ai déjà cités.

— Un type de chez toi et un agent du FBI ?

— Oui. En ce qui les concerne, j'ai leurs noms : John Davies, et Clark Meier pour le FBI.

Elle consulta brièvement une feuille de papier sur laquelle elle avait pris des notes, ajouta :

— Le représentant de la Santé Publique s'appelle George Lorenzi et il est en poste à New York. Quant au capitaine de police qui dirigeait l'équipe de surveillance, il s'agit d'un certain Harry Coleman du Département Spécial de Protection de New York. J'ajoute qu'il est resté durant dix-neuf jours en compagnie de ses hommes à Atlanta qu'il a quittée le lendemain de la destruction du stock.

Bolan demanda :

— Clark Meier est également en poste à New York ?

— Oui, c'est ce que dit le rapport. Encore une curieuse coïncidence. Mais pour ce qui est de John Davies, tu peux immédiatement l'exclure de ta liste, c'est un type parfaitement intègre. Les autres, c'est la première fois que je vois leur nom.

Changeant brusquement de sujet, il demanda à la jeune femme :

— As-tu des nouvelles de Frank ?

Frank Vitali était le demi-frère d'Eva Swanson. C'était un agent du FBI qui avait infiltré l'état-major de la mafia pendant deux ans, le temps du « règne » d'Ange Castellano que Bolan avait abattu dans le Montana. À cette occasion, l'Exécuteur avait sauvé la mise à Vitali que Harold Brognola avait aussitôt retiré du circuit en le réintégrant dans son administration de E Street à Washington.

— Je l'ai vu il y a une quinzaine, répondit-elle.

— Comment va-t-il ?

— Bien, mais il m'a dit qu'il s'ennuie à mourir devant son ordinateur et les piles de paperasses qui lui arrivent tous les jours. Il pense que tu aurais dû le laisser tomber dans cette montagne, à Teton Peak, que ça aurait peut-être été préférable pour lui.

— Il était grillé depuis plusieurs jours, Eva. Castellano l'avait déjà condamné, il n'était qu'en sursis.

— Je sais, soupira-t-elle. Et il le sait aussi. Il t'envoie ses amitiés, Mack.

— Prends ce téléphone et renvoie-lui les miennes.

— Quand ? Maintenant ?

— Oui. Par la même occasion, demande-lui de se renseigner sur Clark Meier et les autres types dont tu m'as cité les noms.

— Pourquoi ne te renseignes-tu pas auprès du big boss ? s'étonna-t-elle.

— Brognola est en vacances, il ne rentrera que dans quarante-huit heures.

— C'est pas vrai ! s'exclama-t-elle. Moi qui l'imaginai toujours soudé à son bureau ou en train de vociférer dans le cabinet du Ministre de la Justice pour obtenir plus de moyens d'action ! Il s'est vraiment mis au vert ?

— Disons plutôt qu'il est en déplacement à Newark.

— Tu parles de vacances !

— D'après ce que j'ai compris, il s'agit d'une mission officieuse auprès du Gouverneur de l'État. Il y aurait des points quelque peu obscurs dans ses affaires.

— Ah oui ? Dis donc, tu es plutôt bien informé pour quelqu'un qui me demande de me renseigner auprès d'un de ses services !

— Pas suffisamment, hélas. Contacte Frank, Eva, et dis-lui que ça urge.

— Tu es un vrai tyran. En fait, tu m'as acceptée dans ton gros veau mécanique pour que je te serve de secrétaire.

— Tu pourrais aussi te débrouiller toute seule, lui sourit-il.

— T'es un beau salaud.

Se penchant vers elle, il lui déposa un rapide baiser dans le cou. Le regard un peu trouble, elle plissa le nez en une grimace comique :

— Et en plus de ça, t'es un sale profiteuse !

— Les temps sont durs, répliqua-t-il ironiquement. Je profite de ce que j'ai sous la main.

— Je vais te montrer ce que tu as sous la main, Mack Bolan.

Se levant de son strapontin, elle se plaqua contre lui, passa les bras autour de son cou et écrasa ses lèvres contre les siennes. Puis elle se détacha et le regarda dans les yeux :

— Tu devrais de temps en temps lâcher la mafia et penser à des choses un peu moins moches. Ne crois-tu pas qu'on pourrait faire une pause ?

— J'y penserai, sois-en sûre. Mais je crois surtout que nous allons devoir quitter rapidement le Maryland.

— Pour New York, je suppose ?

— Si ce que je pense est confirmé, oui. Appelle Frank maintenant. Demande-lui également de se renseigner sur ce numéro de téléphone.

Il lui tendit le morceau de papier sur lequel il avait inscrit une série de chiffres.

— Et toi, que vas-tu faire pendant ce temps ?

— Je vais appeler les plombiers du Bronx.

— Tu as une fuite quelque part ?

— Je vais simplement leur demander un tuyau, sourit-il.

Il brancha un scanner de recherche, et alla décrocher l'un des deux radiotéléphones du bord.

— Webster Plumbing Service, entendit-il bientôt dans l'appareil.

La voix était celle qu'il avait écoutée quelques minutes plus tôt.

— C'est encore moi, annonça-t-il en imitant la voix à la fois cassée et chuintante de Charles Cowen.

— Qui ?

— Charly. Ne me faites pas répéter tout mon pedigree... Il est revenu ?

— Non, il est toujours pas là.

— Est-ce qu'il a eu mon message ?

— Vous en faites pas, ça a été transmis. Et rappelez pas toutes les dix minutes, compris ?

— Dites... Vous vous prenez pour qui ?

— Allez vous faire foutre.

— Bon sang, qu'est-ce que ça veut dire ?

— J'veus dis d'aller vous faire foutre.

Bolan jeta un coup d'œil sur le cadran du scanner et répliqua sèchement :

— D'accord. Je vais le répéter à vingt-quatre.

— Je m'en branle ! Dites-le à vingt-quatre si ça vous chante, connard.

— Vous pouvez y compter, rétorqua hargneusement Bolan.

Puis il raccrocha avec un sourire de satisfaction. Eva Swanson, de son côté, énumérait posément une suite de noms et de coordonnées dans le second radiotéléphone. Il la laissa terminer, brancha l'ordinateur sur le centre serveur des télécommunications, délivra un code d'accès et consulta le répertoire de New York. Il trouva le renseignement qu'il cherchait dans le fichier « liste rouge ».

— Tu as eu tes plombiers ? lui demanda sa compagne en venant doucement se coller contre son dos.

— Ouais. Comme il fallait s'y attendre, la Webster Plumbing est une raison sociale bidon, un simple relais. Mon coup de fil a été transféré à travers un redirecteur d'appels à une société de Manhattan. L'adresse est celle d'un immeuble qui servait de quartier général à Ange Castellano.

— Dans Rockefeller Center ?

— Précisément au 30 Rockefeller Plaza, 28^e étage. La société

s'appelle Simons Insurance.

Elle resta un instant songeuse avant de déclarer :

— Dis donc, il semblerait que l'ami Castellano avait prévu une succession...

— Si c'est bien Lonnie Cramer qui prend la relève, ça ne doit pas se passer sans grincements de dents.

— Pour sûr ! Tous ces loups doivent être en train de baver, grogner et essayer de mordre dans les meilleures parts du gâteau.

— Ce n'est pas tout. Il y a une connexion entre Cramer et le numéro vingt-quatre en question.

— J'ai demandé à Frank qu'il se renseigne sur ce numéro de téléphone, commenta-t-elle.

— Tu veux parier qu'on aboutira en plein dans la soupe façon CIA ?

— Peut-être.

— L'odeur est caractéristique. Dis-moi, a-t-on procédé à une analyse des cendres après la destruction du stock de coke ?

— Sûrement pas, il n'y avait aucune raison.

— Maintenant, je crois que ça s'impose, fit l'Exécuteur d'un ton ambigu.

La jeune femme claqua des doigts.

— Bon Dieu, oui !

Saisissant de nouveau le radiotéléphone, elle se mit en contact avec la direction centrale de la DEA, eut une assez brève conversation puis raccrocha.

— J'ai tiré mon chef du lit, annonça-t-elle. Il a été étonné de ma demande mais il va faire le nécessaire. On n'aura pas de réponse à ce sujet avant demain. Quant à Frank, il doit me rappeler dans une heure ou deux. D'ici là...

Bolan flaira tout de suite le danger, observa la jeune femme qui souriait sans ambiguïté.

— D'ici là, enchaîna-t-il, j'ai encore quelques appels à passer. Tu devrais t'occuper de préparer ton barda.

Avec un soupir elle lui balança un petit coup de poing dans l'épaule et tourna les talons pour aller s'enfermer dans le module de repos.

Il se remémora le coup de fil d'Eva Swanson, quelques jours plus tôt, par lequel elle lui suggérait d'aller faire un tour à Baltimore. Il avait failli refuser pour continuer son chemin jusqu'à la capitale financière des États-Unis où circulaient déjà d'obscures rumeurs sur la

succession de Castellano. Finalement, Bolan ne regrettait pas son détour au Maryland. Ce qu'il y avait appris lui indiquait qu'il devait poursuivre son trajet comme prévu.

Dans moins d'une heure, une confirmation devait tomber.

CHAPITRE V

Les deux malabars qui se tenaient dans le hall feutré auraient pu être des frères jumeaux par leur taille, leurs épaules massives et leur tenue vestimentaire : costards sombres, chemises à col ouvert et pompes de cuir verni. Mais là s'arrêtait la ressemblance. L'un d'eux était brun, velu comme un singe, avec des cheveux longs et des lèvres minces ; l'autre affichait un crâne chauve en forme d'obus et son visage porcine avait la couleur de l'albâtre.

— Fallait vous annoncer en bas à l'accueil, expliquait ce dernier à un homme de grande taille vêtu d'un trench-coat bleu marine.

— Je n'ai pas de temps à perdre en palabres avec des sous-fifres, renvoya le visiteur en jetant à travers ses lunettes teintées un bref coup d'œil vers l'objectif d'une caméra qui englobait l'ensemble du hall.

— P't'être, ouais. En tout cas, vous n'avez pas de rendez-vous.

— Mon rendez-vous est permanent. Vous n'êtes pas au courant ?

Le costaud hésita, puis :

— Comment c'est, déjà, votre nom ?

— Dix-sept, répliqua sèchement le visiteur.

— C'est pas un nom, ça.

— Vous devriez vous en contenter et avertir vos patrons, dites-leur que ma démarche est urgente.

Un déclic électronique se fit entendre et une voix annonça dans un haut-parleur invisible :

— Laisse-le entrer, Max.

Max le chauve se retourna en annonçant :

— Je faisais que mon boulot, chef. Ce type...

— Je t'ai dit de le laisser entrer.

Après un soupir qui ressemblait à un début de tornade, il appuya sur un bouton, libérant la gâche électrique d'une porte capitonnée que le grand type poussa délibérément. De l'autre côté, un hall semblable s'étendait, tout aussi feutré, et une nouvelle porte s'ouvrit sur un homme au visage anguleux et dur, au regard méfiant.

— Vous n'auriez pas dû venir ici, commença-t-il en manière de préambule. Il était convenu que...

— Vous avez entendu ce que j'ai dit à vos gorilles, c'est extrêmement urgent. Il faut que je lui parle.

— Vous voulez parler à...

— Oui. Ne me dites pas qu'il est absent.

— Non, bien sûr. Mais il est en réunion, je ne pense pas qu'il puisse vous recevoir.

Le grand type eut un ricanement désagréable :

— Quand il saura pourquoi je suis là, il acceptera sûrement. Dites-lui que l'orage va bientôt lui arriver dessus.

— Quel orage ? s'exclama l'hôte.

— Je lui en parlerai moi-même. Vous, qui êtes-vous ?

Quelques secondes tendues s'écoulèrent, puis :

— Richard Parish.

— Je m'en souviendrai.

— Moi aussi, dix-sept. Eh bien... Est-ce que vous êtes armé ?

— Oui, évidemment.

De nouveau, il eut une hésitation, laissa finalement tomber :

— D'accord. Venez avec moi.

Il entraîna l'arrivant à travers un grand couloir, lui désigna un fauteuil dans une petite salle d'attente en retrait et frappa à une porte qu'il ouvrit aussitôt, disparaissant à la vue.

Quelques instants plus tard, une autre porte s'ouvrit, laissant apparaître un homme entre deux âges, au visage méfiant, qui scruta le visiteur d'un regard aigu puis réintégra la pièce d'où il était sorti. Il s'appelait Samuel Horstman et dirigeait officiellement un gros consortium immobilier de Manhattan. Mais dans le milieu du Crime Organisé, on le nommait Sammy « Jackal », le chacal. Doué d'une férocité et d'une rapacité inouïes, il avait été l'un des conseillers d'Ange Castellano, au temps de son vivant, pour tout ce qui touchait au blanchiment de l'argent mafieux.

La porte qui l'avait laissé apparaître ne s'était pas refermée depuis plus de trente secondes que déjà une autre s'ouvrait au bout du couloir. L'homme qui en déboucha était relativement jeune, une quarantaine d'années, portait un élégant costume en alpaga et évoluait avec aisance. C'était l'un des *consigliere* de l'Organisation, un brillant avocat qui avait été rayé du barreau pour trafic d'influence et corruption de fonctionnaires. Il n'en continuait pas moins de sévir tout aussi brillamment dans la crapulerie à grande échelle.

Il s'arrêta devant la salle ouverte et fit semblant de remarquer au dernier moment l'homme au trench-coat.

— Bonjour, fit-il d'un ton amène. Vous, heu, vous attendez quelqu'un ?

L'autre lui adressa un sourire sec, répliquant laconiquement :

— Oui.

— Puis-je vous être utile ?

— Je ne le pense pas.

Hochant la tête, il poursuivit son chemin vers l'extrémité du couloir.

Puis d'autres personnages, encore, se signalèrent dans la salle d'attente. Leur apparition pouvait paraître anodine, mais en fait ils venaient assouvir une curiosité avide, observant et photographiant mentalement le type au trench-coat bleu marine qui, lui, semblait ne leur accorder aucune attention.

Le téléphone arabe avait fonctionné très vite. À présent, tout l'étage devait sans doute être au courant de la visite du personnage mystérieux.

Enfin, Richard Parish réapparut, un sourire figé sur les lèvres.

— J'ai failli attendre, laissa tomber le visiteur.

— Il va vous recevoir, entrez.

La pièce dans laquelle ils pénétrèrent n'était rien d'autre qu'un bureau anodin occupé par un balèze qui tapotait maladroitement sur le clavier d'un ordinateur. Mais le décor changea radicalement lorsqu'ils débouchèrent dans la pièce suivante, un grand salon, meublé et décoré richement, aux murs recouverts de boiseries et de tentures.

Quatre hommes s'y tenaient déjà. Le plus proche, adossé contre un bar en acajou, avait une apparence jeune et ouverte. Il était connu au sein de l'Organisation sous le pseudonyme de « Shark », mais son vrai nom était David Hoffner et il gravitait dans le milieu des grosses affaires de Manhattan. Sa véritable activité consistait à faire tomber d'honnêtes sociétés en faillite pour les faire ensuite racheter à bas prix par des sociétés off-shore de la mafia. En la matière, il était un incomparable spécialiste.

Assis d'une fesse sur l'accoudoir d'un gros fauteuil de cuir noir, un autre personnage devisageait l'arrivant de ses petits yeux noirs inquisiteurs. Giorgio Sarazini était son nom et il avait la haute main sur tout ce qui concernait la surveillance et la sécurité des grosses têtes de *Cosa Nostra*.

En retrait, mais omniprésent par sa taille, un être obèse se tenait avachi sur un divan et mâchouillait un gros cigare dont il tirait

régulièrement de minuscules bouffées. Énorme et précieux étaient les qualificatifs qui lui convenaient de prime abord. Une chevalière digne d'un prélat enserrait son annulaire gauche à la chair boudinée. Il portait une cravate et une pochette rouges brodées d'or ainsi qu'une montre en or massif.

Sa fabuleuse panse et son visage bouffi donnaient l'impression d'une mollesse extrême et l'on pouvait penser que ses pensées étaient ralenties par son fantastique excès de graisse, mais il ne fallait pas s'y tromper. Deux qualificatifs supplémentaires lui seyaient à merveille : intelligent et vicieux. Et c'était un euphémisme.

Abraham Hirschbaum – Abie pour les amis – n'avait pas son pareil pour analyser, décortiquer une situation même parmi les plus tordues, ou au contraire pour vicier une opération financière ou compromettre des personnalités politiques. Sa vivacité d'esprit était devenue légendaire au top niveau de la mafia.

Le dernier personnage était assis sur le coin d'une table de verre épais. Il était en train de parler dans un téléphone et observait l'arrivant du coin de l'œil. Celui-là était manifestement le plus important de la petite assemblée, malgré son allure effacée et sa mine figée : Lonnie Cramer, l'ex-magouilleur en chef du Bronx.

— Asseyez-vous, dit Parish.

Le grand type déboutonna son imper et s'appuya négligemment sur le dossier d'un fauteuil. Il fit claquer son briquet pour allumer une cigarette quand Lonnie Cramer posa son téléphone et lui demanda d'une voix aimable :

— Je vous écoute, dix-sept. Il paraît que vous avez une communication urgente à nous faire.

« Dix-sept » souffla un jet de fumée et dévisagea les personnages présents avant de répondre durement :

— Je n'envisageais pas de donner une conférence. Il fait un peu chaud dans cette pièce.

— Ces messieurs peuvent entendre tout ce que vous avez à dire, mon vieux.

— O.K., ce sera rapide... Bolan est en route pour New York... mon vieux.

— Ah oui ?

La bouche de Cramer s'était transformée en un petit rond, comme un cul de poulet.

— Ne me dites pas que vous ignorez ce qui s'est passé à Baltimore. On vous a fait passer un message.

— Il me semble en effet que j'ai entendu parler de quelque chose

qui s'est déroulé là-bas. Et alors ?

— Ne jouez pas au malin avec moi, Cramer, vous êtes concerné et nous sommes concernés nous aussi. Ceux qui sont au-dessus de moi n'aiment pas du tout la tournure des événements.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que cet individu est en route pour ici ?

— Je ne le crois pas, j'en suis certain.

Cramer cherchait à accrocher le regard du visiteur abrité derrière les lunettes mais les verres teintés formaient un écran flou. Le ton de celui-ci se durcit encore :

— Lorsque nous avons passé cet accord avec vous, vous assuriez tenir l'affaire bien en main, mais il est évident que ce n'est pas le cas.

— Ce n'est pas parce qu'un idiot du Maryland a dérapé qu'il faut conclure comme ça.

Un rire dédaigneux, presque insultant, salua la réplique de Cramer.

— Vous appelez ça un dérapage ? Vous croyez que Wildcat n'a pas lâché le morceau à cette ordure ? Continuez à dormir sur vos deux oreilles en attendant son arrivée et vous n'aurez plus qu'à vous enfermer à double tour dans un bunker, si toutefois ça peut vous tirer d'affaire !

Un silence s'appesantit dans le salon, presque palpable. L'ombre de la mort planait au-dessus de la petite assemblée.

CHAPITRE VI

Giorgio Sarazini se racla la gorge et Hoffner laissa tomber d'un ton qui se voulait ironique :

— Ces types de la CIA sont tous les mêmes, il faut toujours qu'ils voient du danger partout.

— Si vous ne voyez pas ce qui vous arrive sur la gueule, c'est que vous êtes complètement con, répliqua le visiteur.

— Hé, dites donc ! Je ne vous autorise pas à me parler comme ça !

— Je dis ce que je pense. Si ça ne vous plaît pas, allez vous faire foutre.

— Ça va ! fit Cramer. Je veux entendre ce que dix-sept a encore à nous dire.

Son ton avait à peine monté, juste ce qu'il fallait pour calmer l'agitation naissante. Fixant ensuite le type de la CIA, il enchaîna :

— On m'a dit tout à l'heure au téléphone que vous êtes en mission.

— Ouais, c'est à peu près ça.

— Que voulez-vous exactement ?

— Que vous régliez vos comptes personnels avec Bolan. Il est hors de question que nous soyons mêlés de près ou de loin à vos histoires avec ce parano. Prenez vos dispositions et arrangez ça en souplesse.

— C'est tout ?

— Ouais.

— Ne vous en faites pas, dites aux autres que nous maîtrisons très bien la situation...

— Tout baigne, hein, c'est ça ?

Cramer haussa les épaules et lança à Parish :

— Raccompagne dix-sept, Richard. Fais en sorte que personne ne l'ennuie en sortant.

— Un instant, Cramer ! Compte tenu de la situation, il n'est pas question non plus que nous restions sur la position initiale.

— Ça veut dire quoi, exactement ?

— Que nous voulons tout de suite toucher le pognon qui nous

revient.

— Ah !... Rien que ça ?

— Tout à fait.

L'ancien gros truand du Bronx ricana.

— Et si je refuse, vous irez peut-être porter le pet chez les flics ? Ce serait amusant.

— Il y a d'autres moyens, grinça l'homme de la CIA d'un ton entendu.

— Je n'aime pas les menaces, mon vieux. Dites aux autres que je verrai ce que je peux faire de ce côté.

— Vous connaissez la façon de procéder...

— Bien entendu, dix-sept. Bien entendu... Richard, reconduis notre invité.

Parish fit un signe de tête au visiteur qui fixa tour à tour les membres de la petite assemblée, comme s'il voulait graver leur visage dans sa mémoire. Puis il leur tourna sèchement le dos et quitta la pièce, Richard Parish sur les talons.

Une dizaine de secondes s'égrenèrent en silence dans la grande pièce avant que Cramer demande :

— Votre avis ?

Il regardait plus particulièrement Hirschbaum.

— Ces types commencent à mouiller, c'est évident, répondit ce dernier après un temps de réflexion. Mais la question qui se pose vraiment est celle-ci : est-ce que Bolan vient réellement traîner ses pompes par ici ?

— Si c'est bien lui qui a rectifié Ben, je crois qu'il faut s'y attendre, fit Sarazini. Ben a sûrement parlé avant de mourir, c'était pas un superman.

— Bolan non plus, remarqua Hoffner. Son atout, c'est qu'il est complètement parano et qu'il a des réactions imprévisibles. Il fout la trouille aux mecs de la rue, c'est tout.

Sarazini le regarda durement.

— Il te foutrait la trouille à toi aussi, David, si tu l'avais en face de toi. Tu te gourres complètement, c'est pas un parano. Ce type est super dangereux. Comment crois-tu qu'il puisse continuer de mener la vie impossible à toute l'Organisation, depuis Los Angeles jusqu'à la frontière du Canada ? Comment a-t-il fait pour survivre jusqu'à maintenant alors que chaque fois qu'il a montré son blaire on a lancé après lui des dizaines et des dizaines de *soldati* bien entraînés et aussi mauvais que des gales ? Sais-tu combien de nos hommes il a tués ?

— En somme, t'es en train de faire son apologie !

— Arrête tes conneries, je cherche seulement à te faire comprendre le danger que représente ce fumier. Tu ne le connais pas. Mais si tu continues à penser que Bolan est seulement un givré, un connard qui ne pense qu'à se venger, alors commande-toi rapidement un cercueil, David, parce que tu vas sûrement en avoir besoin.

— Je suis pas d'accord, faudra d'abord qu'il me trouve et qu'il...

— Gio a raison, l'interrompit sèchement Cramer. Faut être lucide. Qu'est-ce que tu suggères, Gio ?

— Eh bien... D'abord, il faut se renseigner, voir s'il se pointe vraiment par ici. Et si c'est vrai, alors je pense qu'il faut surtout pas lui laisser de prise sur nous. Au fur et à mesure qu'il avancera, on devra tous reculer.

— Comment comptes-tu te renseigner ?

— On a suffisamment d'hommes dans la rue pour ça. Et on mettra tous les moyens habituels en jeu, les chauffeurs de taxis qui bossent pour nous, les putes, les proxos, les loufiats et aussi les flics auxquels on file des enveloppes. Le paquet, quoi !

Lonnie Cramer demeura un moment pensif puis interrogea Hirschbaum :

— Abie ?

— Je suis d'accord avec Gio quand il dit que Bolan est un danger pour nous, répliqua l'obèse d'un ton raffiné. Mais je ne pense pas qu'il fréquente les putes ou qu'il se promène en taxi. Je pense pas non plus qu'il va picoler dans les bistrots et qu'il tape sur le ventre des flics. Je suis désolé de te dire ça, Gio, mais ce système n'a aucune chance de marcher... Et je crois pas non plus que c'est en reculant qu'on pourra se mettre à abri. Non, ça, on pourra pas l'éviter.

— C'est bien joli de critiquer, rétorqua Sarazini, mais est-ce que t'as une autre solution ?

— Pourquoi pas donner à Bolan l'impression qu'il peut nous toucher ?

— Quoi ? Je pige pas.

— Faisons-lui une ouverture et il se peut qu'il compose.

— Attends ! Tu veux peut-être lui proposer une trêve ? ricana Sarazini.

— C'est à peu près ça, répliqua Hirschbaum, l'œil brillant.

— Abie va sûrement nous dire comment il compte s'y prendre, fit Cramer dont les traits s'étaient figés.

L'obèse changea de position sur le divan et cela fit un bruit

grinçant.

— Ben Simoni s'est certainement mis à table, il a dû parler de toi, Lonnie.

— Possible.

— Plus que possible ! Mais Bolan ne peut pas savoir qui mène réellement la barque. Est-ce que ça te paraît logique ?

— Continue.

— Fais-lui passer un message. Dis-lui où tu es et que tu es disposé à traiter avec lui.

Les visages de Sarazini et de Hoffner se durcirent.

— Tu déconnes complètement ! s'écria ce dernier.

Cramer, lui, eut un imperceptible sourire.

— Non, c'est pas idiot du tout. Je vois où tu veux en venir, Abie. Dans les grandes lignes, on lance l'appât, on verrouille la situation en souplesse et ensuite on se paye le mec. C'est une tactique qui n'a encore jamais été utilisée. Reste à savoir si le grand fumier va donner dans le panneau.

— Si on s'y prend comme il faut, ça devrait marcher. Faut essayer, on n'a pas le choix, Lonnie.

— Et si ça foirait ?

— Alors, il serait temps d'appliquer l'idée de Gio. Mais si on réussit le coup, tu imagines les répercussions ? C'est pas seulement la côte Est que nous contrôlerons, tous les mecs du pays viendront vers nous comme des carpettes et nous boufferont dans la main.

L'ex-truand du Bronx émit un petit bruit de gorge et objecta :

— On peut essayer ton idée, Abie. Mais la question est de faire savoir à la grande pute où il peut me joindre.

— T'inquiète pas pour ça. S'il est vrai qu'il rapplique dans le coin, tu peux parier qu'il sait déjà où tu es. Bolan sait toujours où nous trouver. Il suffira seulement de faire passer le message.

Hirschbaum voyait sans doute juste. Un tic nerveux agita la bouche de Cramer. Une trouille immonde commençait à lui fouailler insidieusement les tripes. Mais dans sa tête, des images de grandeur commençaient déjà à se développer, chassant les craintes. La côte Est lui apparaissait soudain comme une région beaucoup trop exiguë pour lui. Il en oubliait qu'il ne tenait pas le gouvernail du navire pourri, ainsi que le lui avait incidemment rappelé Abie. Mais quelle importance, après tout ? Celui qui se paierait la tête du fumier à la combinaison noire pourrait prétendre au respect et forcerait l'admiration.

L'Organisation, c'était quoi au juste ? Rien d'autre qu'une société parallèle, avec ses soldats, ses commerçants, ses conseillers... son gouvernement dont il faisait à présent partie.

Lonnie Cramer avait grandi dans les rues du Bronx au milieu de poubelles et d'immenses tas d'immondices. Depuis, il avait fait son chemin, était devenu un chef de secteur, puis il avait été un lieutenant de Castellano. Il avait poursuivi son ascension après la mort du *capo di tutti capi*. Donc il pouvait viser plus haut. Et pourquoi pas jusqu'au sommet ?

CHAPITRE VII

Abie Hirschbaum ne se trompait pas, le « grand fumier » savait effectivement où trouver Lonnie Cramer. D'ailleurs, il l'avait déjà trouvé en compagnie de sa clique de brillants salopards, s'était pointé carrément dans son immeuble avec un culot monstre. Il avait tranquillement discuté avec lui sans que le mafioso éprouve le moindre doute quant à la personnalité de « dix-sept ».

Ce n'était pas la faute des *amici* s'ils se faisaient duper aussi simplement. Ainsi que Hoffner l'avait affirmé, l'Exécuteur était imprévisible. Imprévisible et d'une rapidité qui les prenait presque toujours de court. De plus, les charognards qui occupaient le 28^e étage du building ne pouvaient se douter qu'il était déjà au courant de leur accointance avec certains ressortissants de la CIA.

Des renseignements étaient arrivés durant le trajet de Baltimore à New York, mettant en lumière la personnalité d'individus dont Bolan avait entendu prononcer le nom au cours de ces dernières heures, dont aussi il avait surpris les conversations. Une branche pourrie de la CIA faisait partie du coup, c'était maintenant indéniable, et l'Exécuteur avait résolu d'utiliser inopinément cette carte de visite pour s'infiltrer dans l'ancre mafieux.

La démarche avait été extrêmement risquée mais elle se révélait rentable. Cependant, Bolan avait conscience qu'il ne pourrait pas utiliser une seconde fois cette carte de visite. Il n'en avait d'ailleurs aucunement l'intention.

Quelques minutes après avoir quitté l'immeuble de Rockefeller Center, l'Exécuteur se laissa tomber dans une Pontiac de location à côté d'Eva Swanson. Il ôta les lunettes à verres teintés, arracha la moustache et les favoris qu'il s'était collés et les rangea dans le vide-poches. Deux morceaux de plastique insérés dans ses joues pour faire saillir ses pommettes prirent le même chemin.

— Alors ? demanda-t-elle, n'y pouvant plus tenir.

Bolan eut un petit rire sec.

— En plein dans le mille !

— Ça veut dire quoi, exactement ?

— J'ai été reçu par l'état-major du nouveau syndicat.

— Quoi ? s'exclama-t-elle. Tu es complètement dingue ! Tu devais seulement jeter un coup d'œil là-haut...

Elle tapota le radiotéléphone posé sur le tableau de bord et commenta :

— Mon boss m'a appelée pendant que tu étais là-haut. Heureusement que les précautions étaient prises.

Un peu plus tôt, sur l'initiative de l'Exécuteur, la jeune femme avait demandé à son service qu'on établisse une dérivation temporaire des lignes téléphoniques de la Simons Insurance.

— Cramer a appelé quelqu'un de la SPAE pour demander une vérification au sujet du numéro dix-sept, poursuivit-elle. On venait juste d'établir la connexion dérivée, pour un peu, tu te faisais piéger.

— Qu'est-ce qu'on lui a répondu ? questionna Bolan ?

— Que dix-sept était en mission. C'était suffisamment vague pour te couvrir pendant quelques instants. Le technicien qui s'est occupé de ça lui a également demandé de ne plus rappeler sur cette ligne.

— Alors, tout est pour le mieux, répliqua-t-il joyeusement. Fais démarrer cette caisse, je n'ai pas l'intention de m'éterniser ici.

Le moteur ronfla et Eva Swanson lança prudemment la Ford dans la circulation.

— Bon... Tu as vu l'état-major au complet ?

— Pas tout à fait, il manquait au moins un pion. Mais j'ai vu Lonnie Cramer, nous avons fait ensemble un bout de discussion.

Elle soupira, les mains crispées sur le volant.

— Tu sais ce que je pense ? Je pense que tu es un fou dangereux, dangereux pour toi-même.

— On ne combat pas la mafia en étant trop prudent, dit-il tout en allumant une cigarette.

Il la mit au courant de sa visite, commenta ensuite :

— L'Organisation a pris un virage aigu et s'apprête à négocier plein pot un nouvel axe avec un encadrement différent. La plupart des personnages que j'ai vus là-haut sont typiques, pour un peu, j'aurais pu croire que je m'étais trompé d'adresse.

— Que veux-tu dire ?

— Hirschbaum, Hoffner, Schutte, Horstman... Ces noms n'évoquent rien pour toi ?

— Pour beaucoup de gens, ils ont une consonance plutôt germanique, répondit-elle en lui jetant un coup d'œil latéral. Mais si on les associe au contexte, c'est autre chose évidemment. Tu penses à la *Cashera Nostra* ?

— On peut difficilement envisager autre chose.

— Une association avec les *amici*, alors ?

— Beaucoup plus qu'une association. Ça ressemble plutôt à une prise de pouvoir.

— Ça me paraît bien improbable.

— Pourquoi pas ? Il y a déjà longtemps que la mafia juive magouille avec les *amici*. Ils ont tenté plusieurs fois de prendre le contrôle de l'Organisation et certains ont même occupé des sièges à la *Commissione*.

Bolan songeait à l'époque où il y avait eu des chefs israélites de la mafia. Parmi les plus importants, on pouvait citer des noms tels que : Meier Lansky, Bernard Rosa, Jacob Marcus et Benjamin Siegelblum. Tous ces individus avaient joué des rôles décisifs à l'intérieur du Syndicat du Crime. Il avait aussi été question, durant cette période, d'un investissement d'argent noir mafieux – cent vingt millions de dollars à un taux de douze pour cent – en Israël. L'information avait été démentie par le gouvernement mis en cause, bien qu'elle émanât de la presse de Tel-Aviv elle-même. Mais ce qui était indéniable, c'était les fréquents déplacements des Meier Lansky et consort entre les USA et Israël, la fameuse « loi du retour » donnant en principe à n'importe quel criminel international d'origine juive le droit de venir se cacher sur la terre de ses aïeux. Le journal *Haaretz* n'avait-il pas démontré en temps voulu que de nombreux *mafiosi* juifs souhaitaient faire d'Israël une base pour y tenir leurs « assises générales » et introduire dans le pays leurs méthodes éprouvées outre-Atlantique ? Après avoir mis un terme à de sanglants affrontements entre bandes rivales, ils avaient conclu avec les « Italo » un pacte d'alliance dont l'aboutissement avait été plus que fructueux dans le domaine de la finance frauduleuse, de la combine politique et du crime en général.

Au cours des années 70, époque où la mafia Juive avait provoqué de gros remous dans le domaine politico-financier, certains journalistes l'avaient baptisée avec mauvais goût la *Cashera Nostra* et le terme était resté à la mode.

Mais à présent, il ne s'agissait plus d'une simple association, comme l'avait envisagé Eva Swanson.

— Ça revient au même, dit Eva Swanson quand Bolan eut fini de lui faire part de ses réflexions.

— Oui, hélas, conclut-il. Et l'objectif lui aussi reste le même.

Elle comprit parfaitement ce qu'il voulait dire et objecta :

— Je me pose une question, Mack. Tu t'es trouvé en face de ces types, tu as discuté avec eux dans une pièce, ils te prenaient pour un de leurs associés... Pourquoi n'en as-tu pas profité alors qu'ils étaient

tous réunis ?

— D'abord parce que je suis moins dingue que tu ne le penses. Bien sûr, j'aurais pu les abattre tous les cinq, mais je n'aurais eu ensuite aucune chance de m'en tirer. La vermine grouillait à l'étage, et pas seulement des magouilleurs professionnels. Tu peux être sûre que leur QG est protégé par des équipes entières de porte-flingues et de buteurs en tout genre. Plusieurs d'entre eux ont quitté leur trou pour venir me renifler en douce.

— Bon. Je préfère entendre ça. Et la seconde raison ?

— Cramer n'est pas le numéro Un de la combine.

— Qu'est-ce qui te le fait penser ?

— Il n'en a pas l'envergure. Et ceux que j'ai vus avec lui ne ressemblent pas à des conseillers, je crois plutôt qu'il s'agit de ses associés.

— Un pouvoir à plusieurs têtes, alors ?

— Non plus. L'impression que j'ai eue d'instinct, c'est que tous ces types sont dépendants de quelque chose ou de quelqu'un.

— Il y aurait donc un big boss bien planqué quelque part ?

— Cramer et son état-major ne sont que la partie visible de l'iceberg. Je pense également qu'ils n'ont fait que reprendre un projet d'Ange Castellano. Avant l'affaire du Montana, on parlait déjà d'une grosse affaire à réaliser avec le concours de certains officiels. Tout un réseau a dû être constitué pour monter une opération comme celle-là, un réseau dans lequel sont impliqués des types influents, voire des directeurs administratifs, des politicards, et évidemment des flics. Ça ne peut pas se faire en quelques jours, ni en quelques semaines.

— Tu ne penses donc plus à une opération ponctuelle ?

— Si, mais montée voilà plusieurs mois.

Écrasant sa cigarette dans le cendrier du tableau de bord, il enchaîna :

— Récapitulons. Frank nous a fourni des réponses précises concernant plusieurs personnages impliqués dans la destruction du stock de came. D'abord Clark Meier du FBI... Officiellement, il était en poste à New York mais en réalité c'est un agent itinérant, un gus qui sert plus ou moins de moyen de liaison entre le Bureau fédéral et la CIA. Et, curieusement, il a été déplacé en Californie tout de suite après l'opération Coca. En plus, Meier n'est pas son vrai nom, il s'appelle en réalité Tony Rossi.

— C'est juste. Le nom de Meier semble avoir servi uniquement pour Atlanta et on pourrait envisager qu'il s'agit d'une couverture.

— Ce n'est pourtant pas l'habitude du FBI. Prenons maintenant le

cas de George Lorenzi qui était soi-disant un directeur de la Santé Publique... Celui-là se nomme bien Lorenzi et il occupe une fonction au Département des Affaires Sanitaires. Mais il touche aussi des fonds secrets d'Alpha Computers Inc, une branche déguisée de la CIA. Frank a-t-il pu se tromper à son sujet ?

— Non, je ne le pense pas, il connaît bien les types de la CIA qui l'ont renseigné.

— Passons au capitaine Harry Coleman, poursuivait Bolan. Son cas est aussi étrange. Le dossier informatique de la DEA mentionne qu'il fait partie du Département Spécial de Protection de New York. Mais il n'y a été intégré qu'une quinzaine de jours avant que les saisies de cocaïne aient été entreposées à Atlanta. Auparavant, il était à Miami et dépendait du Contrôle de l'immigration Clandestine. C'est plus que bizarre qu'on l'ait choisi pour assurer la sécurité à Atlanta, d'autant plus qu'il a été ensuite envoyé lui aussi en Californie.

— En effet, oui. Comme si on avait voulu le planquer pour éviter toute indiscretion.

— Quant au flic Charly Cowen, il est pourri jusqu'à la moelle. Il a été compromis plusieurs fois dans des affaires de complicité avec le Milieu de Baltimore, il a eu la police intérieure aux fesses, mais il s'en est sorti chaque fois.

— Il est évident qu'il bénéficie de grosses protections, des types de la CIA entre autres. Et il est en prise directe avec la mafia à travers la Webster Plumbing de New York qui sert d'écran. N'oublions pas non plus la filière numérotée de la CIA...

Frank Vitali leur avait également communiqué une information capitale au sujet du « numéro vingt-quatre » que le lieutenant de police Charly Cowen avait appelé depuis Baltimore. L'indicatif téléphonique – qui n'apparaissait même pas sur la liste rouge des Telecom – correspondait à un certain Steven Goldman. Ce dernier appartenait à la Section de Planification des Affaires Extérieures de la CIA à Langley. Un élément véreux de l'Agence ainsi que beaucoup d'autres vraisemblablement.

Bolan poursuivait ses réflexions :

— La S.P.A.E. est dirigée par un type qui se fait appeler Brian Koenig, c'est bien ça ?

— C'est ce que dit Frank.

— Et la demande de report de date, pour la destruction du stock, a été signée avec les initiales B.K. Toujours exact ?

— Officiellement, oui.

Il eut un petit rire sec, puis s'enferma dans le silence. Ils roulaient

dans la 41^e rue au milieu d'un incessant flot de circulation et Eva Swanson conduisait mécaniquement, apparemment plongée elle aussi dans ses pensées.

— La situation est salement confuse, dit-elle au bout d'un moment, engageant la Pontiac dans Lincoln Tunnel pour rejoindre Union City où l'Exécuteur avait garé le char de guerre. On nage en plein brouillard.

— Ce n'est pas mon avis. Tout se recoupe au contraire. La mafia marche la main dans la main avec la CIA. Ce n'est pas nouveau. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement américain s'était bien assuré le concours de Lucky Luciano pour préparer le débarquement des troupes en Sicile.

— Ça n'a rien à voir. Il s'agissait d'une raison d'État.

— La raison du plus fort est toujours la meilleure, rigola-t-il. Et c'est toujours d'actualité.

— J'ai du mal à y croire.

— Fais-toi une raison, ma petite.

— Mais, bon sang ! Il faudrait pour ça que je renie tout ce en quoi je crois. Tu ne peux quand même pas mettre toute l'administration dans le panier !

— Toute l'Agence n'est sans doute pas contaminée, il suffit d'une branche pourrie pour que le système dégueulasse fonctionne. Tu sais ce que disent les *amici* : « Chaque homme est achetable, quel qu'il soit, il suffit d'y mettre le prix. » Et il n'y a pas que la CIA dans le coup, des tas de fonctionnaires, des flics et des responsables gouvernementaux ont également été achetés. Ça, c'est une évidence.

— Ouais... Tu parles d'une belle saloperie !

— Ce qui est nouveau, c'est ce que j'ai vu dans cet immeuble de Rockefeller Center. Les gros requins blancs qui y logent sont chacun à leur façon des spécialistes en matière de crapulerie à grande échelle. Et ce qu'ils ont lancé me fait penser à une opération planifiée depuis longtemps.

— Tu m'as dit que Castellano avait eu cette idée.

— Oui. Ils n'ont sans aucun doute fait que la reprendre et la mettre en chantier. Mais il semble qu'ils aient réussi un peu trop facilement. Castellano, lui, avait bâti le plan d'ensemble sans parvenir à le mettre en pratique. Il avait des difficultés au niveau des complicités officielles. Ça signifie pour moi que les nouveaux venus ont le bras démesurément long et qu'ils sont capables d'agir directement sur les leviers de commande du pays.

Elle soupira, pianota sur son volant.

— Que suggères-tu pour la suite des événements, Mack Bolan ?

— Les requins sont pour l'instant trop bien embusqués. Je vais essayer de les faire sortir de leur eau croupie.

— Ça risque de prendre du temps.

L'Exécuteur ricana :

— Laisse-moi seulement cinq ou six heures et tu verras apparaître les dents de la mer.

— Le chef aussi ?

— Celui-là, je ne crois pas qu'il nage avec eux. J'ai plutôt le sentiment qu'il faut le chercher dans le gouvernement.

— C'est impensable !

— Pour la CIA aussi, ça te paraissait impensable.

Elle s'exclama :

— Mais enfin, ça n'a pas de sens !

— La mafia non plus n'a pas de sens, répliqua-t-il sombrement. Son seul but est de bouffer les autres et de faire du profit dégueulasse. Les *amici* ne sont pas les seuls à vouloir la même chose.

CHAPITRE VIII

Il était onze heures du matin quand ils retrouvèrent le van sur une aire de dégagement du highway reliant Union City à North Bergen. Un message les attendait sur le baladeur.

— C'est pour toi, fit l'Exécuteur après avoir écouté le bref enregistrement.

La jeune femme rappela immédiatement le correspondant, échangea avec lui quelques phrases concises puis reposa l'appareil.

— Tu avais encore raison au sujet d'Atlanta, annonça-t-elle.

— La coke n'était pas de la coke ? sourit-il.

— Mon boss a demandé en urgence une analyse des cendres. Tout avait été soigneusement nettoyé mais il en restait suffisamment pour que le laboratoire donne son verdict. Ce qui a brûlé était tout simplement de l'herbe, de la farine et du fumier avec un aromate synthétique reproduisant l'odeur de la cocaïne. Qui aurait pu imaginer ça ?

— Les *amici*, bien sûr.

— Bon Dieu ! Plus j'en apprends sur cette affaire et plus je pense que c'est dément. Combien de complicités leur a-t-il fallu pour réussir ce coup-là ?

Bolan ignore la question, en pose une autre :

— À ton avis, où est passée la camelote, la vraie ?

— Bon, d'accord, tu ne t'étais pas trompé.

— J'aurais préféré me tromper, Eva. En ce moment même, des centaines et des centaines de petits revendeurs continuent de distribuer à tout-va la cocaïne d'Atlanta. Pour des bouchées de pain.

— Mais pourquoi cassent-ils les prix ?

— Peut-être bien pour s'approprier la quasi-totalité du marché. C'est ce que pratiquent couramment les grosses entreprises commerciales pour assimiler et fidéliser de nouveaux clients. Le Crime Organisé ne fait rien d'autre qu'utiliser la même tactique. Et quand je parle de clients, il ne s'agit pas seulement des camés de la rue, mais surtout des dealers habituels, des responsables de secteurs et même des chefs de clans. Depuis un certain temps, tous ces salopards avaient

beaucoup de peine à s'approvisionner. Maintenant, c'est la manne céleste qui leur tombe dessus.

— On pourrait croire aussi que les grossiums veulent créer un monopole.

— Exactement. L'affaire d'Atlanta n'est vraisemblablement que le début de toute une série d'opérations analogues visant à rendre les intermédiaires complètement dépendants.

— Donc, tu continues de croire à une prise de pouvoir par les nouveaux venus...

— Disons que c'est ce qu'ils sont en train de faire et, si tout continue comme ça, ils réussiront. Je crois qu'ils n'ont pas seulement profité d'une bonne aubaine mais qu'ils ont fabriqué l'opportunité de toutes pièces.

Elle plissa les yeux.

— Attends. Je ne te suis plus.

Bolan alla retirer de son module d'équipement plusieurs armes qu'il disposa sur une tablette et commença à vérifier.

— Le schéma est simple quand on sait ce qui s'est vraiment passé en Colombie. On a parlé du démantèlement des cartels de Medellin et Cali, c'est de la foutaise, de la poudre aux yeux pour tranquilliser l'opinion publique à travers les médias. Ce n'est pas parce que quelques grosses têtes sont en tôle ou au cimetière que l'affaire ne tourne plus. Près de cent mille personnes sont employées en Amérique latine pour la récolte et l'industrie de la cocaïne, des gens qui pour la plupart ne peuvent vivre que de ça... Le vrai problème, pour les gros trafiquants, c'était que la plus grande partie des filières classiques d'acheminement aux États-Unis ont été mises à jour et foutues en l'air. D'après ce que j'ai compris au Montana, c'est ce qui bloquait le chiffre d'affaires des *amici*. Frank Vitali me l'a d'ailleurs confirmé. Pour la mafia, il fallait donc trouver un autre moyen de se fournir.

Il fit une courte pause pour s'équiper d'un harnachement léger par-dessus sa chemise et reprit :

— D'incroyables stocks se sont accumulés là-bas, en attente de passer la frontière. Castellano en bavait de rage. Alors il a mis au point cette idée dont je t'ai déjà parlé.

— Le détournement des saisies...

— Je pense que c'est plus astucieux que ça. Vieux comme il était, il a pu se dire : puisque les frontières sont trop surveillées et que les passeurs courent le risque de se faire coincer neuf fois sur dix, laissons les flics prendre les cargaisons en provenance d'Amérique latine. Ainsi, elles débarqueront officiellement aux États-Unis où il

sera plus facile de se les approprier avec la complicité de fonctionnaires véreux. Voilà ce qui a pu se passer dans sa tête d'ordure machiavélique. Seulement, Castellano n'avait pas les relations qu'il fallait pour mettre son projet à exécution.

— Il était pourtant parvenu à gangréner de nombreuses personnalités, objecta Eva Swanson.

— Dans le domaine de l'économie et de la finance, oui. Mais pas suffisamment dans l'administration et au gouvernement. C'était sa faille et il le savait. En revanche, ceux qui ont repris son plan semblent évoluer avec une étonnante facilité dans les structures nationales. Et c'est peut-être ce qui explique que les chefs de clans italiens les laissent manipuler le gros business au sommet.

— C'est bien la question que je me posais. Ça me semblait tellement aberrant que les gros *amici* laissent le champ libre à la *Cashera Nostra*.

— Pour les Italos de la nouvelle génération, l'essentiel est de faire du fric et encore du fric. Les vieilles traditions sont complètement dépassées. Qu'importe la nationalité de ceux qui siègent à la *Commissione*, pourvu que le système pourri fonctionne à plein rendement et qu'ils profitent d'affaires bien juteuses... Maintenant, je me demande même si ces gros dégueulasses n'ont pas été jusqu'à dénoncer les expéditions de came qu'ils avaient eux-mêmes commanditées.

— Pour être sûrs qu'elles arriveraient bien à portée de leurs pattes ?

— Pourquoi pas ? S'ils avaient la certitude de pouvoir les récupérer en douce, c'est parfaitement envisageable. Et c'est tout à fait dans leur logique tordue.

Elle fit une petite grimace.

— Ça me fout la trouille, Mack. Si ton hypothèse se révèle juste, il faut rechercher des complicités très haut dans le gouvernement.

— C'est ce que j'essaie de te faire comprendre depuis le début. Oublie l'école de police, Eva, oublie les sermons officiels et les discours des politiciens. Nous vivons à une époque où de nombreux dirigeants d'État sont d'anciens chefs terroristes, où la plupart des gouvernements s'adjugent le droit de pratiquer des actes considérés auparavant comme criminels quand les petits truands en étaient responsables. Sais-tu combien il y a de chômeurs dans le monde ? Combien de pauvres types, de femmes et de gosses crèvent tout simplement de faim pendant que des lois tordues favorisent le crime en tout genre ? Ce sont ces gens-là, les premières cibles de la mafia. Et quand on prend un gros magouilleur ou un politicard bien dodu qui a

marché avec lui, on le retrouve quelque temps plus tard en liberté après un simulacre de procès au cours duquel les preuves ont été étouffées ou carrément éliminées. Ça se produit couramment et à très haut niveau. Souviens-toi du scandale qui a éclaté au Sénat il n'y a pas si longtemps, une affaire de corruption. Souviens-toi également des fonds noirs qui ont été versés pour la campagne d'un de nos récents Présidents... Crois-tu que ceux qui ont été mis en accusation croupissent actuellement en tôle ? Pas du tout ! Ils mènent la dolce vita en Europe. Je pourrais te citer aussi quantité de scandales financiers qui ont été étouffés, de connivence avec les autorités. On se demande à présent qui est qui et qui fait quoi. C'est la valse des crapules qui se parent de virginité et prétendent donner des leçons de morale aux autres. Le cancer est ancré très loin dans les structures gouvernementales et pas seulement chez nous. En Europe, on parle de légaliser la vente des stup pour faire échec aux dealers ! Les gouvernements se proposent de devenir pourvoyeurs de came sous prétexte qu'on ne parvient pas à mettre les trafiquants à l'ombre. La vente du tabac est un exemple mineur de l'hypocrisie criminelle de l'administration qui en a le monopole absolu. Fumer provoque le cancer, écrit-on sur les paquets de cigarettes, mais ça rapporte à l'État une fantastique masse de fric.

— Ça a toujours été comme ça, fit-elle remarquer. À part la petite mention sur les dangers du cancer.

— Exact. Et bientôt peut-être verra-t-on une inscription semblable sur les sachets de stup vendus par la mafia. Sniffer ou se piquer vous mène tout droit entre quatre planches de sapin. Ce sera marrant. Tout le monde le sait, mais personne ne fait rien. L'exemple vient toujours d'en haut, de ceux qui sont censés marcher droit. Sur toute la surface de la planète, des milliers de gosses meurent chaque mois parce que de soi-disant premiers prix de vertu lâchent les commandes qu'on leur a confiées ou s'en servent pour se remplir les poches en douce. C'est de la truanderie légalisée.

— Arrête ! Arrête ! Tu me fais mal.

Bolan haussa les épaules.

— Dis-toi que ce n'est que le début d'une ère de laxisme intégral de la part des dirigeants internationaux. Parce que les ordures sont déjà en grand nombre au pouvoir. On permettra bientôt aux dealers, aux maquereaux et aux trafiquants de tous crins d'exercer tranquillement leurs activités.

— Arrête, bon sang ! Je sais tout cela.

— Je ne veux pas jouer les corbeaux, Eva, mais il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles pour comprendre le pourrissement de plus en plus rapide des structures d'État, les coups de vice couverts par des

lois scélérates. Je suis bien placé pour cela. J'ai abattu un nombre incalculable de crapules, j'ai porté un maximum de coups aux *amici*, mais ils sont innombrables et ils comptent sur le laxisme du gouvernement quand celui-ci n'est pas directement leur complice.

Il se tut d'un coup, respira profondément et passa un imperméable par-dessus son équipement.

— Qu'est-ce qui se passe, Mack Bolan ? demanda la jeune femme en le fixant droit dans les yeux. Tu en as marre, hein, c'est ça ? Pourquoi ne lâches-tu pas le morceau ?

— Baisser les bras ? Pas question. Je vais leur taper dessus encore plus fort, Eva. C'est la seule méthode capable de les freiner un peu.

— Bon, quel est le programme ?

— Je vais d'abord faire sauter leurs relais, on verra ensuite de quelle façon ils s'agitent.

— Je viens avec toi.

Il faillit refuser catégoriquement mais songea qu'Eva Swanson n'en ferait qu'à sa tête et pourrait prendre de dangereux risques en agissant séparément. Il la croyait également capable d'interférer malheureusement avec la série d'actions qu'il allait entreprendre.

— D'accord, répondit-il. Mais tu ne prends aucune initiative personnelle et tu obéis aux ordres. Si je te dis planque-toi, tu te planques sans discuter. Si tu me vois engagé dans un coup foireux, tu n'essaies pas de me dégager, tu tournes les talons et tu te casses. O.K., soldat ?

— O.K.

— Allons-y, décida-t-il, ouvrant la portière du char de combat.

Il en verrouilla les sécurités, transporta une petite malle en métal dans le coffre de la Pontiac et se glissa au volant.

CHAPITRE IX

Deux petites filles jouaient sur le trottoir, devant la façade grise d'un immeuble à deux niveaux qui avait connu des jours meilleurs. Il y avait peu de circulation dans cette rue de North Bergen située près de l'Hudson River, et les passants n'étaient pas nombreux non plus.

Personne ne fit attention à un véhicule banal qui s'arrêta un bref instant pour débarquer un homme à la stature athlétique au milieu de la chaussée. Celui-ci promena un regard attentif autour de lui comme s'il cherchait à se repérer puis se dirigea calmement vers la vitrine d'une entreprise commerciale. « Foeller Financial Consultants », pouvait-on lire sur une plaque en bronze fixée près de la porte d'entrée.

De son allure décontractée, le grand type s'approcha des petites filles et leur tendit un billet.

— Allez vous acheter des bonbons, leur conseilla-t-il.

D'abord interloquées, elle le considérèrent avec méfiance, puis l'une d'elles plaça les mains sur ses hanches et rétorqua :

— Pourquoi nous donnez-vous de l'argent ? On vous connaît pas.

— Je suis peut-être le Père Noël, leur sourit-il.

— C'est pas Noël, fit la gamine. Et personne ne donne de l'argent comme ça.

Dans un geste rapide et coulé, le billet atterrit dans la main de l'autre fillette. Sans plus s'attarder, le passant poursuivit son chemin vers la société de financement.

La « Foeller Financial Consultants » était légalement répertoriée à la Chambre de Commerce de New York, mais elle servait principalement à *Cosa Nostra* pour laver une partie de ses fonds noirs.

Du coin de l'œil, Bolan s'assura que les gamines s'éloignaient sur le trottoir avant de pousser la porte vitrée. Il adressa un sourire amical à une employée de la réception et marcha résolument jusqu'au bureau de la direction comme s'il était un habitué des lieux. Trois bureaux étaient occupés par des jeunes femmes affairées devant des écrans d'ordinateur. Elles le regardèrent passer sans intervenir, paraissant habituées à ce genre de visite.

La porte capitonnée donnait sur une pièce qui sentait le cigare refroidi et la sueur. Bolan y trouva un pachyderme engoncé dans un grand fauteuil, derrière une table encombrée par quatre téléphones et des liasses de billets. Levant des yeux porcins sur l'intrus, il se renfrogna.

— Hé, dites donc ! Qui vous a permis d'entrer chez moi ? lâcha-t-il hargneusement.

Il baissa ensuite la tête pour examiner un petit objet métallique qui venait de tomber sur un agenda ouvert devant lui.

— Qu'est-ce que c'est ? éructa-t-il.

— Pour toi, le jugement dernier, répliqua Bolan d'une voix d'outre-tombe. Ramasse-la.

Il n'avait pas eu besoin de chercher l'adresse de la société véreuse, il la connaissait depuis longtemps. Il s'était dit que, logiquement, les nouveaux boss de Rockefeller Center utilisaient les filières et les relais déjà en place. Il avait pensé juste. D'ailleurs, ce genre d'officine est quasiment incontournable de par les facilités qu'elle offre.

L'autre saisit machinalement la médaille de tireur d'élite, la retourna entre ses doigts boudinés.

— Merde, gémit-il. Mais pourquoi ?

— Tu es bien Max Foeller ?

— Heu, ouais... J'suis Max Foeller, mais je comprends pas ce que vous me voulez.

— Comme ça, tu comprends peut-être mieux, lui dit l'Exécuteur en lui montrant le Beretta muni d'un gros silencieux noir. Décroche ton téléphone, Max.

— Vous voulez que je...

— Tout de suite.

L'obèse tendit une main tremblante vers le combiné et ânonna :

— Voilà. Et après ?

— Appelle tes copains à Rockefeller Center et dis-leur que je suis ici.

L'Exécuteur nota que la main libre de Foeller glissait doucement sous son bureau. Sans doute était-il en train d'actionner un signal d'alarme.

— Comment ? Je vois pas de qui vous voulez parler, Bo... Bolan.

— Tu ne vois peut-être pas mais tu les connais. Et tu me connais moi aussi.

Le mufle du Beretta vint se coller sur le nez de Foeller qui émit un couinement effrayé.

— Choisis, Max. Tu les appelles ou je te refroidis immédiatement.

— Bon Dieu, attendez ! Oui, je comprends ce que vous voulez, mais tirez pas !

Un affreux bruit de cliquetis se fit entendre quand le chien du flingue sinistre commença à se relever.

— Voilà, voilà...

Les doigts grassouilleux s'agitèrent frénétiquement sur le clavier du téléphone. Bolan appuya sur la touche de l'amplificateur. Il y eut une assez longue et angoissante attente avant qu'une voix annonce dans l'appareil :

— Simons Insurance, j'écoute.

— Pa... Passez-moi Giorgio, dit l'obèse. C'est de la part de Max Foeller.

— Quittez pas.

Un nouveau silence s'installa, brutalement rompu par l'ouverture d'une porte secondaire. Un homme au visage ténébreux s'y découpa, un revolver à la main. Il n'eut pas la moindre chance de s'en servir. Le Beretta s'était tourné dans sa direction avant même qu'il apparaisse et crachait silencieusement son méchant message de mort. Le front du garde du corps s'orna d'une petite étoile rouge et ses yeux se révulsèrent. D'une main, Bolan rattrapa le corps qui s'effondrait et le poussa dans un fauteuil avant de refermer la porte.

— Continue, dit-il ensuite à Foeller. Lâche l'appareil et tu y passes toi aussi.

Le regard de ce dernier témoignait de la panique qui l'agitait intérieurement. En quelques secondes, son front s'était trempé de sueur.

— Oui... Attendez ! crachota-t-il dans le combiné.

Puis, fixant l'Exécuteur d'un œil terne :

— Qu'est-ce que je lui dis ?

— Annonce-lui que je vais te liquider et que j'éliminerai ensuite tous les relais de New York.

— Doux Jésus ! Vous... vous pouvez pas faire ça, Bolan ! Je suis rien qu'un financier...

Bolan lui arracha le téléphone des mains et cracha :

— Giorgio Sarazini ?

— Oui, c'est moi. Qu'est-ce qui se passe, Max ?

— C'est pas Max.

— Nom de Dieu ! Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? rugit la voix dans l'appareil. Qui est-ce ?

— Bolan.

— Quoi ?

— Tu as bien entendu, Giorgio, me fais pas répéter.

Deux, trois secondes passèrent en silence, puis :

— Bon... Admettons que ce soit bien Bolan que j'entends. Qu'est-ce que tu veux ?

— Que tu dises à Lonnie que c'est foutu pour lui. Le temps des choux gras est terminé.

Il y eut un ricanement de hyène.

— Quoi ? Tu serais pas un peu givré, pauvre connard ?

— Crois ce que tu veux. Max va t'expliquer.

Tendant le combiné à Foeller, il lui conseilla d'un ton glacial :

— Tâche d'être convaincant.

L'autre se cramponna au téléphone comme s'il s'agissait d'une bouée de sauvetage.

— Écoutez, Giorgio, ça se passe vraiment très mal ici. Je ne sais pas pourquoi il s'en prend à moi, mais...

— Ferme-la ! fit la voix de Sarazini dans l'amplificateur.

— Mais il dit qu'il va me descendre !

— T'inquiète pas, il...

— Comment ça, t'inquiète pas ?... Je voudrais bien vous voir à ma place, je...

L'Exécuteur reprit la communication.

— T'es convaincu, Giorgio ?

— Toi, sois bien convaincu d'une chose ! Si tu crois que tu vas...

Sarazini s'était interrompu au milieu de sa phrase. Bolan entendit quelques chuchotements incompréhensibles, puis une imprécation, et le mafioso reprit :

— T'es encore là, Bolan ?

— Ouais.

— Écoute...

— Je t'entends parfaitement.

— Je crois qu'on devrait discuter.

— On a déjà discuté, Giorgio. Je tenais simplement à t'avertir, toi et tes potes. Le gros gâteau va vous péter à la gueule.

— Merde, attends ! Quelqu'un ici a une proposition à te faire.

— Tiens donc !

— Je sais que ça peut te paraître bizarre, mais c'est pas du flan.

C'est cette histoire de came, qui te hérissé le poil ?

— Tu vois à peu près juste.

— Bon... On est prêts à laisser tomber cette affaire si tu nous fous la paix. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Que tu me prends pour un con.

— Je te jure que c'est vrai. On ne veut pas d'emmerdes, surtout pas en ce moment, on mène des affaires tout ce qu'il y a de normales. Alors on est prêts à lâcher du lest. C'est honnête. Qu'en dis-tu ?

— Je dis que tu es un sacré baratineur, Giorgio, mais je n'ai plus de temps à perdre avec toi.

— Tu veux des preuves de notre bonne foi ?

Bolan envoya un ricanement dans le combiné et raccrocha. Foeller était livide. Il tentait de se recroqueviller le plus possible dans son fauteuil mais ne faisait qu'écraser celui-ci de son énorme masse de graisse. Il jeta un coup d'œil horrifié vers le cadavre de son garde du corps, puis ses yeux se fixèrent sur le trou noir du Beretta.

— Vous allez me buter moi aussi, maintenant ? J'ai fait ce que vous me demandiez, merde !

L'Exécuteur n'éprouvait aucune mansuétude pour un Max Foeller. L'individu affolé qu'il avait sous les yeux faisait partie d'un système ignoble qui pourrissait le monde et, individuellement, c'était aussi un charognard de la pire espèce. De plus, il représentait un risque pour la suite des événements.

— Oui. Toute ta vie durant, tu as fait tout ce qu'il fallait pour en arriver là, conclut-il en caressant la détente du Beretta.

Les yeux porcins s'agrandirent puis se figèrent sur l'éternité quand un projectile de 9 mm Parabellum lui pénétra dans le front, ressortant par l'arrière de son crâne dans un jaillissement de cervelle et d'humeurs infectes.

Rangeant son arme, l'Exécuteur rafla les liasses de billets ainsi que le carnet d'adresses, balança dans la pièce une grenade incendiaire et sortit.

— Tirez-vous d'ici en vitesse ! annonça-t-il aux dactylos. Il y a le feu.

— Où ça ? s'exclama la plus proche.

— Chez Max, il est en train de cramer.

À cet instant, il y eut un bruit sourd en provenance du bureau qu'il venait de quitter et de la fumée commença à sortir par une bouche d'aération.

Les filles se mirent à pépier en se précipitant vers la sortie que

Bolan avait déjà atteinte. Au passage, il s'arrêta un court instant devant la réceptionniste, posa devant elle une liasse de billets et lui annonça avec un grand sourire :

— Partagez le butin avec vos collègues, ça vous aidera à tenir un moment.

— Mais pourquoi ? s'exclama-t-elle. Je ne comprends pas.

— Vous êtes au chômage.

Puis il quitta l'officine de la mafia et s'éloigna dans la rue, empruntant ensuite une voie secondaire où une Pontiac l'attendait.

— Démarre, dit-il tout tranquillement à la rousse jeune femme installée au volant.

Le véhicule se mit à glisser doucement sur la chaussée.

— Comment ça s'est déroulé ? s'enquit-elle.

— Foeller a pris des vacances définitives.

— Et puis ?

— J'ai aussi échangé quelques mots au téléphone avec Giorgio Sarazini. Devine ce qu'ils me proposent...

— Un marché ?

— Tout juste. Ils veulent qu'on discute.

— Qu'en penses-tu ?

— C'est tentant.

— Tu plaisantes ? s'exclama-t-elle.

— Pas du tout.

— Tu ne vas quand même pas croire qu'ils sont prêts à négocier avec toi !

— Non, évidemment.

— Alors ?

— Je peux renforcer leurs illusions. Un marché de dupes, ça se joue habituellement dans les deux sens.

Il se tint silencieux un moment, réfléchissant à « l'ouverture » qui venait de lui être faite et à ses éventuels prolongements. Ce n'était nullement par bravade qu'il avait appelé Sarazini pour lui annoncer ses intentions. De même que les mafiosi, l'Exécuteur ne faisait jamais rien gratuitement à leur sujet et n'éprouvait pas le besoin de s'annoncer à grands coups de clairon. Son seul but était de provoquer chez les *amici* un stress psychologique apte à susciter des réactions. Apparemment, lesdites réactions ne s'étaient pas fait attendre. Mais il ne s'y trompait pas, les grossiums qui tenaient depuis quelque temps les rênes de la mafia n'avaient sûrement pas l'intention de s'entendre

avec l'Exécuteur. D'évidence, ils cherchaient dans un premier temps à temporiser pour ensuite l'attirer dans une chausse-trappe.

Jamais les vrais *amici*, les malacarni de *Cosa Nostra*, n'auraient imaginé un stratagème aussi candide. Ceux-là savaient que les chances de réussite étaient quasiment nulles. Les Cramer et consort, eux, réfléchissaient différemment, beaucoup plus à l'aise qu'ils étaient habituellement dans les magouilles financières et les grosses escroqueries que dans un engagement physique. Et c'était une faille que l'Exécuteur pourrait éventuellement utiliser à son avantage s'il jouait en finesse.

Mais en attendant, il n'était pas question de jouer en finesse. Il avait résolu de matraquer la mafia à répétition, de manière à pousser au maximum les grossiums dans leur retranchement, à les isoler psychologiquement jusqu'à ce qu'ils commencent à commettre des erreurs.

Il se mit à feuilleter le carnet dérobé à Max Foeller, s'arrêta sur un nom accompagné d'une adresse, et un sourire cruel plana sur ses lèvres.

CHAPITRE X

Noe Jackson était propriétaire d'une société de transports sise à Steinway, au nord du Queens et à proximité de La Guardia Airport. C'était un Noir immense au crâne rasé et aux épaules démesurément larges, avec des yeux globuleux et sans cesse à l'affût. Il totalisait quinze ans de prison pour crimes et délits divers : proxénétisme, attaque à main armée, viol et racket. Lorsqu'il était sorti de taule, trois ans auparavant, des truands du Queens avaient estimé que son pedigree et son appartenance au « Black Power » faisaient de lui un personnage « intéressant ». Aussi l'avaient-ils pris en main et lui avaient confié diverses tâches à la hauteur de ses capacités.

En fait, la « JB Trucking & Hauling » appartenait à la mafia et servait beaucoup plus aux transports clandestins qu'à ceux des banales denrées dont on pouvait voir les caisses s'aligner au premier plan du grand hangar isolé, en bordure de l'East River.

Noe Jackson n'était qu'un pion, mais il n'en était pas moins responsable de la bonne marche de toutes les affaires clandestines en transit dans le Queens. Il bénéficiait de nombreuses protections au niveau de la police et des autorités portuaires, et avait pris beaucoup d'importance dans le Milieu.

Un quart d'heure plus tôt, un de ces flics était venu palper l'enveloppe qu'il lui donnait chaque semaine. Mille dollars. C'était une somme importante pour un minable comme ce mec chargé de la surveillance des quais. Mais ce n'était rien comparé à l'énorme chiffre d'affaires illégal que brassait la « JB Trucking & Hauling ». Une goutte d'eau dans l'océan.

Il allait sortir de son bureau crasseux, au fond du hangar, quand un type aussi grand que lui fit son apparition et lui montra une plaque de police qu'il rempocha aussitôt.

— J'ai déjà donné, grogna machinalement Jackson qui regretta tout de suite ses mots imprudents.

Il n'avait encore jamais vu ce mec. Que voulait-il ? On lui avait pourtant affirmé qu'il n'aurait affaire qu'à des flicards sous le contrôle de l'Organisation !

— Noe Jackson ?

— Ouais.

— J'ai quelque chose à te montrer, fit le type en le repoussant au fond de son bureau.

Le grand Noir fit trois pas en arrière puis se raidit brusquement, une flamme meurtrière dans ses yeux globuleux.

— Putain ! Qu'est-ce que vous me voulez ? J'suis en règle.

— Pour tes potes et les flics véreux, peut-être. Mais pas pour moi.

— Vous êtes pas un flic, hein ?

— Non.

Jackson leva une main énorme pour balayer l'intrus mais son mouvement ne fut pas assez rapide. Brusquement serré comme dans un étau, son poignet fut bloqué net tandis que le poing de son agresseur le frappait en plein nez. Il eut l'impression d'avoir été heurté par un marteau-pilon et se sentit partir ensuite à la renverse, ne vit que du brouillard pendant quelques secondes.

Quand il refit surface, s'ébrouant et respirant bruyamment, il distingua en ombre chinoise le grand mec en trench-coat debout devant lui, aussi immobile qu'une statue. Puis sa vision s'éclaircit et il vit un flingue au canon prolongé par un gros tube pointé dans sa direction. Un petit objet tomba à côté de lui, tintant sur le sol en ciment.

— Tu as le choix, Noe. Tu la ramasses ou je te fais péter le caisson. Dépêche-toi.

Noe jeta un coup d'œil à la médaille Marksman. Son regard se troubla un instant puis reprit toute sa férocité.

— J'ai pas envie de ramasser cette merde, cracha-t-il.

— Tu sais ce que c'est ?

— Ouais. Et j't'emmerde, Bolan. J'ai bouffé plein de mecs plus mauvais que toi. Tu crois que tu m'impressionnes avec ce truc à la con ? Vas-y, tire-moi une bastos dans la caisse, j'aurai encore le temps de t'arracher les couilles avant de crever. Vas-y ! Qu'est-ce que t'attends, enulé ?

Noe Jackson n'eut pas l'occasion d'ajouter une obscénité, pas plus qu'il n'eut la possibilité d'entendre le chuintement rauque émis par le Beretta sinistre. Son front d'ébène s'agrémenta d'un troisième œil tandis que sa nuque se désintégrait silencieusement, laissant couler une matière sanguinolente et visqueuse. Son corps gigantesque s'arc-bouta comme pour se relever et il rendit son âme dans un soupir énorme.

Délaissant le spectacle macabre, l'Exécuteur sortit du bureau pouilleux à l'instant où deux hommes s'y dirigeaient à grands pas, des

amici à n'en pas douter.

— Hé ! qu'est-ce qui se passe ? s'écria le plus proche, la main dans l'échancrure de son blouson. Qu'est-ce que vous foutez ici ?

— Je fais le ménage, répliqua froidement Bolan en lui tirant une balle entre les yeux.

L'autre était déjà en train d'extraire un .45 automatique d'un étui de ceinture quand une pastille toute chaude de 9 mm Parabellum transforma son expression affolée en une vilaine grimace pourpre.

Un peu plus loin, un jeune Noir qui manœuvrait un chariot élévateur avait stoppé son engin et demeurait figé en examinant la scène funeste.

— Descends de là, lui ordonna l'Exécuteur.

Quand le jeune gars eut obtempéré, il s'approcha des caisses que ce dernier avait entrepris d'entasser les unes sur les autres. Le tenant sous la menace de son arme, il examina les emballages. D'après les inscriptions, elles provenaient de Greenville en Caroline du Sud. Pas très loin d'Atlanta, songea-t-il.

Il nota qu'elles comportaient toutes une croix tracée au marker, sur un angle.

— Quand sont-elles arrivées ? demanda-t-il au manutentionnaire.

— Ce... c'matin, je crois.

— Tu sais ce qu'elles contiennent ?

— N... non ! Je travaille ici depuis même pas une semaine.

Le type était visiblement mort de trouille.

— Ouvres-en une !

S'emparant d'un pied-de-biche, il le glissa sous un couvercle qu'il fit sauter. Bolan l'écarta pour y jeter un regard, découvrit d'abord des boîtes de fruits secs, puis un sourire étira ses lèvres. Chaque caisse de bois contenait une quarantaine de paquets de cocaïne disposés en rangs serrés au milieu des innocents emballages. Il était tombé sur un gros lot. En tout, cela faisait au moins quatre cents paquets d'environ deux kilos chacun.

— Tu étais au courant ? fit-il à l'ouvrier.

— Bon Dieu, ça non ! C'est... c'est quoi ?

— De la coke.

— Aïe, aïe, putain ! Je me disais aussi que ces gars étaient pas très nets...

Le type paraissait sincère. En tout cas, son étonnement n'était pas feint.

— Casse-toi, lui dit Bolan.

— Quoi ? Vous allez me laisser partir ?

— Dépêche-toi avant que je change d'avis.

Le jeune Noir ne se fit pas prier. Lâchant le pied-de-biche, il marcha à reculons vers la sortie du hangar, sans cesser de fixer l'Exécuteur, puis il tourna les talons et déta la comme s'il avait le feu aux fesses.

Bolan avait observé l'ensemble des chargements entreposés dans le hangar. Il s'approcha d'une palette supportant des bouteilles de gaz propane, fixa sur l'une d'elles un petit container d'explosif C-4 dans lequel il introduisit un détonateur à retard qu'il régla sur trois minutes, et disparut sans délai.

Il se tenait en attente dans la Pontiac en compagnie d'Eva Swanson, à l'extrémité des quais, lorsqu'une fantastique déflagration se produisit. Une lueur insoutenable avait jailli vers le ciel. À proximité de l'explosion, un semi-remorque et une voiture furent projetés comme des fétus de paille dans les eaux de l'East River où ils s'engloutirent, tandis que le hangar de la « JB Trucking & Hauling » se volatilisait en une myriade de débris de toute sorte.

L'onde de choc fut ressentie jusqu'à la Pontiac qui se balança un instant sur ses amortisseurs. Eva Swanson émit un petit sifflement.

— Eh bien, mon vieux ! Tu ne m'avais pas dit que tu voulais déclencher la troisième guerre mondiale.

— Je n'ai pas pu faire mieux, lui sourit-il. Il n'y avait qu'une douzaine de bouteilles de gaz.

— Et huit cents kilos de coke !

Elle passa la tête au-dessus de la vitre à demi abaissée et renifla par petits coups.

— Ça représente combien de fric, une telle quantité ?

— Au prix cassé, pas beaucoup. Quelques centaines de milliers de dollars.

— Tu parles !

Là-bas, des silhouettes jaillissaient d'un peu partout, se tenant à bonne distance de la zone sinistrée.

Elle lança le moteur et fit avancer gentiment la Pontiac vers la sortie des quais. Quand ils se furent suffisamment éloignés de la zone sensible, il indiqua à la jeune femme :

— Mets le cap sur Grand Central et prends l'expressway Whitestone.

Sa prochaine cible se situait à Parkchester, dans le Bronx. L'Exécuteur l'avait choisie en compulsant le carnet d'adresses de Foeller. C'était une casse automobile qui servait d'entrepôt pour toutes

sortes de marchandises volées ou de contrebande. Avant le démantèlement des cartels colombiens, elle avait été utilisée comme dispatching pour les arrivages de cocaïne qui étaient ensuite acheminées dans les États du Nord-Est ainsi qu'au Canada. Bolan pensait que cette entreprise, elle aussi, servait de nouveau de plateforme pour la répartition de la drogue.

Il débarqua seul dans la casse, au volant de la Pontiac, quitta le véhicule et examina l'endroit.

— Vous cherchez quoi ? lui demanda un type dégingandé et assez jeune qui se promenait dans une allée, entre des amoncellements de carcasses métalliques.

Bolan identifia Eddy Lamanta, une petite vermine qui avait sévi à Brooklyn comme tueur à gages pour le compte de la famille Galente. Il devina l'arme qu'il portait sous un blouson crasseux.

— J'ai besoin d'un rail, lui répondit-il très naturellement.

— Ici, on fait pas dans les chemins de fer, vous savez, rigola l'autre.

— Garde ton humour pour toi, ce que je veux c'est un rail de coke. Toute trace de gaieté disparut du visage vulgaire.

— Tu te trompes d'adresses, connard. Va te faire foutre.

— Dites donc, c'est pas une façon de recevoir les clients.

— J't'encule, espèce de plouc. Tire-toi en vitesse ou c'est moi qui te vire.

— Essaie un peu, pour voir !

Le ton était monté de plusieurs crans en quelques secondes et deux malabars surgirent d'un baraquement délabré qui servait de bureau.

— T'as besoin d'un coup de main, Eddy ? cria l'un d'eux.

— Pas la peine ! Ce connard va gentiment tailler la route. Pas vrai, plouc ?

Le plouc lui fit un sourire aimable, releva d'un coup un pan de son imperméable et fit apparaître un petit pistolet-mitrailleur qui se mit aussitôt à toussoter en direction du baraquement. Sous les impacts multiples, les deux armoires à glaces entamèrent une danse syncopée avant de s'effondrer dans la poussière. Eddy, lui, avait fait un bond pour s'écarter de l'assaillant et brandissait un revolver lorsque celui-ci lui fut arraché du poing par une rafale supplémentaire. Il poussa un hurlement et se laissa tomber au sol, la main crispée sur son bras sanguinolent.

— Merde ! Vous... vous m'avez bousillé la pogne ! se mit-il à pleurnicher.

— Je vais te bousiller l'autre, lui assura froidement Bolan. Ensuite, ce sera les genoux. Jusqu'à ce que tu te mettes à table.

— Mais qu'est-ce que vous voulez ?

— La came ! Où est-elle ?

Le regard du truand dévia un instant vers une caravane délabrée, à quelques mètres du baraquement.

— C'est là ?

— Ouais... Mais vous aurez pas le temps de piquer le stock, ils seront ici avant que vous ayez fini.

— Combien de sacs ?

L'autre eut un ricanement douloureux.

— Plus que vous pourriez en mettre dans votre caisse. Putain !... Vous pouvez pas me laisser comme ça, je pisse tout mon sang !

— T'as raison, rétorqua Bolan en lui logeant une balle dans la tête.

Une rapide vérification de l'intérieur de la caravane confirma ce qu'Eddy Lamanta lui avait avoué. Il y avait là un amoncellement de sachets de cocaïne dissimulés sous une bâche elle-même recouverte de vieux pneus. Comme planque, c'était plutôt sommaire, mais les *amici* ne s'étaient sûrement pas attendus à une telle visite. Et, côté flics, ils se sentaient sûrement à l'aise.

L'Exécuteur alla ensuite ouvrir le coffre de la Pontiac et en sortit un LAW – une arme anti-char de type « consommable » – dont il étira le tube. Trois secondes plus tard, une roquette gicla vers la caravane qui se disloqua dans un grand coup de tonnerre.

Des débris légers et des particules de suie retombaient encore sur les lieux quand la Pontiac en franchit la barrière d'accès, laissant sur place trois cadavres déchiquetés que recouvrait une fine pellicule de coke. La main intacte d'Eddy Lamanta s'était détendue dans la mort, laissant apparaître une médaille en bronze qu'il semblait vouloir montrer à tout le monde.

CHAPITRE XI

Au cours de l'après-midi, trois autres cibles définies avec soin connurent un sort tout aussi funeste que les premières. Ce fut d'abord un lupanar de la *Cosa Nostra* qui fut entièrement ravagé par le feu à Hoboken. Auparavant, deux truands qui en assuraient la surveillance s'étaient fait descendre à l'aide d'une arme munie d'un silencieux et les filles avaient été invitées à quitter rapidement les lieux.

Ce fut ensuite le tour d'un garage servant au maquillage de voitures volées. Son gérant, un truand notoire de Palisades Park, reçut la visite d'un homme de haute taille qui l'obligea sous la menace de son arme à appeler ses patrons.

— Dis-leur que je suis passé chez toi, ils comprendront, lui intima le glacial visiteur.

Quelques minutes plus tard, les policiers et les pompiers que des riverains avaient alertés découvrirent le cadavre du gérant dont la tête semblait avoir explosé. Les cadavres de trois autres hommes appartenant également au Milieu furent retirés d'une fosse servant au graissage. Il apparut aussi qu'un stock de drogue camouflé dans le coffre d'un véhicule avait été dispersé puis incendié après avoir été arrosé d'essence.

Le troisième blitz se déroula à Bay Ridge, dans Brooklyn et concerna une fabrique de conserves. Lorsque les patrouilles de police parvinrent sur les lieux, il ne restait plus que les murs de l'entreprise. Plusieurs explosions suivies par un incendie avaient entièrement saccagé l'endroit et l'on craignit un instant pour la vie des ouvriers qui étaient censés y travailler. Mais un rescapé encore sous le choc de l'attentat donna des informations contraires : les seuls occupants de la fabrique étaient six mafiosi qui, au moment de l'agression, s'affairaient à répartir de petites quantités de cocaïne dans des sachets en plastique.

Cette nouvelle série d'actions avait été menée avec une grande rapidité et une stupéfiante diversité des sites opérationnels. Chaque fois, on avait découvert sur les lieux sinistrés une médaille Marksman placée bien en évidence, et la police était à présent convaincue qu'un personnage connu sous le pseudonyme de l'Exécuteur était arrivé à New York pour semer la mort et la dévastation dans les rangs mafieux.

Pourtant, aucun des communiqués radio ou télévisés qui furent diffusés au sujet de ces attentats n'en fit mention. Un mot d'ordre était passé : pas question d'alerter l'opinion publique.

Au 28^e étage d'un immeuble de Rockefeller Center, d'importants personnages à la tête de l'*Organized Crime* s'étaient de nouveau réunis et palabraient âprement.

— Ça ne peut pas durer comme ça, dit Giorgio Sarazini. Non seulement ces mecs de la CIA nous emmerdent, mais il y a aussi des tas de chefs de clans qui nous tiennent pour responsables de la situation. On a déjà eu suffisamment de mal pour arriver là où nous sommes ! En ce qui me concerne, je ne suis pas d'accord pour qu'on laisse Bolan continuer à foutre la panique. Il faut faire ce que j'avais proposé.

— Et qu'est-ce que tu avais proposé ? ricana Hoffner. Je crois que tu étais surtout partisan que nous reculions tous à mesure que le fumier avancerait ! C'est pas ça ?

— Tu n'as rien compris, Shark. J'avais dit qu'il fallait avant tout se renseigner sur l'avance de Bolan avant de mettre un plan au point. J'ai dit aussi qu'il fallait pas lui laisser de prise sur nous et...

— Arrêtez de dire n'importe quoi ! coupa Lonnie Cramer. C'est pas le moment de nous engueuler pendant que ce type continue à nous porter ses coups pourris. L'idée d'Abie est la meilleure qu'on puisse avoir. Seulement, ça prend plus de temps que prévu, voilà tout.

Parish s'interposa :

— Sans aucun doute, Lonnie, sans aucun doute. Mais est-ce que tu sais exactement combien de vies cette idée nous a déjà coûté ? Combien de dégâts Bolan a-t-il occasionné à nos structures ?

Hoffner balaya la remarque d'un geste de la main :

— Il ne s'agit que d'objectifs secondaires, des business appartenant aux Italiens.

Sarazini se renfrogna :

— Parle pas des Italiens comme ça, Richard. Et pour ce qui est des affaires détruites, c'est autant de manque à gagner pour nous. Oublie pas que t'es en train de casser la croûte sur leur dos ! Le sang a coulé et ça va continuer. Plus de vingt mecs sont déjà sur le carreau.

L'énorme Abie Hirschbaum fit entendre sa voix fluette :

— Bolan se fatiguera. Il a voulu nous faire une démonstration de force, mais il va se calmer.

— Et tu crois vraiment qu'il va nous rappeler ? Il a déjà rigolé dans le téléphone quand Giorgio lui a transmis notre proposition.

— Tu veux parier qu'il rappellera ?

— T'as l'air bien sûr de toi, Abie !

Une sonnerie leur coupa la parole. Sarazini alla décrocher un téléphone.

— Ça y est, c'est Bolan ! s'esclaffa Hoffner.

Son regard troublé démentait la plaisanterie.

— La ferme ! fit Cramer en tendant l'oreille pour essayer d'entendre ce que disait Sarazini dans l'appareil.

Mais celui-ci raccrocha aussitôt après avoir posé deux brèves questions à son interlocuteur. Se retournant, il grimaça.

— Je viens d'en apprendre une bien bonne, lâcha-t-il d'un ton acide.

Les autres s'étaient tus, guettant la révélation qui allait suivre.

— J'avais un doute sur la visite qu'on a eue ce matin, ça me turlupinait. Alors tout à l'heure j'ai appelé quelqu'un qui pouvait me renseigner à ce sujet. Il était absent, mais il vient juste de me recontacter.

— Tu veux parler de ce mec de la CIA ?

— Évidemment.

— Alors ?...

— Le numéro dix-sept en question est en ce moment même à Washington, dans la grande baraque du Ministère des Armées.

— Au Pentagone ?

— Ouais. Il n'en a pas bougé depuis avant-hier matin et le type qui vient de me le dire l'a vu là-bas il n'y a pas plus de vingt minutes. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Attends, attends... ! fit Cramer avec véhémence, étendant la main devant lui. Je me suis moi-même renseigné avant de le recevoir. J'ai appelé un de nos contacts à la SPAE et on m'a répondu que dix-sept était en mission. Ce type me l'a lui-même confirmé quand il est arrivé dans ce bureau et vous l'avez d'ailleurs tous entendu ! Et maintenant, Gio, tu me racontes qu'on vient de te dire tout le contraire ?

Sarazini écarta les mains dans un signe d'évidence.

— Qui t'a renseigné ? fulmina Cramer, sortant de son habituelle réserve.

— L'adjoint du numéro Un. Tu le connais aussi bien que moi.

— Merde ! À quoi jouent ces salopards ? Qu'est-ce qu'ils sont en train de manigancer ?

Hirschbaum lâcha avec un petit ricanement sucré :

— Demande-toi plutôt ce que manigance Bolan.

— Quoi ? Tu ne veux quand même pas dire que...

— Je pense qu'il n'y a pas d'illusion à se faire. Oui. Tu vois, j'avais raison quand je disais que Bolan n'aurait aucun mal à te trouver. L'emmerde, c'est que ça s'est produit plus tôt que prévu.

— Je crois qu'Abie est dans le vrai, fit Richard Parish. Après avoir raccompagné ce gus à la sortie, j'ai voulu passer un coup de fil à l'extérieur mais il n'y avait plus de tonalité sur la ligne. J'en ai essayé une autre et je suis tombé sur un gus des Telecom qui m'a dit qu'il y avait un dérangement. C'est seulement au bout d'un quart d'heure que j'ai pu téléphoner.

Un tic nerveux secoua la joue de Cramer.

— Nom de Dieu !

— S'il s'agissait bien de Bolan, ce mec est salement gonflé.

— Ou encore plus dingue qu'on le pense. À condition que ce soit bien lui.

— Te fais pas d'illusions, Lonnie.

Un lourd silence envahit la pièce pendant quelques secondes, puis David Hoffner fit entendre sa colère :

— Dire qu'on l'avait sous la main, ce fumier !

— On l'avait peut-être sous la main, mais il aurait pu tout aussi bien nous descendre l'un après l'autre, ou tous ensemble !

— Il n'est pas assez con pour tenter un coup pareil, rétorqua Sarazini. Il aurait eu tous les buteurs de l'étagé sur le dos.

De nouveau, la sonnerie exaspérante du téléphone se fit entendre. Cramer devança Sarazini pour saisir le combiné. Ses associés virent son visage se fermer encore un peu plus à mesure qu'il écoutait son correspondant. Après avoir donné quelques répliques sèches, il raccrocha et leur fit face, annonçant lugubrement :

— La Webster vient d'y passer.

— La Webster Plumbing, ta boîte dans le Bronx ? s'exclama Parish.

Cramer hocha la tête et enchaîna :

— Une roquette, paraît-il. Une putain de roquette tirée depuis une bagnole qui s'est à peine arrêtée devant la maison. Ça fait cinq macchabées de plus.

Après un soupir à fendre l'âme, il ajouta :

— J'espère que ton idée va finir par fonctionner comme tu le penses, Abie, car autrement nous n'aurons plus qu'à passer la main aux Ritals pour qu'ils se démerdent avec Bolan. Après tout, c'est à eux

que cette pute a déclaré la guerre !

Sarazini lui lança un regard mauvais mais retint la réplique qu'il s'apprêtait à lancer.

— Gio, tu as fait tout le nécessaire pour le cas où il nous appellerait ?

— Je te l'ai déjà dit, Lonnie. Il y a plus de trois cents hommes répartis dans toute la cité qui sont prêts à accourir. Il suffira de siffler pour qu'ils se mettent en route.

— J'espère que ça se passera comme ça. En attendant, s'il pouvait se faire accrocher par une équipe de méchants petits gars, ce serait encore mieux.

— Ne compte pas trop là-dessus, lui dit le responsable de la sécurité. Bolan ne reste jamais assez longtemps au même endroit pour se faire accrocher. À moins que tu veuilles lui lancer tous les flics de New York au cul ?

— Non, ça pourrait nous retomber sur la gueule. Ce que je veux, c'est qu'il crève et le plus vite possible.

Lonnie Cramer bouillait intérieurement de s'être fait rouler comme un débile par celui qu'il cherchait à écraser. Il éprouvait aussi une angoisse grandissante à mesure que le temps passait sans qu'aucun résultat intervienne et ses pensées de grandeur s'étaient provisoirement évanouies. Pour l'instant, il n'entrevoyait plus la perspective de s'installer au sommet de la pyramide du Crime Organisé. Tout ce qu'il espérait, c'était que toutes les affaires reprennent un cours normal et qu'il puisse avoir la paix.

Il connaissait le prix de cette paix. La mort de Bolan.

CHAPITRE XII

Le Commissariat Central de Manhattan ressemblait à un chantier en pleine effervescence. Des flics en uniformes allaient et venaient constamment, en proie à une agitation fébrile, des officiers de police s'affairaient au téléphone ou à dépouiller de multiples communiqués émanant de véhicules de patrouille, tandis que la salle des opérations retentissait d'un brouhaha confus.

Il était 7 heures du soir quand le capitaine Jack Prentice décida de faire un break. Il s'étira, passa sa veste et alla frapper au bureau de son adjoint, le lieutenant Halloway.

— Je vais me taper un sandwich et une bière, Jim. Ça te dit ?

Halloway jeta un coup d'œil embarrassé sur les nombreuses dépêches de télex et de fax qui s'accumulaient sur son bureau.

— Laisse tomber un moment, lui dit son supérieur, la maison continuera de tourner un moment sans nous.

— T'as raison, fit le lieutenant qui rafla sa veste pour le suivre.

Depuis le début de l'après-midi, ils avaient mené un train infernal, sans cesse sur le qui-vive.

— Attends-moi un instant, dit Prentice qui tâta ses poches avant de s'engager dans le couloir.

Rentrant dans son bureau, il passa un moment à chercher un paquet de cigarettes froissé qu'il finit par retrouver sous un tas de papiers en vrac. Il en alluma tout de suite une dont il tira une grosse bouffée et allongea le pas dans le couloir. Là-bas, près du hall d'entrée, Halloway discutait avec un type de haute stature qui lui fit un signe de remerciement avec la tête avant de s'éloigner.

Au-dehors, il respira profondément, jeta sa cigarette avec une certaine hargne et dit :

— Comment est-ce qu'on peut arriver à vivre dans cette atmosphère pleine de fumée ? J'ai l'impression d'avoir la poitrine remplie de goudron et d'un tas d'autres saloperies.

— Tu devrais avoir un peu de pitié pour tes poumons. Combien en as-tu fumé aujourd'hui ?

— Je préfère ne pas les compter, ça vaut mieux.

— Moi, je ne fume pas, mais je respire la cochonnerie des autres, rigola Halloway, et j'en prends autant que toi. Mais ce qui me pollue le plus, c'est tous ces gros bonnets qui téléphonent sans arrêt pour demander où nous en sommes ou pour obtenir une protection rapprochée. À les entendre, on leur donnerait le bon Dieu sans confession ! Mais on sait bien qu'ils ne sont pas clairs du tout...

— C'est le moins qu'on puisse dire. L'ennui, c'est que nous sommes obligés de les satisfaire.

Ils entrèrent dans un self-service proche du commissariat et s'accoudèrent au comptoir.

— Je me pose une question qui me paraît stupide, fit Halloway en mordant dans un hot dog. Combien de temps Bolan va-t-il continuer à foutre sa merde à New York ?

— Personne ne peut le dire, Jim. On peut seulement espérer qu'il ne démolira pas complètement la ville.

— Il ne se fatigue donc jamais ?

— C'est l'impression qu'il donne en tout cas. La dernière fois que Bolan a débarqué à New York, c'était il y a un peu plus de deux ans, pour s'en prendre aux grosses légumes de *Cosa Nostra* qui tenaient un congrès pour réunifier tous les clans internationaux. Un peu comme maintenant, il avait commencé par faire beaucoup de tapage en ville. Puis le bruit avait circulé qu'il s'était fait descendre, mais il n'était que blessé. Personne n'a jamais su où il s'était planqué, mais quelques jours après qu'il eut cessé de faire parler de lui, le revoilà qui entre de nouveau en scène et qui recommence à tout casser. Et puis, plus rien ! Tout s'est calmé d'un coup, mais il y avait plein de cadavres dans les rues. La plupart des grosses ordures avaient avalé leur bulletin de naissance et nous avons dû nettoyer les ordures.

— Je n'étais pas en poste à New York, mais j'en ai entendu parler. Ce qui est écoeurant, c'est de savoir que d'autres salopards ont rapidement pris leur place. La machine infernale tourne de nouveau à plein régime et bon nombre de personnages au-dessus de tout soupçon marchent dans la combine. Je me demande à quel point l'administration est gangrenée, Jack. Parfois, ça me fout la colique.

— Évite de trop y penser, mon vieux. Le cancer est installé à tous les niveaux, alors le mieux est de faire ton boulot et rien d'autre.

— Ouais, facile à dire. Si ça se trouve, il y a des pourris même chez nous.

— Tu en doutes ? s'esclaffa tristement Prentice.

— Non. J'essayais de me rassurer. Ce qui m'attriste surtout, c'est de savoir que Bolan fait le travail à notre place pendant que nous protégeons les grosses ordures. C'est quand même pas normal.

— Tu n'es pas le seul à penser comme ça. Il n'en demeure pas moins que chaque fois qu'il passe quelque part, des fusillades éclatent. Un jour, forcément, il y aura des victimes parmi les civils. Je me souviens de la fois où...

Le visage du capitaine de police se figea. L'œil dans le vague, il tenait son sandwich suspendu au-dessus du comptoir.

Halloway lui jeta un coup d'œil latéral.

— À quoi penses-tu ?

— Je me demande...

— Quoi ?

— Il y a parfois des visages qui évoquent des souvenirs sans qu'on puisse définir exactement quoi.

Le lieutenant haussa les épaules.

— On voit tellement de visages ! Rien qu'aujourd'hui, il y a plus de deux cents types qui ont défilé chez nous. J'ai vu des gens remplis de trouille, d'autres qui voulaient qu'on les planque, et encore d'autres que les patrouilles avaient appréhendés. Des truands, pour la plupart. Et j'ai eu affaire aussi à des flics du Bronx, du Queens et de Jersey City. C'est drôle... Tous ces types assermentés ne s'intéressaient pas le moins du monde aux crapules de la rue, non, ce qu'ils voulaient c'était seulement avoir des informations sur Bolan. Comme si ce gars était la cause de tous les maux de la société ! D'après ce que je sais de lui, il ne s'en est jamais pris aux innocents et n'a jamais tiré sur les flics.

— C'est ce qu'on dit, répliqua Prentice.

— On dit aussi que certains d'entre nous ferment les yeux quand ils l'aperçoivent, tu crois que c'est possible ?

— Bolan est un type très spécial, Jim. Il sait comment attirer la sympathie des uns et forcer l'admiration des autres.

— Tu le vois comment ?

— Comme un Don Quichotte.

— Mais il ne se bat pas contre les moulins à vent, lui.

— Ça revient presque au même. Tu l'as dit tout à l'heure, quand de gros salopards se font liquider, d'autres les remplacent presque aussitôt.

Halloway liquida la moitié de son verre de bière et fixa le capitaine d'un air ambigu.

— Suppose que Bolan soit en ce moment ici, dans ce self, Jack, et que tu l'aperçoives. Qu'est-ce que tu ferais ?

— Je préfère ne pas répondre à ça.

— Moi, je ne sais pas trop ce que je ferais. Peut-être bien que je ne

me rendrais même pas compte que je l'ai en face de moi.

— C'est possible. Le problème, c'est que pratiquement personne ne sait exactement à quoi ou à qui il ressemble. Les portraits robots que l'on a de lui ne correspondent pas à la réalité. En plus, c'est une sorte de virtuose de la transformation à vue, il n'a pas son pareil pour modifier son apparence en quelques instants.

— Comment ça ?

— N'importe qui peut changer de visage avec un peu d'habileté et de technique. Mais Bolan va beaucoup plus loin, c'est toute son allure générale qu'il réussit à modifier, son comportement et ses habitudes. Il se crée des personnalités, change de voix aussi facilement que de costumes et il est capable de jouer n'importe quel rôle à l'improviste.

— Tu veux dire qu'il fait de la magie ? sourit Halloway.

— Presque, à cette différence qu'il joue surtout sur la psychologie et sur le pouvoir de perception humain. Il a réussi de multiples fois à berner des tas de gens, que ce soient des mafiosi ou des flics. En plus de ça, il a un culot monstre.

— Toi, tu l'as déjà vu ?

— Je l'ai juste aperçu pendant quelques instants, et c'était il y a plus de deux ans.

— Et à ce moment, à quoi ressemblait-il ? Il y a bien une constante qui lui est propre...

— Tout ce que je peux dire, c'est qu'il est grand avec des yeux très expressifs mais qui peuvent devenir aussi froids qu'un glacier. Je peux te dire aussi qu'il donne une impression de force tranquille, presque rassurante, et qu'il paraît toujours savoir ce qu'il fait, où il en est... C'est ça la constante. Tout le reste est transformable... À propos, avec qui tu parlais, tout à l'heure ?

— Celui que j'ai croisé tout à l'heure dans le couloir ?

— Oui. Tu le connais ?

— C'est un mec du FBI, il arrivait de Washington.

— Attends... Tu connais son nom ?

— Il me l'a dit dans la foulée mais je ne me souviens pas bien. Bernardi ou Bernansky, quelque chose comme ça. C'est la première fois que je le vois. Avant de me demander ce renseignement, il venait de discuter avec l'agent de garde à qui il avait montré sa plaque.

Les mâchoires de Prentice s'étaient soudées.

— Quel renseignement ? grinça-t-il.

— Il voulait avoir communication du programme de protection des VIPs.

— Et alors ?

— Eh bien, je lui ai indiqué où se trouve la salle de planification.

Un court instant, le capitaine demeura sans voix, l'œil fixe. Puis il respira bruyamment.

— Nom de Dieu, de nom de Dieu de merde ! gronda-t-il en écrasant son sandwich entre ses doigts.

Il déposa un billet de cinq dollars sur le comptoir, s'essuya les mains avec une serviette en papier et grommela :

— Laisse tomber ton hot dog, Jim. On vient tous les deux de commettre la gaffe du siècle.

— Merde, qu'est-ce qui se passe ?

— Tu n'as pas encore compris ?

— Tu veux dire que ce flic, ce G'man...

— C'était Bolan, ouais ! Je me posais vaguement la question, maintenant j'en suis sûr !

Prentice était déjà à la sortie du self. Halloway le rattrapa sur le trottoir.

— Mais qu'est-ce que Bolan viendrait foutre chez nous ? interrogea-t-il en se réglant sur le pas rapide de Prentice. Ça n'a pas de sens ! C'est comme s'il venait lui-même se passer les menottes !

— As-tu vu quelqu'un les lui passer, Jim ? cracha le capitaine. Au lieu de lui foutre les menottes, tu l'as gentiment renseigné sur ce qu'il cherchait.

— Bon sang ! Tu as dit toi-même que n'importe qui...

— Ouais, tu as raison, n'importe qui d'autre aurait pu se faire baiser. Moi le premier ! Je ne peux pas te blâmer, Jim, mais en attendant, ce type est maintenant au courant de tous les objectifs que nous sommes censés protéger.

Ils pénétrèrent vivement dans l'immeuble de la police. Prentice questionna un agent de garde dans le hall :

— Avez-vous revu le type du FBI ?

— Le grand avec un imper bleu ?

— Ouais.

— Il est reparti il y a cinq ou six minutes.

— Et voilà ! grogna-t-il en entraînant le lieutenant. Pas la peine de regarder derrière les bureaux ou sous les meubles pour voir s'il est encore là...

— Si c'est bien lui, alors il faut tendre une embuscade partout là où il peut se manifester et...

Prentice le coupa sèchement :

— Tu sais aussi bien que moi combien il y a de VIPs sous protection. À cause d'eux, nous ne disposons plus que d'à peine un dixième de nos effectifs, et c'est pareil en ce qui concerne les autres comtés ! Est-ce que tu comprends, Jim Holloway ?

— Merde. Quelle connerie !

— Eh oui ! Le seul espoir qui nous reste, c'est que la légende de ce foutu Don Quichotte ne soit pas bidon et qu'il ne se mette pas à canarder nos flics. Je veux parler de ceux qui sont là-bas, sur place, à surveiller ces gros pontes dégueulasses.

Il réintégra son bureau en coup de vent, Holloway sur les talons, et posa un doigt sur le bouton de l'interphone intérieur.

— Tu vas sonner le tocsin ? demanda le lieutenant.

— Peut-être qu'il n'est pas encore bien loin.

— Possible. Peut-être aussi est-il encore un peu trop près...

— Je ne suis pas un flic qui ferme les yeux, Jim.

— Mais tu admires quand même ce type, ne dis pas le contraire !

— Ce que je peux penser n'a rien à voir avec ce que je dois faire.

— D'accord sur ce sujet. Mais on pourrait peut-être s'assurer qu'il n'y a pas d'erreur avant de déclencher l'alerte rouge ? Imagine que ce flic soit vraiment un gars du FBI, on aurait bonne mine !

Prentice suspendit son geste et fixa un instant son subordonné.

— Oui, tu as raison, acquiesça-t-il, les traits moins contractés. Il serait raisonnable de se renseigner auprès du FBI sur un certain Bernardi.

— Ou Bernansky.

Puis, baissant la voix :

— Mais ça risque de prendre un certain temps pour avoir une réponse...

— Hélas ! rétorqua Holloway avec une grimace ironique.

De petites rides apparurent aux commissures de ses yeux et ce qui pouvait passer pour un sourire se dessina sur ses lèvres.

— Ce gars est quand même incroyable ! déclara-t-il avec de petites saccades dans la voix.

— Mais vrai, répliqua Prentice en découvrant ses dents dans un sourire qui se referma aussitôt. C'est bon, Jim, accroche-toi à ton téléphone et fais une vérification à l'antenne locale du FBI. Moi, j'appelle Washington.

Dès que Holloway eut quitté le bureau, il alluma une cigarette

qu'il garda entre ses lèvres tout en composant le numéro du Bureau fédéral de E Street.

— Passez-moi le Numéro Deux, demanda-t-il à l'opératrice.

— De la part de qui ?

— Capitaine Jack Prentice du MPD.

— Le Numéro Deux n'est pas disponible, lui répondit-on. Désirez-vous quelqu'un d'autre ?

— Oui. Le Numéro Trois ou n'importe qui capable de me renseigner sur un de vos agents.

— Ne quittez pas.

Il tira une grosse bouffée de sa cigarette en se demandant pourquoi ce haut fonctionnaire n'était pas joignable. Le bruit courait que Harold Brognola faisait partie intégrante de son bureau au 5^e étage de E Street. Puis il toussa, s'étrangla à moitié et eut de la peine à articuler quelques mots quand l'opératrice revint en ligne.

— Le Numéro Trois va vous prendre.

« C'est ça, grogna-t-il en lui-même. Et moi, je vais prendre la claque de ma carrière si un gros bonnet du Justice Department se doute de quelque chose. »

La gorge irritée, les yeux humides, il eut un petit rire rentré. C'était dément. Qu'est-ce qui poussait donc Bolan à prendre des risques aussi insensés ? Malgré tout ce qu'il savait de lui, Prentice avait encore du mal à admettre que le criminel le plus recherché par toutes les polices du pays ait réussi à pénétrer dans une place-forte de la police. Il avait conversé gentiment avec des officiers, pris connaissance d'un planning ultraconfidentiel, puis s'était éclipsé aussi tranquillement qu'il s'était pointé.

CHAPITRE XIII

Bolan n'avait eu aucune difficulté à s'introduire dans les locaux de la police. Même un simple civil peut facilement y avoir accès, sur convocation, ou tout simplement pour déposer une plainte. Le plus délicat est d'en ressortir sans éveiller la méfiance des agents en faction. Pour l'Exécuteur, en revanche, l'affaire revêtait un caractère extrêmement périlleux. Qu'un policier ait un doute en l'apercevant, et toute une meute en uniforme pouvait lui tomber dessus. Aussi s'était-il renseigné sur certains gradés du MPD avant d'entreprendre sa mission de renseignement.

La fausse plaque du FBI qu'il avait présentée à l'entrée lui avait servi de sésame et il s'était comporté exactement comme n'importe quel flic l'aurait fait. Aussi à l'aise que chez lui mais sans ostentation, il avait demandé à l'un des gardes où il pouvait trouver le lieutenant Jim Holloway, avait eu la chance de tomber tout de suite sur lui dans le couloir central. Mais Bolan connut un moment difficile lorsqu'il aperçut à moins de dix mètres de lui le seul flic qu'il voulait à tout prix éviter.

Le capitaine Jack Prentice n'était que lieutenant lors du dernier passage de l'Exécuteur à Manhattan. Il avait pris du galon qu'il ne devait nullement à son ancienneté. C'était un policier efficace, intelligent et intuitif, très capable de déjouer la fausse personnalité de Bolan.

Ce dernier s'était attendu à une réaction de sa part, à ce qu'il le reconnaisse et donne immédiatement l'alerte. L'esprit tendu, il avait déjà imaginé un plan d'urgence pour s'échapper des lieux, prévoyant le pire. Pourtant, alors qu'il s'éloignait le plus naturellement possible vers la salle des plans, il avait vu du coin de l'œil Holloway et Prentice quitter le commissariat. Ce dernier avait-il feint de ne pas voir l'Exécuteur ? Non, sûrement pas, ce n'était pas son genre.

Il y avait une agitation incessante dans l'immeuble. Des portes s'ouvraient et se fermaient à la volée, des flics s'interpellaient, la mine soucieuse ou contrariée. Les téléphones n'arrêtaient pas de carillonner. Ça sentait la crise à plein nez.

Dans la salle des plans, Bolan avait échangé quelques mots avec l'un des policiers qui s'y trouvaient.

— Quels sont les effectifs, là-bas ? avait-il demandé en pointant son doigt sur une grande carte recouvrant une partie du mur.

Il avait désigné une zone cerclée au marker rouge, dans Flatbush.

— Seulement cinq agents, lui répondit le dispatcher après avoir consulté un document. Le plus gros des effectifs est à l'est du Queens et dans Brooklyn. Cinq départements collaborent à l'opération, mais ça ne représente pas plus de quatre-vingts hommes.

— Vous croyez que ça suffira ?

— On le pense. On pense surtout que ce gars n'osera pas s'en prendre à des flics en uniforme.

Bolan gloussa :

— Une chance pour nous, hein !

Attrapant la feuille de service, il la parcourut du regard, gravant les informations dans sa mémoire, et tapota l'épaule du policier.

— Je préfère être à ma place qu'à la vôtre, lui confia-t-il.

— Ça, je vous crois. Je trouve absolument amoral d'accorder une protection à toutes ces grosses légumes qui fricotent avec le Syndicat. Mais les ordres viennent d'en haut, on est bien obligés de s'y faire. Heu, vous êtes de quel département ?

— FBI, section 127.

— Bon Dieu ! Si E Street nous envoie ses huiles, c'est que les choses risquent de bouger, n'est-ce pas ?

— Elles vont bouger, mon vieux. Soyez-en certain.

— Mais, bien sûr, vous ne pouvez pas me dire dans quel sens ?

— C'est top-secret, désolé. Dites-vous seulement que bon nombre de vos problèmes risquent d'être résolus si tout se passe bien.

Le plantant en face de sa carte, Bolan s'était éloigné. Lorsqu'il s'était retrouvé dehors, il avait revu Prentice et Hallaway qui marchaient vivement sur le trottoir, sortant précipitamment d'un self-service. S'enfonçant dans la foule des passants, il avait poursuivi son chemin et, à présent, il était au volant d'une Oldsmobile gris métallisé roulant dans Broadway en direction de Queensboro Bridge.

Flatbush était une cible tentante, vu la faiblesse de la protection policière qui s'y exerçait. Celui qui vivait là-bas était un important bookmaker qui possédait le contrôle de presque tous les jeux clandestins de la région. Il avait évidemment estimé qu'il pouvait être l'objet d'une attaque de l'Exécuteur.

Mais Bolan n'allait pas à Flatbush, il se rendait à New Hyde Park, à l'est du Queens. L'examen de la carte topographique et de la feuille de service l'avait convaincu qu'il devait opérer son prochain blitz

contre un personnage très en vue sur la côte Est, un sénateur qui avait été candidat aux dernières élections présidentielles et qui avait failli de très peu s'installer dans le grand bureau ovale de la Maison-Blanche. Il se nommait Joss Hickson et pesait très lourd dans le domaine des Affaires Intérieures de la Nation. Pour le public, Hickson était un être intègre et respectable. Pour l'Exécuteur, ce n'était qu'un ignoble serpent lové au sein de l'administration américaine.

Bien avant de venir à New York, il s'était renseigné sur le personnage par l'intermédiaire de Harold Brognola. Il apparaissait sans risque d'erreur que l'honnête sénateur était vendu corps et âme à *Cosa Nostra*. Sa collusion avec le Milieu s'effectuait à travers des sociétés-écran et des intermédiaires au-dessus de tout soupçon, ce qui ne l'empêchait pas de donner régulièrement des réceptions « très privées » au cours desquelles apparaissaient des mafiosi notoires, des chefs de clans et des personnalités véreuses de tout crin.

Déjà, à l'époque d'Ange Castellano, les activités occultes de Joss Hickson étaient connues du Bureau fédéral. Et Frank Vitali, l'agent du FBI qui avait infiltré le QG de *Cosa Nostra*, avait communiqué à Bolan des renseignements précis sur le personnage. Aucun doute ne subsistait sur ses activités occultes. Pourtant, rien n'avait pu être prouvé, il faisait partie des intouchables.

La protection policière dont il faisait l'objet depuis le début de l'après-midi avait été réclamée officiellement par la Préfecture. Le prétexte était recevable de par la haute fonction qu'il exerçait au Sénat, et ne prêtait à aucune suspicion : « Il avait chez lui des invités de marque qui ne devaient en aucun cas être inquiétés par la présence dans la région d'un individu considéré comme un dangereux paranoïaque. »

Tout en conduisant l'Oldsmobile sur Northern Boulevard, à travers le Queens, Bolan réfléchissait à la façon dont il allait attaquer son nouvel objectif. Eva Swanson s'acheminait en ce moment vers Washington à bord d'un avion-taxi qu'elle avait pris à La Guardia Airport. Elle se rendait au siège du NSC – le Conseil National de Sécurité – auprès duquel son directeur lui avait obtenu une accréditation. Le but de son déplacement était de se renseigner sur certains membres haut placés de l'Administration. En attendant son retour, l'Exécuteur avait le champ totalement libre et était bien décidé à en profiter au maximum.

Le coffre de l'Oldsmobile recélait plusieurs armes semi-lourdes dont le transport représentait un certain risque en cas d'interception par un barrage de police. Aussi, Bolan avait-il placardé sur le pare-brise un laissez-passer spécial au titre du FBI. Le titre était évidemment faux mais avait toute l'apparence d'une autorisation

officielle.

À présent, il avait franchi les trois quarts du trajet et se préparait mentalement à l'action. Dans la lumière fugace des enseignes lumineuses de la rue, il eut un froid sourire en imaginant les réactions adverses à la suite de son blitz.

Ainsi, Hickson était intouchable et se croyait au-dessus des lois ! L'Exécuteur, lui, pensait au contraire que personne n'est au-dessus des lois, que personne n'est intouchable. Et il allait en faire la démonstration.

CHAPITRE XIV

Le capitaine Prentice examinait la grande carte murale d'un regard aigu.

— Vous dites qu'il a paru s'intéresser à Flatbush, fit-il à l'adresse du policier chargé de la mise à jour du planning.

— Il n'a pas seulement paru s'y intéresser, il m'a posé des questions précises à ce sujet. Il m'a demandé quels sont les effectifs sur place.

— Et vous l'avez renseigné...

— Bien sûr. Pourquoi voudriez-vous que je refuse des informations à un agent du FBI ?

— Pour rien, dit Prentice en échangeant un regard significatif avec le lieutenant Halloway. C'est tout ce qu'il vous a demandé ?

— Il a jeté un coup d'œil sur les feuilles de service, et puis il a ajouté que les choses allaient bouger rapidement, que nos problèmes allaient être résolus si tout se passait bien.

— Dites-moi, Shaw, quelle impression vous a-t-il faite ?

Le flic eut un petit haussement d'épaules.

— Eh bien, pour moi c'est un type très qualifié et sûrement très efficace.

— Et sur un plan... disons moins professionnel ?

— Il paraît dur et aussi froid qu'un iceberg mais quand on discute un peu avec lui, on a l'impression qu'il est, heu, comment dire...

— Sympa ?

— C'est pas vraiment ça, non ! Il se dégage de lui quelque chose de... de chaleureux. Oui, chaleureux et très humain en somme. Mais vous savez, on n'a pas bavardé pendant longtemps.

— Merci, Shaw, ce sera tout.

Le capitaine fit un signe de tête puis attendit que le sergent Shaw s'éloigne dans la salle.

— Et voilà ! lâcha-t-il en fixant Halloway.

La réponse qu'on lui avait fournie à Washington était formelle. Ainsi qu'il s'y était attendu, il n'existait aucun agent fédéral du nom

de Bernardi, pas plus que de Bernansky. Halloway, de son côté, avait obtenu la même réponse. Les seuls agents du FBI à avoir mis les pieds au MPD dans la journée étaient ceux de l'antenne locale de New York et, ceux-là, Prentice les connaissait.

Il eut un sourire à la fois ironique et désabusé.

— On se l'est bien fait mettre, hein ! fit Halloway.

— Et en souplesse, soupira le capitaine.

— Bon, en tout cas, on a déjà une indication. S'il a posé des questions au sujet de Flatbush, ce n'est pas pour rien.

— Non, en effet, ce n'est sûrement pas pour rien.

— Faisons le point... Flatbush est la zone dans laquelle nos effectifs sont les plus faibles, donc plus faciles à pénétrer sans trop de risques pour lui.

— Exact.

— Alors je pense que...

— Tu penses trop vite, coupa Prentice, et tu ne connais pas le bonhomme. S'il a ouvertement manifesté de l'intérêt pour Flatbush, comme tu l'as dit toi-même, ce n'est pas pour rien.

— Il croyait peut-être que son bluff tiendrait jusqu'au bout.

Prentice ricana :

— Tu le prends pour un crétin ? En débarquant chez nous, Bolan a calculé les risques qu'il prenait, il a forcément envisagé que nous finirions par découvrir son coup de culot. Ça, tu peux en être sûr.

— Alors, tu penses qu'il a parlé de Flatbush pour essayer de nous bernier ?

— S'il s'agissait de n'importe quel criminel, je pourrais croire qu'il va se rendre là-bas. Mais Bolan n'est pas n'importe quel criminel. Je parie n'importe quoi qu'il va faire le contraire. Je l'ai déjà vu à l'œuvre.

— Et le contraire, d'après toi, c'est quoi ?

Prentice fit un geste circulaire de la main pour englober les cinq comtés de New York.

— Ça !

Jim Halloway resta un instant songeur, puis il déclara :

— Alors, on n'est pas dans la merde !

— On y est jusqu'aux yeux.

— Il nous reste la possibilité de faire passer une alerte par le canal direct. Tous les agents en poste sont branchés sur cette fréquence.

— Ouais. C'est bien tout ce que nous pouvons faire.

— Cette situation me paraît complètement invraisemblable, grommela le lieutenant. Comment un homme isolé peut-il tenir en échec tout un contingent de flics ? On n'a jamais vu ça !

— Faudra t'y faire, Jim. Nos méthodes ne sont pas réellement applicables à un type comme Bolan.

— Et pourquoi donc ? Légalement, c'est un criminel comme tous les autres.

— Légalement, oui. En fait, ça n'a rien à voir. C'est un militaire avant tout.

— Quoi ?

— S'il s'en prenait directement aux forces de police ou aux honnêtes citoyens, nous aurions un maximum de chances de le coincer ou de l'abattre car ses actes relèveraient d'une procédure que nous connaissons bien.

— Que veux-tu dire exactement ?

— Tout simplement qu'il utilise un mode opérationnel qui nous échappe. Mets-toi bien ça dans la tête, Jim, c'est un soldat, pas un truand flingueur, ni un terroriste. Il fait la guerre, il mène un combat contre des types qu'il considère comme ses ennemis. Il a été formé pour ça et il était considéré comme l'un des meilleurs spécialistes en matière d'infiltration et de tactique de harcèlement, dans le Sud-Est asiatique. Alors, toute la stratégie policière ne vaut rien contre lui. Mais je précise aussi : c'est à la mafia qu'il fait la guerre, pas à nous, ce qui implique un élément psychologique puissant avec lequel il faut compter.

— Alors, pourquoi ne pas faire appel à l'armée ?

— Ce ne serait pas très glorieux pour nous. Mais même si nous nous y résolvions, il faudrait passer par la voie hiérarchique des deux côtés. Le temps que les troupes débarquent et se mettent en position, Bolan serait déjà loin après avoir liquidé toute son affaire ! Bon... Voyons les choses d'une façon plus réaliste et plus conventionnelle. Dans un premier temps, nous allons avertir toutes les unités de protection que Bolan va probablement s'en prendre à l'un des secteurs sous contrôle. La consigne sera de tout mettre en œuvre pour l'appréhender s'il se manifeste. Nous allons aussi demander en urgence des renforts aux comtés voisins ainsi qu'au Bureau fédéral. Ces renforts seront constitués en unités mobiles d'intervention et répartis dans tous les points stratégiques de la zone à risque. Fonce sur ton téléphone, Jim, nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous.

— D'accord, fit Halloway. Mais si tu veux mon avis, je crois que le syndicat de la viande froide a du mouron à se faire pour les heures à venir. Ces gros mecs vont salement déguster.

— C'est plus que probable, mais ça ne doit pas nous influencer. Pour nous, la cible, c'est Bolan et rien d'autre.

— Quand même, je dis que c'est dégueulasse d'être obligés d'agir de cette façon.

Prentice eut un mouvement d'épaules.

— La perspective qu'il se fasse prendre ne me fait pas plus plaisir qu'à toi, Jim, mais ne crois pas que je reculerai. Je vais faire tout ce qui est techniquement possible pour stopper ce type.

Il donna une petite claque sur l'épaule du lieutenant et quitta la salle.

— Bolan et rien d'autre, répéta-t-il en allant s'enfermer dans son bureau. Quelle merde !

CHAPITRE XV

Prentice avait vu juste au sujet de l'objectif un peu trop apparent que l'Exécuteur était susceptible d'attaquer. Il avait réfléchi avec intuition et discernement. Mais Bolan, de son côté, ne sous-estimait pas le capitaine du MPD. Il pensait que celui-ci allait comprendre la manœuvre et renforcer ses effectifs, peut-être aussi tenter de lui tendre une souricière.

Il était en position sur une surélévation de terrain, au sud de New Hyde Park, protégé à l'arrière par un bosquet. La nuit était presque entièrement tombée. Une nuit chaude et oppressante, silencieuse, à part le brouhaha incessant d'une circulation lointaine.

À côté de lui étaient disposées plusieurs pièces d'armement. D'abord une grosse carabine Weatherby de calibre .460 prévue pour la chasse au gros gibier. Bolan s'en était souvent servi contre les *amici*. Les monstrueuses balles Nosler étaient particulièrement meurtrières et provoquaient un effet psychologique redoutable sur la mafia.

Il s'était également équipé de deux LAWs, deux petits lance-roquettes télescopiques qui pouvaient être mis en action en quelques secondes. En plus, il disposait d'un mortier de 50 mm près duquel s'alignaient six obus, dont deux éclairants. Les quatre autres contenaient des charges explosives et fumigènes. Grâce à une lunette de télémétrie, il avait mesuré la distance qui le séparait de sa cible. Le mortier était réglé pour un tir basé sur cette évaluation.

À environ un kilomètre à l'est de son poste d'observation, le highway N° 25 charriait une circulation assez dense en provenance de New York et, beaucoup plus loin à l'ouest, il pouvait voir le grand parc floral tout illuminé à son pourtour.

Mais ce qui captait toute son attention était une affreuse construction située au nord, à une distance de six cents mètres. À première vue, le bâtiment ressemblait vaguement à un manoir français d'assez grande importance, entouré d'une étendue gazonnée plantée d'arbres et de massifs fleuris. En fait de manoir, il s'agissait d'une extravagante copie. La ressemblance cessait lorsqu'on examinait attentivement cette caricature de château campagnard construite en béton précontraint. Des stries grossières avaient été tracées sur les façades pour figurer la pierre, et des moulures d'angle, des

encadrements de fenêtres en matériaux préfabriqués ajoutaient encore au grotesque de la vision.

L'ensemble de la propriété s'étendait sur environ un hectare et était ceint de hauts murs grisâtres dont le faîte comportait deux rangées de barbelés.

Dans le parc, çà et là, de petits spots lumineux diffusaient parcimonieusement leur lumière, mais toutes les fenêtres étaient éclairées et certaines laissaient voir l'intérieur de grandes pièces décorées avec un goût plus que douteux. Des silhouettes s'y découpaient parfois, certaines s'immobilisant pour regarder dans le parc, d'autres se déplaçant constamment.

En bas, dans les allées et sur la pelouse, on avait disposé des *soldati* armés pour surveiller les abords de la grande demeure et son entrée. Une demi-douzaine d'entre eux était visibles, mais il y en avait peut-être d'autres du côté opposé de la maison.

Bolan était arrivé sur les lieux un peu avant le crépuscule. Il avait pu en observer les composantes dans le détail à l'aide de jumelles à fort grossissement. Ensuite, il avait dû utiliser un système de vision nocturne Startron qui lui permettait une observation tout aussi précise, bien que l'image qu'il obtenait fût plate et manquât de relief.

Quelques instants auparavant, un groupe de cinq hommes étaient sortis de la hideuse bâtisse pour s'attabler dans un petit kiosque peu éloigné de la façade. Des serveurs en tenue blanche leur avaient apporté des apéritifs et des amuse-gueule.

Ce n'était pas par hasard que l'Exécuteur avait choisi son poste d'observation. L'endroit était d'une tranquillité assurée et la vue qu'il avait de la propriété se révélait excellente. Il avait déjà identifié quatre des cinq personnages assis dans le kiosque. D'abord, le maître des lieux, Joss Hickson, qui palabrait et souriait volontiers à ses invités. C'était un homme proche de la cinquantaine, bien de sa personne, avec un visage avenant qui inspirait confiance et force tranquille.

Le type assis à sa gauche était inconnu de Bolan, mais les trois autres qu'il avait identifiés appartenaient à un milieu très différent. Il y avait là Bobby Cassandri, un important chef de clan de New York, un mafioso garanti d'origine, né en Sicile, et qui était venu aux États-Unis dans les années soixante. À cette époque, Cassandri n'était qu'un voyou sans envergure qui ne parlait pas un mot d'anglais. Mais il avait des dons et les *amici* de New York lui avaient à leur façon appris la langue du pays. Ensuite, le voyou de la rue avait fait très vite son ascension criminelle, profitant des places laissées vacantes à l'issue des guerres de gangs, des purges, des arrestations par le FBI, et aussi de l'action menée par l'Exécuteur. À l'âge de cinquante-deux ans, il

dirigeait la quasi-totalité de la prostitution sur la côte Est et il fallait passer par lui pour la vente au détail des stupéfiants à New York et dans ses cinq comtés.

Assis à côté de lui, sombre et peu loquace, Ned Bonate faisait figure de gnome. C'était un petit être au visage chafouin, aux yeux noirs sans cesse en mouvement et méfiants. Il ne fallait pourtant pas s'y tromper. Bonate était un individu parmi les plus dangereux de l'Organisation. Il s'occupait du recrutement des immigrés débarqués clandestinement aux États-Unis, immigrés dont il se servait pour constituer des équipes de tueurs qu'il louait régulièrement à ses pairs. Dans le Milieu, on savait qu'il avait à plusieurs occasions procédé à l'élimination de rivaux gênants et qu'il avait même fait assassiner trois *capi* parce que ceux-ci avaient refusé de payer ses services. On le craignait pour sa cruauté, mais on le respectait car on avait besoin de lui.

Ensuite, il y avait Gus Halimi, un grand blond de quarante-cinq ans qui avait été mercenaire et qui à présent s'occupait de revente d'armes détournées ou volées à l'armée. Celui-là passait une grande partie de son temps entre Washington, Miami et New York, mais il était localement ciblé. Le siège depuis lequel il rayonnait sur tout l'Est et le Sud-Est était situé à Manhattan, dans un immeuble voisin de celui de la nouvelle *Commissione*.

Bolan ne pouvait entendre les discussions de ces hommes et regrettait de ne pas disposer des installations techniques de son char de guerre. Entre autres, le « canon acoustique » dont le véhicule était doté lui aurait permis d'écouter les discussions de ces crapules aussi facilement que s'il s'était trouvé parmi eux. Mais il n'avait pu amener son véhicule à pied d'œuvre, c'eût été beaucoup trop dangereux.

Il fit dévier l'appareil de vision nocturne pour observer ce qui se passait de l'autre côté des hauts murs, à proximité d'une imposante grille en fer forgé. Les policiers qu'il avait repérés dès son arrivée occupaient toujours la même position. L'Exécuteur en avait dénombré d'abord six dans deux voitures de patrouille, plus trois autres qui faisaient le pied de grue à proximité de l'entrée, et encore huit autres en attente dans un fourgon Econoline aménagé en minicar.

De ce côté-là non plus, pas question de savoir ce qui se disait. D'ailleurs les flics semblaient peu loquaces. En revanche, Bolan avait intercepté plusieurs messages-radio sur son scanner mobile. Il ne s'était pas trompé en songeant que le capitaine Prentice n'allait pas rester les deux pieds dans le même soulier. Les hommes en uniforme et les officiers en civil chargés de la protection des lieux savaient à présent que l'Exécuteur pouvait se manifester et se tenaient évidemment sur leur garde. En plus, les messages-radio avaient appris

à Bolan que des renforts étaient constitués et pouvaient survenir à la moindre alerte.

Cette information le contrariait, bien sûr, mais il n'en demeurait pas moins décidé à entamer son blitz. Un peu plus tôt, il avait estimé qu'il devait compter avec deux lignes de danger : les porte-flingues dans l'enceinte de la mafia et les policiers à l'extérieur.

En incluant les renforts potentiels, cela faisait maintenant trois fronts à risque, dont un mobile et vraisemblablement constitué d'effectifs importants.

Pour attaquer ce repaire d'ignobles crapules et se ménager une chance d'en sortir vivant, l'Exécuteur allait devoir minuter soigneusement son action. Mais ce n'était pas suffisant. Il lui faudrait se constituer une possibilité de diversion pour le cas où les choses se mettraient à tourner de travers. Et aussi diminuer le risque que représentaient les hommes en bleu postés devant son objectif.

Il reprit son examen de l'intérieur de la propriété, centrant le Startron sur le kiosque. Un nouveau personnage s'était attablé avec les premiers, et apparemment il avait entraîné avec lui deux filles peu vêtues qui restaient debout et se serraient contre lui.

Bolan n'eut aucun effort de mémoire à effectuer pour le reconnaître. Il s'agissait de Jason Schiller, un congressiste qui faisait régulièrement parler de lui dans les médias et prônait ouvertement la libéralisation du sexe. Certaines de ses déclarations avaient fait scandale sans pourtant qu'il y eût le moindre barrage à la mise en œuvre de ses idées. « Je suis un homme d'avant-garde, avait-il coutume de déclarer, et le puritanisme m'écœure. »

L'homme d'avant-garde qu'il était se préoccupait surtout de se remplir les poches en favorisant la pratique de la drogue, la prostitution mafieuse et la pédophilie. C'était un type relativement jeune avec un visage aux traits réguliers et à l'expression ironique. Ses cheveux mi-longs étaient tirés à l'arrière de sa tête et réunis en catogan.

Les filles étaient sans doute des prostituées de la mafia que l'on avait fait venir pour meubler le temps des « invités ».

Mais les individus qui buvaient et discutaient dans le kiosque n'étaient pas les seuls grossiums que l'Exécuteur avait observés dans les lieux. Les têtes qui s'étaient profilées régulièrement dans l'encadrement des fenêtres appartenaient toutes à des personnalités du monde politique, de l'administration ou de la pègre. Un rassemblement de crapules parmi les pires, dont Hickson faisait partie malgré sa position sociale et son air d'intransigeante honnêteté. Il y avait là presque autant de politiciens bien dodus que de salopards du

Milieu, de gros magouilleurs, de sales comploteurs qui rêvaient de prendre en main la destinée du pays. Quelle que fût leur appartenance, tous ces êtres n'étaient que d'ignobles ordures assoiffées de pouvoir et d'argent.

Bolan s'était fait une idée sur la présence de ces divers personnages. Ça n'avait rien d'une banale réception mondaine, bien sûr, mais ça ne signifiait pas non plus que ces gros bonnets s'étaient réunis pour tenir une conférence. La présence des filles confirmait ce qu'il envisageait. Pour lui, il s'agissait plutôt d'une mise en sécurité des principaux ressorts sur lesquels s'appuyait l'Organisation. La nouvelle de l'arrivée de l'Exécuteur avait fait une traînée de poudre, le téléphone arabe s'était mis à fonctionner à tout-va. On avait estimé qu'il fallait d'urgence placer tous ces pions importants à l'abri.

Et quelle meilleure planque pouvait-on trouver que la maison de campagne d'un respectable sénateur ? Bolan avait la réponse devant les yeux, à travers le cercle verdâtre du Startron.

Bon, d'accord, il pouvait estimer que l'ensemble des éléments-clé de l'Organisation s'étaient entassés dans ce fortin grotesque et y attendait la fin de l'alerte. Mais il lui manquait des précisions, notamment sur les rôles que chacun tenait véritablement.

Bolan ne parvenait toujours pas à placer une étiquette sur l'homme au visage sévère installé à côté de Joss Hickson. Une autre question se posait : Hickson était-il le numéro Un de la conspiration qui visait à prendre le pouvoir de l'ex-empire éparpillé d'Ange Castellano ? C'était possible mais incertain. Le sénateur dévoyé était un personnage beaucoup trop en vue sur la scène politique pour que cette hypothèse soit la bonne. Il faisait partie du système, à haut niveau sans aucun doute, mais ses attaches avec les *amici* restaient cachées, ne dépassaient pas le périmètre de la propriété de New Hyde Park.

L'Exécuteur ne voulait pas démolir entièrement cette réplique de manoir, il n'avait pas l'intention non plus de liquider toutes les charognes qui s'y abritaient. Il voulait seulement en éliminer quelques-unes et provoquer suffisamment de dégâts pour anéantir les convictions des mafiosi au sommet. Il se disait qu'ensuite il pourrait leur porter le coup décisif. Et puis, peut-être ainsi la bête immonde qui trônait tout en haut de la pyramide apparaîtrait-elle par la même occasion dans le faisceau des projecteurs.

Se redressant, il posa le Startron dans l'herbe et rejoignit l'Oldsmobile qui l'attendait sur un chemin de terre enserré dans le bosquet. Il lui fallait préparer rapidement son moyen de diversion avant de déclencher la tempête.

Tout en lançant le moteur du véhicule, il fit défiler dans son esprit

les visages des personnages les plus importants qu'il venait d'examiner. Qui, parmi eux, était le numéro Un de la nouvelle conjuration criminelle ?

Il eut un rictus et embraya. C'était une question qu'il fallait remettre à plus tard. Il ne disposait pas encore d'éléments suffisants et son emploi du temps était plutôt serré. Il allait devoir respecter un timing extrêmement précis s'il voulait réussir son blitz.

CHAPITRE XVI

— Charly Tango de Central Unité, fit une voix sèche dans la radio.

Le sergent John Decker se pencha à l'intérieur de sa voiture pour saisir le micro.

— Charly Tango, dit-il, je vous écoute.

— Faites le point.

Decker soupira. Il avait oublié qu'il devait donner à son PC un bref rapport toutes les demi-heures.

— C'est un point mort, ricana-t-il. Rien ne se passe.

— Roger. Ouvrez l'œil.

— Roger !

Se redressant, il s'adressa à l'agent de première classe Johnson, un grand Noir en uniforme qui avait écouté le bref échange radio :

— C'est ça, la routine. Je me demande si on va y passer toute la nuit.

L'autre haussa les épaules.

— On nous a dit que ce serait une planque tranquille mais j'en ai déjà plein les bottes.

— Ne t'endors surtout pas, Jerry. Si ce type se pointait par ici...

— Tu crois vraiment qu'on va le voir apparaître dans le coin ?

— Pourquoi pas ?

— Il y a plein d'autres endroits où il est susceptible de se manifester. Et puis... Je vois pas pourquoi il viendrait traîner ses guêtres à New Hyde Park.

— Tu sais qui sont tous ces types, de l'autre côté du mur ?

— Pas vraiment, non. Mais j'imagine qu'ils ont quelque chose à voir avec le Syndicat.

— C'est évident. Si les chefs pensent que Bolan peut s'en prendre à eux, c'est qu'ils sont mouillés dans des combines mafieuses.

— Et nos chefs savent à quoi s'en tenir au sujet de tous ces gros mecs, hein ?

— Eh oui !

— C'est révoltant !

— Ils reçoivent eux aussi des ordres, comme nous. Des ordres qui viennent de tout en haut.

— Ça voudrait dire aussi que le sénateur est dans le coup ?

— À ton avis ? rigola Decker.

Jerry Johnson eut un petit rire attristé.

— Ça me donne envie de gerber, toutes ces saloperies qu'on nous demande de protéger.

— Obéis ou donne ta démission, Jerry.

Il fit mine de cracher par terre.

— Peut-être bien que je leur balancerai ma plaque à travers la gueule. En tout cas, il y a une question que je me pose. Comment Bolan serait-il au courant ce qui se passe ici, dans la baraque d'un congressiste ?

— Il est toujours bien renseigné. Et s'il avait un doute, il n'aurait qu'à s'inquiéter de savoir qui on nous a demandé de protéger. Et je crois qu'il y a eu une fuite au MPD.

— Qui t'a dit ça ?

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Des renseignements se baladeraient dans la rue en ce qui concerne les zones de surveillance, et c'est pour ça que des renforts sont prévus. Je crois que...

Il fut interrompu par un nouvel appel :

— Unité spéciale 13 pour Charly Tango !

— Charly Tango, répondit aussitôt le sergent. Je vous écoute.

— Nous sommes en approche de votre secteur. Quelle est la situation chez vous ?

La voix était ferme et autoritaire.

— Rien à signaler.

— On vous envoie quelqu'un pour une prise d'information, Charly Tango. Contact dans deux ou trois minutes.

— D'accord, on lui fera visiter le château, répondit Decker en rigolant.

Il reposa le micro en commentant :

— Ça doit être les gars du FBI.

— Alors, il y a des emmerdes en perspective, fit le policier noir. J'ai jamais pu encaisser ces types, faut toujours qu'ils nous disent ce qu'on a à faire, comme si on n'était pas dans le coup !

— Arrête de râler ! Je t'ai dit ce que tu dois faire si tu n'es pas heureux.

— Ouais ! C'est ma plaque que tu veux ?

— Ta plaque, tu peux te la foutre où je pense, Jerry.

Le grand Noir rigola :

— Ça me ferait trop mal.

Decker ricana à son tour, puis déclara :

— Voilà la Gestapo.

Des phares venaient de se signaler au détour de l'allée desservant la propriété. Les contours sombres d'un véhicule se dessinèrent dans la nuit derrière la lumière des phares, puis ceux-ci s'éteignirent. Il y eut un petit crissement de graviers annonçant l'arrêt de la voiture et un léger bruit de porte.

— Ils se croient dans un film d'espionnage avec rendez-vous secret à la clé ? gloussa le policier noir.

— Ferme-la, Jerry, tu me les brises.

Une silhouette commençait à être visible, avançant rapidement vers eux. Decker fit quelques pas pour venir à la rencontre de l'arrivant.

— C'est vous, l'unité 13 ? fit le sergent avec un sourire un peu coincé.

— C'est moi en partie, répliqua l'autre d'un ton cassant.

Il fixa d'un regard aigu les deux autres policiers en faction près de l'entrée du parc, observa brièvement ceux qui se tenaient en attente dans le minicar, puis la petite équipe entassée dans un véhicule de patrouille.

— Qui a organisé cette mise en place ? demanda-t-il sans presque remuer les lèvres.

— C'est le dispositif habituel.

— Nous ne sommes pas dans une situation habituelle, sergent. Personne ne vous a mis au courant ?

— De quoi exactement voulez-vous parler ?

— Je ne parle pas de quoi, mais de qui. Quand ce type vous tombera dessus, vous n'aurez même pas le temps de vous réveiller. Faites sortir vos hommes de ces caisses et placez-les en cordon en retrait de l'allée. Et planquez-moi les véhicules !

— Ça ne correspond pas aux consignes qu'on nous...

— Désormais, c'est nous qui fixons les consignes, mon vieux.

Decker se mordilla la lèvre inférieure, mal à l'aise, puis ordonna :

— Tu as entendu, Jerry ? Transmets aux hommes.

Dès que le policier noir se fut éloigné, l'agent du FBI questionna :

— De quel armement disposent-ils ?

— Ils sont tous bien armés. AR-15 et Beretta.

— Protection individuelle ?

— Des gilets anti-balles en Kevlar.

Le ton se fit moins sévère :

— Désolé de vous bousculer de cette façon, mais il se peut que ce type choisisse cette zone pour opérer une attaque.

— Je comprends. Je me posais justement la question.

— Ne vous la posez plus. Nous avons des renseignements en ce qui le concerne. Bolan a essayé de se faire passer pour quelqu'un de chez nous. Il va peut-être recommencer, alors soyez vigilants.

— Il est gonflé à ce point ?

— Plus que vous l'imaginez, ricana le G'man. Nous avons de sérieuses raisons de croire que c'est ici qu'il va de nouveau frapper. C'est vous qui avez assuré cette surveillance depuis le début ?

— Oui, et mon équipe aussi est là depuis le début. Je suis le sergent John Decker.

— Je vais voir ce que je peux faire pour que vous soyez relevé au cours de la nuit.

— Je ne crois pas qu'on nous relève, il n'y a pas assez d'effectifs.

— Nous disposons d'effectifs spéciaux. Je verrai ça.

— Dites-moi... Selon vous, faut-il appliquer la consigne à la lettre ?

— Quelle consigne ?

— On nous a d'abord dit qu'il faut appréhender Bolan s'il se montre, et ensuite il y a eu un contrordre. Il est question de le tirer à vue.

— Qui vous a dit ça ?

— Le capitaine Prentice, d'abord. Et puis, la nouvelle consigne nous est arrivée directement de la Préfecture.

— Si la Préfecture vous a ordonné de tirer Bolan à vue, obéissez.

— Je n'aime pas ça. Ça ressemble un peu trop à un assassinat. Vous savez à quoi il ressemble, ce gus ?

— Nous en avons une description générale, sans plus.

Le sergent fit une grimace ironique et enchaîna :

— Il paraît que c'est un grand type avec une démarche de fauve et un regard glacial. On dit aussi que lorsqu'on commence à le voir il est déjà reparti.

— Ne croyez pas tout ce que racontent les médias, rétorqua

l'agent fédéral en souriant pour la première fois. Ce type n'est pas autrement que les autres.

— Physiquement, à quoi ressemble-t-il ? Je n'aimerais pas qu'on se trompe de bonhomme.

— Vous avez dû avoir connaissance de son portrait-robot ?

— Oui, et c'est très vague. Un homme de haute taille, des yeux bleus, des cheveux bruns coupés court, un nez droit et une mâchoire assez forte... Ça correspond à beaucoup de citoyens. À vous, par exemple.

— Oui, c'est à peu près ça. *À priori*, c'est la définition qu'on peut en donner.

L'agent fédéral eut un nouveau et bref sourire et dit d'un ton ironique :

— Fixez mon signalement dans votre mémoire, Decker, et vous aurez une image approchante de Bolan.

— Ça va être facile !

— Ne vous inquiétez pas, lorsqu'il interviendra, vous saurez automatiquement qu'il s'agit de lui.

— Vous avez déjà eu affaire à cet individu ?

— Plus que vous pourriez le penser.

— Et si vous, vous receviez l'ordre de le tirer à vue, comment réagiriez-vous ?

— Je n'ai pas d'état d'âme.

— Boulot-boulot, n'est-ce pas ?

— C'est bien comme ça que nous devons fonctionner. Ne vous cassez pas la tête, mon vieux. Mais faites en sorte de ne pas vous tromper.

Le G'man avait noté que Decker jetait de fréquents regards en direction de la grille d'entrée derrière laquelle se découpaient périodiquement des silhouettes sombres.

— Ils sont un peu nerveux, on dirait ? remarqua-t-il.

— Ils sont toujours comme ça, rétorqua le sergent. Ils paraissent se méfier de leur ombre.

Le minicar et les voitures de patrouille commençaient à manœuvrer pour se placer en retrait de la zone éclairée, tandis que les policiers s'éparpillaient.

— Soyez sur vos gardes, conseilla l'agent de l'unité fédérale avant de s'éloigner vers la haute grille en fer forgé.

Il s'arrêta à moins d'un mètre du portail et considéra un jeune type en jean et blouson de cuir qui allait et venait derrière les

barreaux. Derrière lui, à quelques mètres, deux silhouettes immobiles se dessinaient.

— Salut.

— Salut, répondit l'autre machinalement.

Jetant un coup d'œil à l'extérieur, il lança d'un ton agressif :

— Qu'est-ce qui se passe, pourquoi ils se taillent ?

Son accent était celui des pays de l'Est et on sentait qu'il cherchait ses mots.

— Personne ne se casse, mon vieux. Ils se planquent, c'est tout. T'en as pas marre d'user tes pompes ?

Le mafioso tenait un fusil à pompe qu'il essayait de dissimuler maladroitement dans son dos.

— Pourquoi est-ce que... j'en aurais marre ?

— Tu ressembles à une pute à la recherche de sa virginité.

L'autre s'arrêta de marcher, réfléchit un instant puis gonfla sa poitrine.

— Dites ! J'veus interdis de me parler comme ça, espèce de merde de flic !

Le grand type émit un ricanement.

— Qui t'a dit que je suis une merde de flic ? grinça-t-il désagréablement.

— J'veus ai vu discuter avec les autres.

— Je discute bien avec toi... Au fait, Ned Bonate va bien ?

— Quoi... Qu'est-ce que...

— Je te parle de Ned Bonate, connard. Quand tu le verras, dis-lui que nous tenons bien les choses en main de notre côté. Et transmets-lui les amitiés de Steve Goldman.

— Je comprends pas ce que vous voulez dire, fit le jeune mafioso d'un ton moins agressif.

— Il comprendra, lui, rétorqua le visiteur.

Puis il tourna le dos et s'éloigna. De loin, le sergent le vit s'esquiver dans l'ombre puis réapparaître environ trois minutes plus tard.

— J'ai jeté un coup d'œil à ces murs, lui dit le G'man. Je ne crois pas que quelqu'un puisse les franchir.

— Sauf avec une perche, répliqua ironiquement Decker.

— Vous voyez Bolan se servir d'une perche ?

— Pas vraiment, non.

— Sauf si quelqu'un lui en tend une.

— Que voulez-vous dire ?

— Ces types à l'intérieur se sont eux-mêmes enfermés comme des imbéciles. N'importe qui avec quelques connaissances de tactique militaire et des moyens pourrait les pilonner à distance.

— Oui, je vois...

— À votre place, j'essaierais surtout de voir de plus loin ce qui pourrait éventuellement se produire en cas d'attaque. Ça vous éviterait ainsi qu'à vos hommes de prendre des éclaboussures. C'est seulement un conseil, faites-en ce que vous voulez.

— Je vais y réfléchir. En tout cas, merci.

— Y a vraiment pas de quoi. On est tous dans le même bain, pas vrai ?

— Pour sûr !... Est-ce qu'on vous reverra ?

— J'espère que non. Si vous me revoyez, ça voudra dire que tout sera en train de nous péter à la figure. Ouvrez l'œil et faites gaffe, dit encore le grand type du bureau fédéral avant de s'en aller pour rejoindre rapidement son véhicule.

CHAPITRE XVII

John Decker réfléchissait au conseil qui venait de lui être prodigué lorsque l'agent Johnson s'approcha de lui.

— Tout le monde est en place, précisa-t-il.

— O.K. Mais je pense qu'il va falloir faire mieux. On élargit le cordon de surveillance et on éloigne les hommes.

— La Gestapo t'a dit quelque chose de spécial ?

— Il n'a rien d'un mec de la Gestapo.

— C'est toi qui m'as parlé de la Gestapo, John.

— Et je me suis complètement trompé. Ce gars est un type bien et il sait exactement de quoi il parle.

— Faut de tout pour faire le monde, plaisanta Johnson. Même au FBI, il peut y avoir des types bien. Tu sais comment il s'appelle ?

— Non, répondit Decker en observant l'Oldsmobile gris métallisé qui passait devant eux pour aller manœuvrer au bout de l'allée.

— Comment ça ? Il ne t'a pas dit...

— Non. Ça fait partie des cachotteries des services spéciaux.

— Je croyais qu'il était du Bureau Fédéral.

— Le FBI a des sections spécifiques qui ne correspondent pas forcément aux normes. Par exemple, il y a le département 235 qui s'occupe de la lutte anti-terroriste, le 94 qui est chargé de prendre le relais de la CIA sur le territoire national, le 127 pour l'infiltration des gangs, et encore beaucoup d'autres qui ont chacun leur particularité.

— Bon Dieu, ça me paraît sérieusement compliqué.

— Le monde entier est compliqué, Jerry.

La voiture repassait dans l'allée à quelques mètres d'eux.

— Il a un macaron FBI sur le pare-brise, remarqua-t-il.

— Exact. Et il a même une introduction auprès des *amici*.

— Oui, je l'ai vu discuter avec eux, à l'entrée de cette foutue baraque. Qu'est-ce qu'il a bien pu leur dire ?

— Demande-le-lui quand il repassera dans le coin, sourit le sergent.

— Parce qu'il va se repointer ?

— Si tu le revois, ça voudra dire que le gros bordel se sera déclenché et que tu devras planquer ton gros cul pour éviter les ricochets.

— Tu déconnes, j'ai jamais planqué mon cul !

— Je te conseille de le faire.

— On dirait que ça t'amuse, la perspective que tout pète...

— Ça ne m'amuse pas, non. Mais si ça doit se produire, je ne veux surtout pas rater le spectacle. Seulement, ce serait stupide d'être au premier rang, on voit mieux depuis le balcon.

— Tu ne parlais pas comme ça tout à l'heure...

— Non, en effet. Mais quand je promène mes yeux de l'autre côté de cette saloperie de grille d'entrée, je me dis qu'il n'y a pas de vraie justice. Au lieu de protéger ces salauds, on devrait les foutre en cabane.

Johnson eut un rire sarcastique.

— Tu voudrais les mettre en taule pour que les juges aient le plaisir de les libérer ensuite ?

— Tous les juges ne sont pas des vendus.

— On peut toujours espérer. Dis, ça ne te paraît pas bizarre que ce type soit allé discuter avec ces fumiers ?

— Peut-être que le FBI a un homme en place à l'intérieur.

— Une taupe ?

— Bien possible.

— Si c'est le cas, c'est un jeu pas très clair.

— Rien n'est clair dans ce monde organisé pour assurer soi-disant la sécurité des citoyens. Nous sommes en ce moment un exemple typique.

— Et si c'était un flic pourri ?

— Ça aussi, c'est possible, mais je ne le crois pas, renvoya Decker.

— Il t'a fait si bonne impression que ça ?

— Écoute, Jerry, je ne peux pas savoir ce que ce bonhomme a exactement en tête mais il m'a fait l'effet d'être droit et de savoir exactement ce qu'il fait.

— Un pur et dur, hein ?

— Ouais. Il faut savoir écouter son instinct. Pur et dur, je pense que c'est ce qui lui convient le mieux. Bon, fais encore reculer les hommes, Jerry. Qu'ils se postent de façon à avoir une vue générale de toute la propriété et se tiennent prêts à riposter en cas d'agression.

— Parce que tu crois vraiment que Bolan se montrera ?

— Je ne le crois pas, j'en suis maintenant à peu près certain, renvoya John Decker d'un ton joyeux.

— Et ça t'excite ?

— Je dois avouer que ce ne serait pas un mal si ces salopards se faisaient torcher comme il convient.

— Et nous ?

— Tu feras ton boulot et je ferai le mien, agent Johnson. Rien d'autre que le boulot.

L'agent fédéral venait de faire virer son véhicule pour emprunter un chemin forestier à flanc de colline. Tous feux éteints, l'Oldsmobile cahotait sur le sol inégal mais Bolan y voyait suffisamment clair pour éviter les plus gros nids-de-poule et les rochers qui jonchaient le sol.

La démarche qu'il venait de faire n'avait rien de gratuit. Il n'avait surtout pas envie d'avoir les policiers dans sa ligne de mire et, aussi, il souhaitait pouvoir disposer d'un terrain de repli suffisant pour éviter tout accrochage avec eux. Apparemment, il avait réussi son tour de passe-passe, jouant sur la multitude des divers services de police en cause. Avant de se montrer sous le couvert d'un flic d'une unité spéciale, il avait patiemment écouté les messages-radio à l'aide de son scanner et obtenu suffisamment d'informations pour agir sur le système avec de bonnes chances de réussite.

Il se doutait que les policiers ne seraient pas longtemps dupes de son manège, mais il n'avait besoin que d'un répit.

Préalablement, il avait effectué un détour par l'est afin d'installer ce qu'il appelait sa diversion, une mitrailleuse de calibre .50 dont il avait modifié le mécanisme de tir qui pouvait être déclenché à distance.

À présent, il avait pratiquement rejoint son poste, presque au sommet de la surélévation de terrain. Il stoppa la voiture sous le couvert des arbres, s'allongea dans l'herbe et reprit son observation à l'aide de puissantes jumelles.

Il eut un petit rictus satisfait en examinant les nouvelles positions occupées par les policiers. Malgré les précautions que ceux-ci prenaient, il les voyait à travers le Startron, planqués derrière des fourrés ou accroupis dans l'ombre.

De l'autre côté des hauts murs, les gros bonnets attablés dans le kiosque étaient toujours en place, mais les deux filles avaient disparu. Peut-être le sujet de conversation en cours était-il trop important pour les oreilles des prostituées.

Il était 21 h 45. L'air était tiède, la visibilité excellente et le vent nul. C'était parfait pour un tir longue distance, l'Exécuteur n'aurait aucune correction balistique à apporter à sa visée.

Après avoir noté soigneusement les places que les flics occupaient, il procéda mentalement à un checking de la situation. Repérage. Identification. C'était clair de ce côté-là. Les hommes en bleu étaient hors du champ de tir. O.K. Son cheminement de repli était dégagé et la diversion prévue prête à entrer en jeu.

L'Exécuteur effectua un dernier réglage du mortier de 50 mm, disposa les deux LAWs à portée de sa main, puis s'empara de la monstrueuse carabine Weatherby munie d'un cache-flamme, dont la crosse vint se nicher au creux de son épaule.

Dans le puissant télescope de visée, les visages de la mafia commencèrent à défiler, puis ceux des infects politicards vendus à l'Organisation.

La lunette télescopique dévia imperceptiblement, glissa dans le parc à la recherche des *soldati* répartis çà et là, immobiles ou déambulant lentement. Tous étaient armés de revolvers ou de fusils.

Bolan analysa mentalement les étapes de son tir, notant les positions des divers occupants des lieux en essayant de prévoir leurs réactions tout de suite après l'ouverture du feu. Il anticipait toujours les mouvements de ses cibles en fonction des personnages, de leur psychologie et de la situation. Par expérience, il savait que les mafiosi chargés de la sécurité chercheraient immédiatement à comprendre d'où vient l'attaque et tenteraient un tir de barrage tout en se mettant à courir pour se placer à l'abri. Tout cela en quelques secondes. Les grossiums, eux, réagiraient de diverses manières. Les plus endurcis, les plus teigneux aussi, essaieraient de diriger leurs hommes de main pour les lancer contre l'attaquant, et les autres se terreraient ou se mettraient à cavalier. Quant aux politiciens, il fallait s'attendre à des réactions très diversifiées, mais Bolan n'avait pas l'intention de liquider ceux-là.

Il régla le zoom sur le grossissement X 30 et cadra en gros plan la tête de Ned Bonate. Celui-là constituait la cible la plus incertaine et la plus dangereuse. Placé comme il l'était, tout près d'une fontaine de jardin, il avait la possibilité de s'y abriter en deux ou trois secondes. Par ailleurs, il avait vraisemblablement le commandement suprême de la racaille qui assurait la sécurité des lieux. Il devait y passer en premier.

Bolan, donc, fixa les réticules de visée sur le front de l'infâme Bonate. L'incroyable grossissement déformait la réalité. Le visage du tueur en chef semblait en suspension dans le vide, séparé du reste de la scène comme une sinistre vision de mort.

L'Exécuteur poussa un infime soupir en caressant la détente de la Weatherby qui se cabra violemment contre lui. Dans un gros coup de tonnerre, la monstrueuse ogive Nosler fila sur sa cible à la vitesse de 850 m/sec. Bolan lutta aussitôt contre le recul pour aligner la carabine sur un second visage, celui de Bob Cassandri qui ouvrait la bouche pour engloutir un toast.

La première balle n'avait pas encore atteint son but que déjà un second projectile giclait de la grosse pièce en hurlant sa hargne.

CHAPITRE XVIII

La tablée de charognards était éclairée par des spots discrets disposés autour du kiosque. Le sénateur Joss Hickson écoutait ce que lui disait Schiller tout en fixant distraitemment le visage anguleux de Ned Bonate.

— Tu devrais appeler Lonnie et le secouer, assurait avec force le congressiste dévoyé. Merde ! C'est quand même pas difficile de régler cette situation.

— Il dit qu'il fait tout ce qu'il faut, rétorqua Hickson.

— Ben voyons ! Il attend tranquillement que tout se passe pendant qu'on est obligés de planquer nos culs chez toi, Joss. D'accord, on bouffe bien et c'est gentil de ta part de nous recevoir, mais il y a plein d'affaires que j'ai dû laisser tomber. Sais-tu combien me coûte chaque heure passée ici ?

— Sois un peu patient, lui sourit Hickson. Demain il fera jour, profite plutôt des nanas que Bobby a amenées et tu...

Ses yeux prirent brusquement une expression horrifiée. À moins d'un mètre cinquante de lui, la tête de Bonate venait de se désagréger dans une explosion de chair et d'os, et son sang se mit à jaillir autour de lui comme une abominable fontaine rouge. Ce fut seulement deux secondes plus tard que l'écho d'une grosse déflagration parvint jusque-là. Une intense stupéfaction s'était emparée de la racaille assise autour de la table, tous les yeux s'étaient braqués sur l'affreuse vision de Bonate dont le corps sans tête se débattait par à-coups.

— Planquez-vous ! hurla Gus Halimi en se rejetant brusquement en arrière.

Les autres commençaient à en faire autant quand une autre horreur se produisit sous leurs yeux. La mâchoire inférieure de Cassandri se détacha avec violence et alla frapper la poitrine de Jason Schiller qui poussa un couinement aigu. Un gros morceau de joue avait suivi le mouvement, découvrant complètement la mâchoire supérieure du caïd de la prostitution. La vision était hallucinante, insupportable même pour des êtres aussi dénués de sentiments que ces grosses crapules. Puis ce fut au tour de Gus Halimi de subir un sort tout aussi effrayant. Alors que le second coup de feu se faisait

entendre et qu'il enjambait précipitamment le muret du kiosque pour s'y abriter, sa nuque s'orna d'un trou énorme par lequel le sang se mit à bouillonner. Privé de vie, son corps n'en continua pas moins à effectuer le mouvement entamé et sa tête apparut en plein dans la lumière d'un spot. Son front n'était plus qu'une cavité vide de cervelle d'où pendaient des filaments visqueux ainsi qu'un œil encore attaché à son nerf optique.

Hickson et Schiller s'étaient jetés sous la table tandis que l'homme au visage austère rampait comme un forcené vers le portillon du kiosque.

— Bon Dieu ! Qu'est-ce que c'est, mais qu'est-ce que c'est ? gémit Schiller dont l'habituelle expression ironique avait fait place à une affreuse et persistante grimace.

Son visage était maculé de sang et d'humeurs qui avaient appartenu à Bob Cassandri. Joss Hickson, lui, s'était plaqué au sol, la tête enfouie dans les bras, et tressautait chaque fois qu'une nouvelle détonation lui meurtrissait les nerfs, s'attendant à chaque instant à écoper une mortelle dose de plomb en furie.

Là-bas, quelque part sur une colline, un fou sanguinaire continuait de les canarder avec une régularité de métronome et un acharnement diabolique.

Froidement, Bolan comptabilisait ses coups au but. Trois vermines mafieuses étaient déjà allongées au sol dans une mare de sang, mais il n'en avait pas fini avec les occupants de la place-forte. Il aurait pu aisément expédier *ad patres* les politicards marrons qui se terraient sous la table en ciment, ainsi que celui qui détalait à quatre pattes sur la pelouse. Pourtant, il leur fit grâce de la vie. Non par clémence, mais parce qu'il voulait seulement révéler ces hommes ignobles, les obliger à se découvrir irrémédiablement, en souhaitant que la justice, la vraie s'il en existait encore une, s'occupe ensuite de leur cas.

Faisant pivoter le canon de la Weatherby dans un mouvement panoramique, il examina le parc où des *soldati* se déplaçaient vivement ainsi qu'il s'y était attendu. Il en prit un pour cible et lui dépêcha une grosse pastille hargneuse qui l'envoya bouler au sol, doubla aussitôt en direction d'un autre mafioso qui s'était immobilisé dans une position défensive en essayant de comprendre d'où venait l'attaque. Sans attendre le résultat de son double tir, l'Exécuteur remonta son champ visuel le long de la façade et le centra sur une fenêtre où un homme venait justement d'apparaître, les traits tordus par la frayeur. Un instant plus tard, le visage se disloqua dans un éclaboussement de sang et le corps disparut à l'intérieur de la pièce.

Diminuant le grossissement du télescope, Bolan obtint une vue élargie de la propriété dans laquelle des silhouettes couraient en tous sens dans une pagaille indescrivable. Un véhicule se détacha du parking et se mit à rouler vers la sortie. Prenant la calandre pour cible, Bolan largua deux ogives de Magnum .460 qui provoquèrent chacune un petit nuage blanchâtre et la voiture s'arrêta en hoquetant. Quatre projectiles supplémentaires vinrent ensuite pulvériser le pare-brise et labourer les chairs des occupants avant qu'ils aient accompli le moindre mouvement pour s'extraire de la caisse à l'agonie.

Mais d'autres véhicules s'ébranlaient à leur tour, lancés fébrilement en direction de la grille d'entrée. Posant la carabine, l'Exécuteur laissa tomber un obus de 50 mm dans la gueule du mortier. Avec une explosion assourdie, l'engin partit pour décrire une gracieuse parabole dans la nuit avant d'atterrir au milieu du parc où il creusa un gros cratère.

— Trop long, grogna Bolan.

Il s'en fallait en effet d'une trentaine de mètres. Plusieurs *soldati* avaient été couchés au sol par les éclats métalliques, mais ce n'était pas le but recherché. Après un infime réglage en site, un deuxième obus fila vers le fortin de la mafia. Cette fois, l'impact délimita un énorme entonnoir dans l'allée et tordit la monumentale grille en fer forgé, rendant son ouverture impossible. La vermine qui s'agitait à l'intérieur des murs était désormais dans l'incapacité de quitter son repaire, du moins à bord de véhicules.

Reprenant la Weatherby, Bolan poursuivit son pilonnage, lui faisant cracher un projectile hurlant sur un *soldato* qui fut projeté contre la façade sous l'impact d'une poussée de près d'une tonne. Deux autres mafiosi s'étaient mis à courir frénétiquement pour rentrer dans la maison. Le moins véloce fut rattrapé par une balle et pirouetta plusieurs fois avant de s'immobiliser pour le compte sur la pelouse. Son copain était en train de sauter les trois marches du perron quand il fut littéralement projeté et cloué sur la porte par une ogive. Un autre encore, qui voulait sans doute s'abriter derrière le véhicule endommagé, s'arrêta net et se retourna pour faire face dans une tentative illusoire. Il eut le bras littéralement arraché alors qu'il commençait à braquer un fusil dans la direction présumée de l'attaque.

Bientôt, le grand parc fut complètement débarrassé de toute vie apparente. La mafia et les « civils » ignobles qui complotaient à l'unisson se terraient dans les entrailles de l'abjecte construction. Et, d'un coup, tous les spots lumineux et les projecteurs s'éteignirent. Quelqu'un avait abaissé un interrupteur général. Deux ou trois secondes plus tard, ce fut la façade qui tomba dans l'obscurité.

Bolan aurait pu poursuivre son tir en s'aidant du Startron, mais il souhaitait provoquer un maximum d'effet psychologique sur les *amici*. Les deux obus supplémentaires qu'il leur expédia comportaient des charges éclairantes. Il compta mentalement jusqu'à dix avant d'apercevoir deux petits éclairs, haut dans le ciel. Puis une vive lueur se développa. Accrochées à leurs parachutes, les charges au magnésium se consumaient lentement, inondant l'ensemble de la propriété et les alentours d'une lumière crue.

Saisissant l'un des LAWs, Bolan eut une pensée inquiète pour les filles qu'il avait aperçues plus tôt en compagnie de Schiller. Il ne les avait plus revues ensuite. Où pouvaient-elles se trouver ? Et il y en avait peut-être d'autres dans les lieux.

Le plan de l'Exécuteur prévoyait la destruction partielle de cette parodie de manoir, mais il n'envisageait pas de risquer la vie de ces filles, même s'il s'agissait de prostituées travaillant pour la mafia.

Quatre véhicules étaient immobilisés dans le désordre sur l'allée centrale, mais six autres – des voitures luxueuses – stationnaient encore sur le parking. Ce fut cet objectif que choisit Bolan pour un tir à la roquette. La portée efficace du LAW est de cinq cents mètres alors que la distance qui séparait Bolan de sa cible était de six cents mètres. C'était limite mais il savait qu'il pouvait toucher au but en incluant une relève de quelques degrés. Étirant le tube télescopique, il posa l'engin sur son épaule, fit une correction de visée et appuya sur la détente électrique. Au « woouoff » du départ succéda une stridulation tandis que la petite fusée filait sur son objectif. Au terme d'une trajectoire à peine arrondie, elle percuta de plein fouet un véhicule qui se transforma en une énorme boule de feu. Trois autres voitures proches s'enflammèrent spontanément et des réservoirs d'essence explosèrent, projetant des milliers de gouttelettes de liquide en feu dans toutes les directions.

Le second oiseau de guerre gicla de son tube et atteignit le toit de la bâtisse dont une partie fut soufflée et virevolta avant d'atterrir au milieu du parc, écrasant deux autres véhicules abandonnés.

En quelques secondes, le feu se propagea au rez-de-chaussée, enflammant les volets et les portes, pénétrant dans les pièces. Une fumée noire commença à monter en grosses volutes sous l'éclairage brutal des fusées éclairantes. Bolan contempla un instant le spectacle, observant les silhouettes qui sortaient précipitamment de la construction pour échapper au début d'incendie. Il y avait du monde à l'intérieur ! Au moins trente types qui se bouscuaient pour s'égailler dans le parc.

Dans la lunette de visée, il vit deux de ces chacals repousser violemment une prostituée qui se trouvait sur leur chemin et qui

fuyait elle aussi vers la grille d'accès. Il les aligna posément avec sa grosse pièce d'artillerie et leur envoya le remerciement qui leur convenait sous forme de gros frelons grondants.

La panique était à son comble. Ceux qui avaient atteint la grille s'étaient aperçus qu'il était impossible d'en faire pivoter les vantaux et tentaient une escalade maladroite. Pour ajouter encore à leur désarroi, Bolan leur fit cadeau d'une nouvelle salve qui les décrocha brutalement de leur perchoir, puis il changea d'axe de visée et se mit à arroser méthodiquement la grotesque bâtisse.

Se redressant sur un coude, Bolan fit percuter coup sur coup les obus fumigènes qu'il avait réservés pour le final. Tout de suite après, il rangea le mortier et la carabine encore brûlante dans le coffre de l'Oldsmobile, jeta un dernier coup d'œil à la zone dévastée et en proie aux flammes. C'était suffisant. Maintenant, il lui fallait se replier en souplesse avant l'arrivée des unités de police.

Il lança le moteur du véhicule et brancha son radio-scanner. Tout de suite, des messages alarmants fusèrent de l'appareil. Les forces de l'ordre accouraient de toutes parts. On passait des appels urgents destinés à toutes les unités mobiles qui sillonnaient la région, certaines d'entre elles étaient déjà toutes proches, et bientôt l'hallali sonnerait.

Roulant doucement et sans phares, l'Exécuteur atteignit la route départementale qui rejoint l'échangeur du highway N° 25 un kilomètre plus loin. Avant de s'y engager, il appuya sur le bouton d'une radiocommande et tendit l'oreille. Là-bas, huit cents mètres plus au nord, un staccato lourd et régulier se fit entendre. La mitrailleuse de .50 qu'il avait bricolée lâchait une première rafale de cartouches à blanc.

Bolan maintint le bouton appuyé pendant dix secondes, le relâcha et alluma ses phares pour conduire l'Oldsmobile en direction du highway. À mi-chemin, il commanda une nouvelle rafale un peu plus longue, souhaitant que les flics convergent vers ce leurre tandis qu'il s'éclipserait dans la direction opposée.

La radio continuait de crépiter, des voix énergiques faisaient vibrer la membrane du haut-parleur :

— Bien reçu, Central 2 ! Convergeons sur l'objectif !

— Attention ! À toutes les unités... La dix-huit et la vingt-deux foncent dans cette direction. Les autres se mettent en place et bouclent le périmètre. Tous les accès avec le highway 25, le TPK, NHP Road et Lakeville doivent être bloqués ! Confirmez !

L'Exécuteur écouta les accusés de réception émanant des voitures de police et grimaça. Sa diversion fonctionnait mais se révélait insuffisante. Les flics étaient beaucoup plus nombreux que prévu et la

plupart occupaient déjà des positions-clé qui lui interdisaient tout retrait de New Hyde Park. Tenter une sortie en force serait suicidaire. Il savait qu'en cas de confrontation avec les hommes en bleu, il ne répondrait pas à leur feu.

Il se maudit d'avoir mésestimé les moyens et la rapidité d'exécution de la police. Mais comment aurait-il pu s'attendre à un tel déploiement de force ? Cela ne s'était encore jamais produit. Les flics de New York n'étaient pas en nombre suffisant pour une démonstration d'aussi grande envergure. Et même avec le concours du Bureau fédéral, amener une telle troupe d'encerclement à pied d'œuvre en un si bref délai était quasiment impensable. Pour y parvenir, il fallait s'assurer le concours des unités de police de tous les comtés voisins, peut-être même celles des États limitrophes, et réaliser un immense quadrillage. Ça voulait dire aussi qu'il avait fallu de sacrées pressions pour déclencher un mouvement de troupes aussi énorme, des pressions occultes exercées en haut lieu par des individus tout-puissants.

En tout cas, Bolan s'était laissé enfermer dans ce périmètre où il venait de semer la panique, il était piégé, traqué comme un gibier par une meute de chasseurs qui portaient tous une plaque brillante sur la poitrine.

Piégé ? Pas sûr. Il lui restait une solution. Une seule. Au lieu de tenter de se replier, il allait plonger en plein cœur de la panique.

CHAPITRE XIX

Une fumée orange stagnait dans l'allée bordant la propriété. Une voiture de patrouille avait été avancée à quelques mètres de la grille pour éclairer de ses phares la grappe humaine accrochée aux barreaux. On distinguait des visages hagards aux traits tordus par l'effroi et la haine, des hommes qui hurlaient des imprécations à l'adresse des policiers. En arrière-plan, à travers le brouillard chimique, on devinait confusément des lueurs rougeoyantes, on entendait des craquements et des grondements. Une centaine de mètres plus loin, l'incendie continuait de dévorer la grande bâtisse prétentieuse.

— Cette saloperie n'est pas près de se dissiper ! gronda l'agent Johnson. Y a pas un souffle de vent.

Decker haussa les épaules. Lorsque la fusillade avait cessé, il avait attendu un moment, par sécurité, puis il avait ordonné à ses hommes d'établir un cordon de surveillance le long du mur d'enceinte. La situation le dépassait. À quoi pouvait bien servir une surveillance après un tel bordel ? Il était censé protéger les occupants des lieux contre une agression classique, un acte de banditisme, mais ce qui venait de se produire n'avait rien à voir avec ça. Ce qu'il avait vécu, pendant un peu plus de soixante secondes, n'était pas autre chose qu'une séquence de guerre, un pilonnage en règle effectué avec une précision et une efficacité inouïes.

Non seulement il n'avait strictement rien pu tenter pour empêcher l'enfer de se déclencher, mais à présent il se demandait quelle décision il lui fallait prendre. Aider ces truands à sortir du parc ravagé ou au contraire les empêcher de quitter les lieux, les garder sous la main comme témoins ? Aucun règlement ne pouvait l'aider à ce sujet.

Comme s'il avait suivi ses pensées, son adjoint lui fit remarquer :

— On devrait peut-être les laisser se mettre à l'abri. D'ici à ce qu'ils nous accusent de non-assistance à personne en danger...

— Personne n'a plus besoin de se mettre à l'abri, Jerry, lui répondit-il lugubrement. Ce type a déjà tout bousillé. Bon Dieu ! C'est incroyable. Comment a-t-il pu faire ça en si peu de temps ?

— Et à partir d'où ?... On a d'abord cru que ça venait de cette

petite colline, là-bas, et puis ça s'est mis ensuite à pétarader de l'autre côté, complètement à l'opposé. Il ne pouvait quand même pas se trouver à deux endroits à la fois !

— À moins qu'il ait un comparse. Mais ça ne résout pas notre problème.

Une radio distillait presque en continu des messages dans la seconde voiture de patrouille. L'un d'eux fit tendre l'oreille à Decker :

— Unité 18 à chef de Force Control ! Nous sommes au point présumé d'où a été déclenchée la fusillade, en C-26.

— Que voyez-vous ? s'enquit une voix autoritaire.

— On a trouvé une mitrailleuse avec une bande vide de cartouches. Elle est encore chaude et... on dirait qu'il y a un montage particulier, une sorte de système spécial de déclenchement. Pas la peine de chercher plus loin, mais le type n'est plus là.

Une autre voix prit ensuite la relève :

— Unité 22 ! Sommes sur G-48 comme signalé. Force Control, vous nous recevez ?

— Affirmatif, Unité 22. Rapport !

— Il y a des engins sur place, deux tubes kaki qui pourraient bien être des lance-roquettes militaires, et aussi plein de douilles de très gros calibre. On ne voit rien d'autre, à part que le suspect s'est sans doute allongé dans l'herbe pour tirer. Je ne... Merde, qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Il y eut un silence de trois ou quatre secondes.

— Unité 22, poursuivez !

— Attendez... Ouais ! C'est bien ça, j'ai trouvé une médaille en bronze avec une croix. Cette fois, il n'y a plus de doute, c'est bien le suspect en question.

Johnson ricana doucement :

— Quelqu'un en aurait-il douté ?

— Il a quand même bien prévu son coup, répliqua Decker en s'éloignant de la radio. En ce moment, il est vraisemblablement en train de tailler la route.

— S'il tente de franchir les barrages, il se fera épingler, c'est sûr !

— Sauf s'il se tire à pied. Il a une chance.

— Il se peut aussi qu'il soit sorti du périmètre avant la mise en place du bouclage.

De nouveau, Johnson eut un rire qui secoua sa grande carcasse.

— C'est dingue ! Si on m'avait raconté ça, je n'y aurais jamais cru. Tu sais pas ? Je crois que je vais prier pour que ce foutu tordu de mec

réussisse à s'en tirer.

— Alors, prie en silence, Jerry, fit Decker en donnant un petit coup de coude dans les côtes de son adjoint pour attirer son attention.

Une voiture venait de s'arrêter à quelques mètres d'eux, surgie du brouillard artificiel qui s'était à peine dissipé. Une Oldsmobile avec un laissez-passer du FBI sur le pare-brise. Le conducteur en descendit hâtivement.

— Vous avez raté quelque chose, lui dit Decker sérieusement.

— J'ai vu ça d'un peu trop loin en effet, lui répondit Bolan. Et un peu trop tard. Les unités 18 et 22 ont découvert deux sites opérationnels abandonnés.

— J'ai entendu. Il a sans doute agi avec un complice.

— Possible, mais on peut aussi envisager une manœuvre de diversion. Vous avez compris ce qu'a dit la 18 ?

— Vous pensez que la mitrailleuse en question a été déclenchée par un dispositif à retardement ?

— Ou un système de radiocommande. Je suis prêt à parier que ce type a déjà franchi les points de verrouillage.

— C'est ce que nous envisageons aussi.

Bolan s'approcha de la grille du parc derrière laquelle plusieurs hommes en colère s'affairaient sur le mécanisme d'ouverture endommagé. L'un d'eux glissa dans le cratère provoqué par l'explosion d'un obus et se mit à vociférer hystériquement.

Le sergent l'avait suivi.

— On se croirait dans un zoo, railla-t-il.

— C'est ce que vous pensez ? répliqua l'Exécuteur.

— Eh bien, je...

— Moi, je les verrais plutôt derrière d'autres barreaux.

— Tout à fait d'accord avec vous, fit Decker. Avez-vous une idée de ce qu'on doit faire avec ces gens ?

— Dites à vos hommes qu'ils les aident à sortir. Trouvez une chaîne, une corde ou n'importe quoi qui puisse être attaché à un véhicule...

— Vous êtes sûr ? Après ce qui vient de se passer...

— J'en prends sur moi la responsabilité. Mais faites noter l'identité de chacun d'entre eux. Consignez ça par écrit et de manière circonstanciée. Ce serait dommage que ces magouilleurs s'en tirent à si bon compte.

— Avec joie ! s'exclama le policier. Je donne tout de suite des ordres.

Des sirènes de pompiers se firent entendre dans la nuit sur le highway. Il y avait aussi des sirènes de police en grand nombre.

— Un instant, dit Bolan en fixant le sergent droit dans les yeux. Tous nos effectifs sont engagés dans le dispositif de verrouillage et je vais avoir besoin d'une équipe de renfort.

— Vous voulez une aide ?

— Si ce que nous avons entendu est fondé, je vais en avoir sacrément besoin.

— Puis-je savoir ce que vous avez entendu, heu...

— Cheney. Frank Cheney, fit Bolan avec un sourire sec. Nous avons repéré une série d'émissions radio sur une fréquence spéciale. Nos spécialistes ont fait une triangulation pour localiser la source, ça provient de Bellerose, de l'autre côté du highway. Mais évitez de répandre ce que je viens de vous dire, c'est top-confidentiel. Il est très probable que cet individu écoute nos messages.

— Vous croyez vraiment ?

— Ne vous faites pas d'illusions, Decker, les reporters interceptent continuellement nos communications. Même les cibistes nous captent quand ils le veulent.

Decker hésitait.

— Donc, vous voudriez vous faire épauler pour vous rendre à Bellerose ?

— Je n'ai besoin que d'une voiture d'appui, c'est seulement une opération de repérage. Comme vous l'avez suggéré, Bolan opère peut-être avec des complices. S'il a établi une base là-bas, il faudra ensuite faire converger toutes les forces d'intervention.

— Bon, je vais demander l'autorisation à mon PC.

— Vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit ? S'il se doute de la manœuvre, ce n'est même pas la peine de faire le trajet jusqu'à Bellerose.

— Mais s'il nous écoute réellement, il sera aussi au courant lorsqu'il s'agira de sonner la charge !

— Nous avons un code spécial pour ce genre de cas de figure. Décidez-vous vite, Decker, le temps presse.

— Bon, O.K. ! Attendez un instant, fit le policier qui s'éloigna pour rejoindre ses hommes.

À travers la fumée, Bolan le vit donner quelques brèves consignes. Il avait parfaitement conscience qu'il jouait sa sécurité sur le fil du rasoir. John Decker n'était pas un idiot, et s'il éprouvait subitement le moindre doute au sujet d'un certain Frank Cheney, il passerait outre le conseil de prudence et se renseignerait immédiatement auprès de ses

chefs. Après le coup de bluff que l'Exécuteur avait opéré au Commissariat Central, le rapprochement serait fait en un clin d'œil et il n'y aurait plus qu'à tirer le rideau sur la scène macabre.

CHAPITRE XX

Il vit le sergent revenir vers lui.

— J'ai confié le commandement à mon adjoint, lui annonça ce dernier. C'est moi qui vais vous accompagner.

Un agent en uniforme était déjà en train de lancer le moteur de la seconde voiture de patrouille. Decker le rejoignit et demanda en s'installant dans le fauteuil passager :

— Quel est le point de convergence ?

— Belmont Park et TPK 27. Nous utiliserons la fréquence 137, l'identification sera Blue Rock pour vous et je prendrai Red Rock.

— Deux rochers mobiles ? sourit le sergent.

— Ça devrait nous couvrir en cas d'interception radio. Mais évitez de balancer des indications.

— Ne vous en faites pas, assura Decker, je connais la musique.

— Vous devez connaître aussi la région, lui cria Bolan, prenez la tête.

Il rejoignit l'Oldsmobile, attendit que le véhicule bleu et blanc l'ait dépassé et s'accrocha en souplesse derrière lui. Ils sortirent de la nappe de fumigène une cinquantaine de mètres plus loin et la voiture de police commença à accélérer.

Il y avait peu de circulation sur la route départementale qu'ils empruntèrent, mais un gros bouchon s'était formé sur plus de trois cents mètres avant l'échangeur du highway 25 B. Des véhicules s'étaient accumulés sur les trois files de la chaussée, moteurs tournant au ralenti.

Decker fit hurler la sirène de sa voiture et longea les files d'attente en roulant sur la bande d'urgence, l'Oldsmobile dans son sillage. Le barrage de police apparut juste avant l'embranchement de la voie rapide. On avait disposé sur la chaussée des plots orange et blancs ainsi que des barrières en aluminium qui ne permettaient le passage que d'un véhicule à la fois. Le long du barrage, des flics en uniforme montaient une garde sévère, mitraillettes en batterie. Un peu plus loin, il y avait un car de police et une voiture banalisée occupée par quatre types en costume qui pouvaient être des agents du FBI.

Le sergent du MPD arrêta la sirène et fit stopper son véhicule à la hauteur de deux gradés qui contrôlaient l'identité de chaque automobiliste. Bolan le vit passer la tête par la portière, échanger quelques mots avec ses collègues, puis décrire un geste significatif avec son bras. Les moteurs ronflèrent de nouveau et les pneus firent entendre de légers crissements sur l'asphalte.

En passant devant les deux policiers, Bolan leur adressa un petit salut de la main. Il souffla quand ils commencèrent à rouler sur le highway. La partie délicate était jouée aux trois-quarts.

Sept minutes plus tard, ils atteignirent Belmont Park dans Bellerose, et la radio dans l'Oldsmobile lança un appel :

— Blue Rock pour Red Rock... Je ne vous vois plus, vous suivez toujours ?

— Affirmatif, répliqua Bolan. Cinq cents mètres derrière vous.

— Quel est l'axe maintenant ?

— Nous sommes tout près. Continuez comme ça, Blue Rock, et arrêtez-vous au prochain croisement. Je vais faire un repérage parallèle.

— O.K.

— Tenez-vous prêt à intervenir.

— Bien compris. Je garde le contact.

La voiture de patrouille poursuivit son trajet sur un demi-kilomètre avant de stopper à l'angle de Belmont Park. Le croisement devant eux était sombre et désert, il y avait un grand terrain vague de l'autre côté de la chaussée et aucune construction n'était visible dans les alentours. Au volant, l'agent Carlson toussota et dit au bout d'un moment :

— De quel département du FBI est ce type, sergent ?

— Ça ne te regarde pas plus que moi, répondit Decker un peu sèchement.

— J'ai l'impression de l'avoir déjà vu.

— Que veux-tu dire ?

— Rien de spécial, mais il pourrait correspondre à la description d'un certain type qu'on nous a demandé d'intercepter.

— C'est aussi ce qu'il m'a dit quand je l'ai vu la première fois. Tu as quelle heure ?

— 10 h 35.

— Ma montre doit être détraquée. Ça fait bien six ou sept minutes que nous sommes là ?

— Au moins, oui.

Carlson alluma une cigarette puis dit en réfléchissant :

— Je me demande ce qu'il a voulu dire par « repérage parallèle ».

— Moi aussi, fit Decker en tapotant un peu nerveusement le tableau de bord du bout des doigts. On pourrait peut-être le lui demander.

Décrochant le micro, il lança :

— Blue Rock pour Red Rock !

Plusieurs secondes s'écoulèrent en silence et il réitéra son appel mais n'obtint aucune réponse.

— Merde ! Qu'est-ce qui se passe ?

Il se raidit sur son fauteuil tandis que l'agent Carlson tirait plus vite sur sa cigarette. Trois appels supplémentaires ne donnèrent pas plus de résultats.

— Ça paraît bizarre, sergent, vous devriez peut-être contacter le PC.

John Decker n'avait pas attendu le conseil. Déjà, il était passé sur la fréquence régulière et jetait dans le micro :

— Charly Tango TC appelle Central Unité ! C'est une urgence, répondez !

— Central Unité vous écoute, renvoya aussitôt la radio.

— Il me faut une identification. Le nom est Cheney... Charly, Hôtel, Echo, November, Echo, Yanky... Prénom : Frank. Vérifiez si ce type figure sur la liste des agents du FBI. J'ai besoin de ça tout de suite.

— Bien compris ! Bougez pas, Charly Tango, on essaye de vous obtenir le renseignement.

Decker respira profondément et se tourna vers Carlson.

— Passe-moi une cigarette, tu veux ?

— Je croyais que vous aviez arrêté de fumer...

— C'est ce que je croyais aussi.

Attrapant une pochette d'allumettes sur le tableau de bord, il la fit sauter dans sa main, le regard fixe et les mâchoires serrées. Il cherchait à se persuader qu'il faisait fausse route, mais n'avait plus beaucoup d'illusions.

Enfin, le PC reprit le contact :

— Charly Tango TC ?

— Oui, je suis là ! cracha Decker. Alors ?

— Il n'existe aucun type du nom de Frank Cheney au FBI.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument certain. Le capitaine Prentice vous demande un éclaircissement à ce sujet sur le canal C.

— D'accord, Central Unité, je vais l'appeler, renvoya le sergent d'une voix qu'il eut du mal à reconnaître comme la sienne.

Le canal « C » était habituellement réservé pour les informations confidentielles ou pour les engueulades.

Il soupira puis resta plusieurs secondes silencieux. À côté de lui, Carlson laissa tomber d'un ton penaud :

— J'ai le sentiment qu'on va se faire torcher.

— Ouais, plutôt ! répliqua Decker en allumant sa cigarette. Et c'est moi qui vais payer le papier cul.

Il se souvint des paroles qu'avait prononcées l'agent Johnson, un peu plus tôt : « Je crois que je vais prier pour que ce foutu tordu de mec réussisse à s'en tirer. »

Eh bien ! La prière du grand flic noir avait été exaucée et c'était lui, John Decker, qui avait tenu le chapelet. Mieux : il avait mis sur la voie du Salut celui que toutes les forces de police essayaient de coincer pour maintenir l'ordre en ville !

Un rire silencieux le secoua. En fait de maintien de l'ordre public, c'était somptueusement réussi !

CHAPITRE XXI

Après le blitz opéré contre la propriété d'un sénateur célèbre, la plupart des effectifs policiers restèrent sur le pied de guerre. On avait perdu la trace de celui que l'on nommait l'Exécuteur mais on s'attendait à ce qu'il se rende coupable de nouvelles attaques contre certaines personnalités. En plus des équipes de policiers déjà en place et de celles du FBI, des unités prélevées sur les forces potentielles de la DEA et de la Garde Civile de plusieurs comtés avaient été réquisitionnées. Toutes les opérations interservices avaient été regroupées dans le cadre d'un plan d'ensemble baptisé « Scorcher Force ».

Des tireurs d'élite étaient tenus en alerte constante, prêts à être dirigés sur une éventuelle zone d'attaque, cinq hélicoptères munis de détecteurs radiogoniométriques, de lunettes à infrarouges et de systèmes Startron sillonnaient en permanence New York et tous les comtés avoisinants. La tension était à son extrême et les communiqués diffusés par de nombreuses chaînes de télévision ajoutaient encore au climat d'angoisse qui planait sur la ville.

Pourtant, le reste de la nuit se déroula sans aucun incident notoire et, lorsque le soleil se leva sur la côte Est, on commença à penser que Mack Bolan s'était replié devant un tel déploiement de forces, qu'il avait préféré quitter la région.

De leur côté, tapis dans un immeuble du Rockefeller Center, les personnages ténébreux qui constituaient une sorte de présidium du Crime Organisé penchaient pour une hypothèse contraire. Ils croyaient que l'Exécuteur était toujours dans les parages, rôdant comme un fauve sanguinaire et cherchant à leur nuire.

Ils ne se trompaient pas. Mack Bolan n'était pas homme à abandonner une partie aussi engagée, même si tous les flics du pays lui couraient après.

À 9 h 30 du matin, un appel téléphonique tira brusquement Lonnie Cramer de sa rêvasserie lugubre. La barbe hirsute, les yeux rougis par une nuit sans sommeil, il s'empara avidement du combiné qu'il plaqua contre son oreille.

— Ça va, la vie est belle ? fit une voix qu'il reconnut immédiatement.

Il fit un signe autoritaire à un homme assis à côté d'une installation de détection électronique, attendit que celui-ci ait branché l'appareil et répliqua :

— Qui est-ce ?

— Ne fais pas l'idiot, Lonnie, tu sais bien qui je suis.

— Eh bien, peut-être, oui... Bon, tu as réfléchi ?

— Oui, je vais continuer à démolir un peu plus ta cabane.

— Je ne vois pas pourquoi tu ferais ça, rétorqua Cramer en se composant une voix avenante. Tu as fait ta démonstration, hein ? O.K., on a compris, t'es vachement efficace. Mais c'était pas la peine, on t'a déjà dit qu'on est prêts à s'entendre avec toi.

Un rire sec arriva dans l'oreille de Cramer.

— Nous discuterons après.

— Après quoi ? Tu veux être en position de force, c'est ça ?

— Tu as tout compris, Lonnie. À bientôt.

— Attends, bon Dieu, attends ! Je... Merde !

Cramer se tourna vers le technicien.

— Il a coupé, ce fumier ! Tu as pu obtenir le numéro d'appel ?

— Non, c'était trop court. Il m'aurait fallu quinze ou vingt secondes de plus.

David Hoffner et Giorgio Sarazini étaient entrés dans la pièce dès la première sonnerie du téléphone. Eux aussi avaient le visage défait, tiraillé par le manque de sommeil et l'anxiété.

— Nous perdons notre temps, déclara Sarazini. Il a simplement voulu nous narguer.

Hoffner ricana :

— Et pour nous narguer un peu plus, il a tracé une croix sur la maison de Hickson à coup de gros flingue, cette salope !

— Qui a eu l'idée de planquer tout ce monde là-bas ? fit Cramer méchamment.

— Tout le monde le sait. L'idée d'Abie était complètement con !

— Mais tout le monde était d'accord. Alors, fermez-la !... Au fait, il pionce toujours ?

— Oui, M. Hirschbaum pionce toujours pendant que nous essayons de résoudre les problèmes, cracha Sarazini.

Cramer leva la main en signe d'apaisement.

— Sois pas si nerveux, Gio.

— Je suis pas nerveux mais je ne me fais pas d'illusions, Lonnie, c'est plus que mal parti pour nous. Toute la nuit, des tas de types ont

téléphoné pour nous demander des comptes et nous insulter. Les macaronis, comme dit David, menacent de nous arracher le morceau et je commence à penser qu'ils n'ont pas tout à fait tort. D'ici à ce qu'ils se pointent pour investir l'immeuble, y a pas loin ! Savez-vous combien il y a de chefs de clans qui se sont réunis cette nuit pour palabrer et nous mettre en cause ? Encore quelques heures et la situation deviendra intenable.

Une voix grêle se fit entendre en même temps qu'apparaissait l'énorme masse d'Abraham Hirschbaum dans l'encadrement de la porte.

— Tu as dit encore quelques heures, Gio. Ouais, encore quelques heures et nous serons tirés d'affaire. Bolan se fera piéger ou alors il aura décampé. Personne ne peut continuer comme ça indéfiniment, pas même un tordu de troufion comme lui. Je dis qu'il finira par commettre la gaffe que nous attendons tous.

— J'espère, fit Cramer. Nous avons plus de cent vingt hommes qui sont prêts à se lancer contre la grande pute dès que nous l'aurons repérée.

Hoffner haussa les épaules avec agacement.

— C'est pourtant pas tous ces mecs qui ont pu empêcher le massacre à New Hyde Park !

— Tout le monde a été surpris, David. Personne ne s'attendait à ce qu'il attaque la maison de Joss. Accordons-nous jusqu'à la fin de la matinée, je suis à peu près sûr qu'il rappellera et alors... y aura pas intérêt à rater ce coup !

Il était 9 h 45 quand le capitaine Jack Prentice du MPD prit un appel téléphonique dans la salle des opérations. Le policier n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

— Oui, fit-il d'une voix pâteuse dans le combiné.

— Prentice ? Ici Bernansky.

Ses yeux rougis et à demi fermés s'agrandirent d'un coup. Il eut l'impression de recevoir une décharge électrique.

— Qui avez-vous dit ? rugit-il.

— Bernansky. Ça y est, vous y êtes ?

— Un instant... Vous ne seriez pas également un certain Frank Cheney ?

— C'est exact. Je suis aussi Cheney. Bon, ne finissons pas, vous savez exactement qui je suis. Mes félicitations pour votre promotion, Jack.

— Bon Dieu ! Vous avez un sacré culot de m'appeler après ce que vous avez fait ! À quoi rime cette comédie ?

— Il ne s'agit pas d'une comédie.

— En effet, oui ! Appelons cela plutôt une tragédie. Vous êtes responsable de dizaines de morts tout autour de New York et vous croyez que je vais continuer à vous écouter ?

— Vous feriez bien. Ce n'est pas moi qui ai commencé à foutre la merde dans New York, ça fait longtemps que tout le monde patauge dedans sans que personne ne prenne des mesures.

— Dites donc, pour qui vous prenez-vous, pour un ange peut-être ?

Le téléphone laissa passer un ricanement.

— Peut-être pour l'ange exterminateur. Bon, soyons sérieux. Je ne vais plus rester très longtemps dans votre ville. Alors je vous conseille de m'écouter.

— Attendez deux secondes...

Prentice fit signe au lieutenant Jim Halloway de décrocher un poste secondaire. Un peu plus loin, le sergent John Decker fixait le capitaine en essayant de comprendre. Ce dernier lui enjoignit également d'utiliser un appareil branché sur la même ligne, appuya sur la touche qui permettait de réclamer une localisation, puis il reprit la conversation interrompue :

— Allez-y, Bernansky, je vous écoute. Qu'appellez-vous plus très longtemps ?

— Quelques heures, précisa l'Exécuteur. Le temps de donner encore le coup de pouce qui va vous permettre ensuite de lancer la grande lessive. Les vendus sont partout, dans l'administration, au gouvernement, parmi certains départements de la CIA... Mais tout le monde se tait, c'est la grande conspiration. Ça ne vous fait pas mal au cœur de savoir que toutes ces ordures mettent le pays à sac sans que vous puissiez lever le petit doigt pour les foutre à l'ombre ?

— Écoutez, Bernansky, je...

— Non, vous, écoutez-moi plutôt ! rétorqua la voix de glace. Je ne vous réclame aucune faveur particulière.

— Alors, que voulez-vous ? Pourquoi m'appellez-vous ?

— Je vous demande seulement de faire votre boulot de flic aussi consciencieusement que vous l'avez fait jusqu'à présent. Ceux que j'ai liquidés ne constituent sans doute que l'arbre qui cache la forêt, il y en a plein d'autres qui sont prêts à prendre la relève. Ceux-là, vous en connaissez maintenant une partie et je vous montrerai bientôt les autres. Mais je ne peux pas être partout à la fois, je ne peux pas non

plus rester plus longtemps dans cette ville. Alors, aidez-moi.

— Mais comment ?

Sans même qu'il s'en aperçoive, la voix du capitaine s'était faite aimable.

— Comment voulez-vous que je vous aide ? demanda-t-il d'un ton presque soumis.

Halloway lui jeta un regard ébahi. Il n'en revenait pas. La discussion avait commencé sous le signe de l'orage et voilà que son chef se comportait soudain avec une timidité qu'il ne lui avait jamais connue. Il s'avoua que lui-même était quasiment envoûté par les paroles pourtant dures et glaciales de ce foutu type.

— Je ne fais qu'entamer le travail pour débarrasser votre ville des ordures qui sont en train de la bouffer complètement. Mais je vous l'ai dit, et vous le savez aussi bien que moi, je ne pourrai plus rester longtemps. Il va falloir que vous alliez jusqu'au bout, Jack, nettoyez New York et ses environs.

— Il me manque beaucoup d'éléments pour cela, et je n'ai pas les coudées franches.

— Je le sais parfaitement. Je vais me débrouiller pour vous fournir les éléments manquants. Dites-vous pourtant que vous subirez des pressions de tous les côtés. Ça ne sera pas facile pour vous, mais je sais que je peux vous faire confiance.

— Pouvez-vous déjà me donner des indications ?

— Quelques-unes, oui, notamment au sujet d'importantes personnalités officielles qui collaborent avec la *Cashera Nostra*.

— Pourquoi parlez-vous de la *Cashera Nostra* ?

— C'est elle qui tient actuellement les rênes du Syndicat. Ça peut vous paraître extravagant, mais les Italiens ont passé les leviers de commande à l'organisation israélienne. Ce n'est pas une supposition, mais un fait réel. Souvenez-vous qu'il y a déjà eu plusieurs fois association entre ces types et les *capi* de l'ancienne génération. Maintenant, il s'agit bien d'une prise de pouvoir incluant des moyens énormes et des personnalités toutes-puissantes au sein du gouvernement et de l'administration US. Tournez-vous aussi du côté de la CIA, ou plutôt vers une de ses branches pourries, la SPAE qui est à cent pour cent dans le coup du détournement de stupéfiants à Atlanta.

— Vous voulez parler de la cocaïne qui a envahi le marché illégal sur la côte Est ?

— Précisément. Mais cela n'est qu'une infime partie du commerce dégueulasse qui s'opère avec la bénédiction d'un nombre important de

gros administratifs, de policiers marrons et de politicards achetés par la mafia. Ils ont déjà la mainmise sur une bonne partie du pays et bientôt ils le contrôleront en entier... Dans l'éventualité où j'échouerais dans ma dernière opération, je vous ai expédié un document sur lequel figurent des noms d'individus impliqués dans la grosse combine. Vous devriez le recevoir dans le courant de l'après-midi. Ce n'est qu'un début, il en viendra d'autres. Faites-en bon usage.

— Bon, j'ai enregistré tout ce que vous avez dit... heu, Bernansky. Pourquoi, maintenant, ne nous laisseriez vous pas faire notre travail ?

— Il est encore un peu trop tôt. Vous dites avoir besoin d'éléments plus étayés ? Je vais faire le maximum pour vous les fournir. Au fait, ne soyez pas trop dur avec le sergent John Decker. Remerciez-le plutôt pour moi.

— Il vous écoute, dit Prentice en levant les yeux vers ses deux subordonnés accrochés à leur téléphone.

— Il vous faudrait beaucoup plus d'hommes comme lui. Peut-être que vous obtiendriez de meilleurs résultats.

— Ce ne sont pas mes hommes qui sont en cause...

— Je sais. Épurez le système et les choses iront mieux. Je vais raccrocher, Jack.

— Attendez !...

— Désolé, je ne peux plus attendre. Bonne chance.

La communication fut brusquement coupée. Prentice raccrocha en se mordillant les lèvres, observant Halloway et le sergent Decker qui venaient vers lui.

— C'est lui qui nous souhaite bonne chance ! s'exclama Halloway. C'est pas croyable ! Que va-t-il encore imaginer pour taper sur les *amici* sans se faire prendre ?

Le capitaine passa la main sur sa joue râpeuse.

— Aucune idée, Jim. Mais il ne faut pas s'attendre à une action conventionnelle. L'effet Bolan est très aléatoire. Souvent, il invente des stratagèmes qui sortent du réel. N'oubliez jamais ça tous les deux.

— Oh ! Je ne suis pas près de l'oublier, dit Decker.

Le lieutenant eut un petit rire.

— Personne ne l'oublie, John. Il a toutes les polices du pays aux fesses, mais il continue quand même sa guerre. Je ne voudrais pas être à sa place.

— Moi non plus, répliqua Decker, mais j'avoue que c'est un sacré bonhomme.

— Vous avez de l'admiration pour lui ?

— Non, mais je me refuse à lui jeter la pierre, malgré la sale blague qu'il m'a jouée. Est-ce que je devrais me sentir coupable de parler comme ça ?

Prentice posa la main sur son épaule.

— Non, tout le monde court après ce type mais tout le monde l'admire, faut pas se cacher la vérité.

— Tout le monde sauf la mafia.

— Et leurs copains bien placés... Bon, je veux qu'on remette tout le monde en alerte. Magnez-vous le train !

— On relance la chasse à Bolan ?

— Qui parle de Bolan ? gronda doucement Prentice.

Au volant de la Pontiac qu'elle avait louée à l'aéroport de La Guardia, Eva Swanson était un peu pâle malgré le maquillage rapide qu'elle s'était passé. Elle était rentrée de Washington au petit matin après s'être livrée à une démarche officielle auprès du National Security Council.

À côté d'elle, Bolan finissait de compulsier les feuillets qu'elle lui avait remis. Ils débouchaient dans la Cinquième Avenue, pas très loin de Rockefeller Center, quand il commenta :

— Ça va encore plus loin que je le pensais. Une partie du Sénat est contaminée et aussi plusieurs ministères. On t'a laissé gentiment sortir ces documents ?

— Tu parles ! J'ai dû insister très, très fort, et il a fallu que je fasse intervenir le big boss de la DEA pour que j'en obtienne un tirage. À la dernière minute, quelqu'un de la direction a essayé une obstruction et même de me faire placer en garde à vue, mais heureusement, j'avais une couverture en règle.

— Quelqu'un qui figure peut-être sur la liste de ces noms avec les pedigrees.

— C'est très probable. Je t'ai souligné ceux qui m'ont paru les plus importants.

Elle marqua une petite pause, attentive à la circulation, puis :

— J'ai entendu parler de tes prouesses. Tu aurais pu m'attendre pour me laisser une part de gâteau !

— Quel gâteau ? Je n'ai vu qu'un pique-nique dégueulasse.

D'un ton écœuré, elle enchaîna :

— Le sénateur Joss Hickson a été impliqué dans une affaire de pédophilie, Mack. Une filière responsable du rapt de centaines de gosses de moins de douze ans, en Colombie. Tu te doutes de ce qu'ils

en faisaient...

— C'est étonnant qu'il soit toujours en poste.

— J'ai dit impliqué. Pas inculpé. J'ai découvert ça sur une fiche en instance d'être mise au broyeur. Ils ont noyauté même le NSC, tu te rends compte ? Et tous les noms que tu peux lire sur ces papiers sont concernés de près ou de loin par des combines de toutes sortes manipulées par la mafia.

Bolan lui avait demandé de rechercher les personnages officiels qui pouvaient avoir une connexion avec les *amici* de New York et leurs associés.

— Coleman ! laissa-t-il tomber doucement, les yeux fixés sur un feuillet d'imprimante. Melvin Coleman...

Le texte confidentiel qui suivait le nom mentionnait les divers postes qu'avait occupés Melvin Alexander Coleman en vingt-deux ans de carrière. Après quatre ans de formation à l'Académie militaire de West Point, il avait fait l'école de sciences politiques de Harvard d'où il était sorti major de promotion avant d'entrer à la CIA. Là, il avait d'abord été sous-directeur de la section des plans, puis directeur en titre, et « Chief Principal » au service de coordination détaché au Pentagone. Ensuite, pendant cinq années, il avait été à la tête du département de « conception stratégique », une branche de la CIA chargée d'établir des concepts d'attaque et de contre-attaque, de produire des scénarios mettant en scène un maximum de cas de figure quant aux éventualités d'agressions ennemies, ainsi que de prévoir des parades.

Et, à présent, il était l'un des conseillers de la Maison-Blanche pour les affaires de sécurité intérieure. C'était à n'en point douter un type brillant. Mais aussi une magnifique ordure, un cannibale de première classe.

Le texte que Bolan avait sous les yeux précisait que l'Exécutive Mansion avait chargé Coleman d'une tâche importante : régler la question du grand banditisme grâce aux méthodes et au savoir acquis à la CIA.

Pour l'Exécutif, il ne faisait nul doute que le surdoué de l'Agence de Langley s'était mis à l'œuvre, qu'il avait concocté un solide scénario établissant la manière de prendre le contrôle de la mafia par l'emploi de méthodes d'avant-garde. Mais pour son propre compte.

Et là aussi, il avait brillamment réussi. Ou presque.

La fiche précisait également qu'il entretenait des relations avec des gens importants tels que Brian Koenig, Steven Goldman, Abraham Hirschbaum, Jason Schiller et, bien sûr, avec l'honnête sénateur Joss Hickson.

Une photographie agrémentait le texte, si l'on peut dire. Un visage intelligent aux yeux vifs, avec des cheveux grisonnants, des lèvres minces et une expression sévère. Un vautour déguisé en aigle.

— Melvin Coleman, répéta posément Bolan. Ça pourrait bien être notre numéro Un.

La jeune femme relâcha un peu l'accélérateur en atteignant la périphérie de Rockefeller Center.

— Tu en as entendu parler ?

— Je l'ai observé dans une lunette télescopique, répondit-il d'une voix glacée. J'aurais pu le descendre.

CHAPITRE XXII

— T'as intérêt à réussir, cette fois ! cracha Lonnie Cramer à destination du technicien planté devant son appareil de détection.

Ôtant la main qu'il tenait plaquée sur le combiné, il reprit :

— On n'espérait plus que tu rappelleras. Tu viens m'annoncer une nouvelle blague ?

— Ça va dépendre de toi, Lonnie.

— Ce que je veux vraiment, c'est avoir la paix, tu peux comprendre ça ? J'en demande pas plus et je suis prêt à t'écouter.

— Toi d'abord. Qu'est-ce que tu me proposes ?

— Rencontrons-nous et discutons.

— De quoi ? De la came que tes potes distribuent aux gosses de la rue, de tes accointances politiques, ou des réseaux de pédophiles ?

— Merde ! T'es pas très coopératif.

— Fais-moi une vraie proposition.

— D'accord ! Que dirais-tu si on t'offrait une virginité ?

Il y eut un rire clair dans l'écouteur.

— Je ne te suis pas très bien, Lonnie. C'est toi qui me parles de virginité ?

— Tu as sûrement compris ce que je veux dire. Ça fait combien de temps que les bleus te courent au cul, hein ? T'es tricar partout. Ce serait quand même pas mal si l'éponge était passée en haut lieu sur toutes ces conneries, non ? On est tous d'accord là-dessus.

— Tu vas faire une demande spéciale à tes copains du gouvernement ? Rien que pour moi ?

— Dis pas n'importe quoi dans le tubophone, ça pourrait être gênant si quelqu'un nous écoutait. Alors, qu'en dis-tu ?

— *À priori*, c'est intéressant.

— Ah ! Tu vois qu'on n'est pas si mauvais que ça.

— Il va falloir le prouver.

— Où es-tu en ce moment ?

— Quelque part sur la côte Est.

Cramer partit d'un gros rire.

— D'accord, t'es prudent et c'est normal. Je veux seulement te rencontrer, je peux pas t'en dire plus au téléphone, tu comprends ?

Du coin de l'œil, il vit le signe que lui adressait le technicien pour l'avertir que la localisation était faite. Entre-temps, David Hoffner et Giorgio Sarazini étaient entrés dans la pièce.

— Dis, tu es toujours là ? reprit Cramer.

— Bien sûr, Lonnie. Si tu veux me voir, amène-toi à Rutherford. Cherche le monument aux morts et attends-moi là.

— Tu as de l'humour, on dirait !

— Je fais ce que je peux. Inutile de te dire que si tu amènes tes boy-scouts, tu ne me verras pas.

— C'est évident ! Quand veux-tu ?

— Dans une heure.

— Banco ! C'est pas une connerie, hein ?

— Non, Lonnie, c'est pas une connerie. Tâche d'être à l'heure.

— Compte sur moi, conclut Cramer d'une voix plaisante, raccrochant ensuite.

Il fit deux grandes enjambées pour venir lire les chiffres qui s'étaient inscrits sur le cadran du détecteur électronique. Le technicien était déjà installé devant l'écran d'un ordinateur et réalisait une recherche sur le numéro. Moins d'une minute plus tard, une réponse fut donnée : l'indicatif correspondait à North Arlington et les chiffres qui suivaient désignaient un immeuble de Schuyler Avenue.

— L'enculé ! rugit Cramer. Il voulait nous envoyer à Rutherford alors qu'il planque son sale cul à Arlington !

— Qu'est-ce qu'il espère ? fit Hoffner.

— J'en sais rien. Peut-être qu'il veut gagner du temps, mais on ne va sûrement pas lui en laisser. Gio ! C'est le moment de donner le signal à tous tes mecs. Dis-leur bien qu'il faut qu'ils arrivent là-bas sur la pointe des pieds, hein !

— Sois sans crainte, c'est moi qui vais les diriger. Je te tiendrai au courant dès qu'on sera sur place.

— Tu rêves ! On va tous y aller. Je crois pas que quelqu'un ici veuille rater ça !

— Tu verras ça de loin, Lonnie. Faudra d'abord laisser faire les chasseurs.

— O.K. Mais je veux moi-même emballer sa putain de tronche dans un sac !

Les yeux d'Eva Swanson brillèrent.

— On dirait que ça marche ! Les gros poissons quittent l'aquarium.

Bolan avait vu. Là-bas, une centaine de mètres plus loin, trois véhicules venaient de sortir d'un parking souterrain et commençaient à accélérer dans l'avenue, pare-chocs contre pare-chocs. Il y avait d'abord une grosse DeSoto bleue occupée par cinq passagers, une équipe d'accompagnement sans aucun doute. Suivait une longue Lincoln Continental noire aux vitres fumées qui devait contenir les grossiums, puis une Mercury également noire fermait la file avec un contingent supplémentaire de portes-flingues.

Lorsque le petit convoi passa devant la Pontiac, une vitre arrière de la Lincoln s'abaissa électriquement et l'un de ses occupants cracha sur la chaussée.

— David Hoffner, fit Bolan, le regard braqué sur la longue carrosserie. Et à côté de lui, c'est le grand Lonnie Cramer.

— Et le gros type, tout au fond, tu le connais ?

— Lui, c'est Abie Hirschbaum. Cent soixante kilos de vice, mais il pèse aussi une cinquantaine de millions de dollars planqués un peu partout.

— Avoue que tu n'en espérais pas tant.

— J'espère surtout qu'ils sont tous dans ce tas de ferraille. Démarre, Eva, et ne te fais pas repérer.

La Pontiac s'inséra dans la circulation, se mélangea à la multitude de taxis « Yellow cab » qui monopolisaient la grande chaussée.

— La Lincoln ne me dit rien qui vaille, fit la jeune femme. Tu as vu cette masse ?

— C'est un tank, une caisse blindée à l'abri des balles.

Ils empruntèrent le Lincoln Tunnel pour quitter Manhattan, débouchèrent dans Union City, et bientôt le convoi s'inséra sur la voie express 95, roulant à vive allure.

L'Exécuteur se pencha à l'arrière de la Pontiac pour ouvrir un gros sac de voyage en toile et en vérifier le contenu : un tube kaki d'un mètre de longueur, un fusil d'assaut combiné avec un lance-grenades et des munitions en abondance.

— Ils quittent l'expressway, fit bientôt remarquer la jeune femme.

Bolan concentra de nouveau son attention sur les trois véhicules qui, deux cents mètres plus loin, avaient ralenti pour s'engager dans une bretelle de sortie.

— C'est conforme, répondit-il sobrement.

Il avait méticuleusement étudié et minuté deux itinéraires possibles, le premier incluant Rutherford, et le second North Arlington pour le cas où les ténors de la *Commissione* auraient eu l'idée d'effectuer une localisation. La ruse avait réussi. Cramer et ses copains avaient fait intervenir des moyens techniques et croyaient ainsi avoir localisé leur ennemi. Mais ce qu'ils avaient détecté n'était rien d'autre qu'une planque, un appartement loué par Bolan et qu'il avait équipé d'un redirecteur d'appel téléphonique.

Quelques minutes plus tard, ils virent le convoi de la mafia s'engager sur une chaussée déserte longeant la voie ferrée qui va de Jersey City à North Arlington.

— Prends la route de droite, intima Bolan en ôtant l'imper simplement posé sur ses épaules.

Sous le vêtement, il portait sa tenue de combat noire. Big Thunder, le gros automatique .44 magnum, était pendu à son ceinturon dans une gaine spéciale.

— Mets pleins gaz, dit-il encore d'une voix tranquille. Tu me largueras juste après la rivière.

Aussitôt, la Pontiac bondit en avant, le compteur montant rapidement à cent soixante km/h sur la route qui longeait parallèlement le trajet des *amici*.

Assis en vis-à-vis de Cramer dans l'habitacle de l'imposante Lincoln, Sarazini manipula la radio pour appeler la voiture de tête :

— Enzo, qu'est-ce que c'est que cette allure ? Je t'ai dit d'y aller en douceur, pas de traîner !

— Oui, m'sieur. D'accord, répliqua docilement le chef d'équipe.

Les trois voitures reprirent de la vitesse mais durent bientôt ralentir pour franchir le pont sur la Hackensack River.

Sarazini adressa un sourire entendu aux autres occupants du véhicule :

— On va bientôt y être. Ça vous fait quel effet ?

— Ne te réjouis pas trop vite, dit David Hoffner. Je voudrais être sûr que tes équipes seront bien au rendez-vous.

— Elles y seront, t'inquiète pas.

Hirschbaum grimaça lui aussi un sourire et Cramer se frotta les mains.

— J'ai quand même du mal à y croire, ricana-t-il. Vous vous rendez compte que...

Il fut interrompu par un crépitement brutal suivi presque aussitôt

par une grosse déflagration.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria Hoffner en regardant précipitamment à travers le pare-brise, entre le chauffeur et un garde du corps. Nom de Dieu ! Mais ils...

Il n'eut pas le temps d'en ajouter davantage. Parvenue au milieu du pont, la voiture de tête avait fait une brutale embardée et se mettait en travers de la chaussée avant de s'arrêter complètement. Emportée par son élan, l'énorme masse de la Lincoln percuta son coffre arrière tandis que le staccato caractéristique d'une arme de combat reprenait de plus belle. Puis de nouvelles détonations se firent entendre. Le pare-brise blindé s'opacifia sous une grêle de projectiles et une explosion supplémentaire déforma une porte bardée d'acier dans un vacarme assourdissant.

— C'est lui, c'est lui ! hurla Sarazini.

Abie couina en plaquant ses mains potelées contre ses oreilles et Lonnie Cramer se mit à débiter un chapelet de jurons tandis que Hoffner ouvrait et fermait la bouche comme un poisson sorti de l'eau.

Bolan venait de contourner la carcasse éventrée et fumante de la voiture de tête et arrosait déjà les deux autres véhicules, alternant le M-16 avec le lance-grenades M-79. De même que les occupants de la DeSoto, ceux de la Mercury n'eurent aucune chance de mettre en œuvre une contre-attaque. L'offensive avait été menée avec une soudaineté et une violence qui excluaient toute possibilité de riposte.

Une grenade s'engouffra dans la Mercury par une portière et explosa à l'intérieur dans un nuage de fumée, de fragments de matière plastique et de débris humains. La suivante percuta le flanc de la Lincoln sans produire d'autre effet que d'en déformer la carrosserie. Et une autre encore s'écrasa en grondant contre le côté opposé.

L'intention de Bolan n'était pas de continuer de marteler à coup d'explosifs la longue caisse blindée pour en faire sortir la racaille qui s'y terrait. Il avait seulement voulu leur bloquer toute issue.

À travers une vitre fumée, il entrevit la face de Lonnie Cramer, tordue dans une expression de rage et de haine, tandis que le chauffeur tentait aveuglément une marche arrière pour dégager le véhicule.

Décrochant le LAW fixé sur son dos, il en déplia le tube télescopique qu'il posa sur son épaule. À cette distance d'une trentaine de mètres, il n'était nullement besoin d'effectuer une visée précise. Immédiatement après avoir pressé la détente, il se jeta au sol. Quelques dixièmes de secondes plus tard, la monstrueuse caisse se désagrégea dans un éclatement tonitruant. Une onde de chaleur

balaya violemment le pont, couchant quelques arbres et emportant dans son orbite plusieurs corps démantelés.

Combien de temps avait duré l'action ? Dix secondes, quinze, peut-être ? C'était déjà trop. Après un bref regard sur les carcasses éventrées, l'Exécuteur s'enfonça dans les taillis bordant la rivière, disparut en un instant.

CHAPITRE XXIII

Depuis trois jours, le calme était revenu dans la ville de New York. Un calme apparent, du moins, car de nombreuses équipes policières continuaient le plus discrètement possible à procéder à des mises en garde à vue et à des arrestations.

Il y avait une importante agitation dans le grand hall de la tour N° 2 du World Trade Center, à Manhattan. Une agitation importante mais coutumière, mis à part, peut-être, la présence d'agents du Gouvernement qui déambulaient avec une apparente nonchalance tout en scrutant les usagers de la tour et ses visiteurs. Un de ces G'men, un homme aux cheveux courts et portant une grosse moustache, prit l'un des ascenseurs qui desservent les cent dix étages du vertigineux immeuble. Il portait un badge des services de sécurité et avait inséré une carte magnétique dans un vérificateur électronique avant de monter dans l'ascenseur.

Vingt-sept secondes plus tard, il atteignit le 96^e étage, fut le seul à quitter la cabine et se dirigea vers deux plantons auxquels il montra une carte spéciale comportant une puce électronique. Ceux-ci déclenchèrent l'ouverture d'une porte qui livrait accès à un hall feutré et désert. Mais bientôt apparurent deux hommes en civil à qui il dut encore présenter son document plastifié. Il fut ensuite conduit à travers un couloir jusqu'à une pièce aux murs nus, comportant une table métallique où trônait un appareil de contrôle.

— Placez votre carte dans la machine, déclara l'un des flics de garde.

L'autre leur montra les dents dans un sourire ironique.

— Je connais la musique, pas la peine d'en rajouter.

Un petit voyant vert clignota sur l'appareil et le G'man récupéra sa carte avant d'aller se placer devant une porte métallique surveillée par un nouveau policier en civil. Un voyant s'alluma et le battant s'ouvrit, dévoilant un bout de couloir faisant office de sas. La dernière porte franchie, le visiteur s'avança dans une vaste salle où flottait un parfum de produit aseptisant. Des classeurs métalliques s'alignaient avec rigueur contre un pan de mur laqué ; un autre recevait toute une rangée de consoles informatiques et des appareils de télécommunication. Les cloisons donnant sur l'extérieur étaient

constituées de baies panoramiques derrière lesquelles on voyait s'étaler Manhattan, en contrebas. Un silence feutré régnait sur les lieux qui donnaient l'impression d'être un sanctuaire. Un sanctuaire ultramoderne, impersonnel et froid.

Tout au fond, derrière un grand bureau pourvu de deux écrans d'ordinateur, un homme à l'aspect austère considérait d'un air détaché l'homme qui venait vers lui. Son visage était intelligent, ses yeux vifs, et ses lèvres minces étaient relevées sur un côté dans une sorte de rictus d'agacement.

— Je suis dix-sept, lui annonça le visiteur.

L'officiant haussa légèrement un sourcil, parut rentrer un instant dans ses souvenirs.

— Non, vous n'êtes pas dix-sept, déclara-t-il.

— Et pourquoi donc ?

— Je le connais personnellement.

— Alors disons que je me suis trompé de numéro, mais ça n'a plus d'importance maintenant que je vous ai trouvé. La dernière fois que je vous ai vu, vous marchiez sur le ventre dans la propriété de votre copain Hickson.

Un silence embarrassant s'installa entre les deux hommes, puis Melvin Coleman laissa tomber très doucement :

— Ah, je vois !

Pas un muscle de son visage n'avait tressailli. Ses yeux étaient toujours fixés sur un point imaginaire, légèrement à droite de Bolan, mais ses lèvres trop minces s'étaient soudées.

— Je ne vous demanderai pas comment vous avez pu arriver jusque chez moi, dit-il d'un ton apparemment désintéressé. Il y a sûrement une explication. Mais qu'êtes-vous donc venu y faire ?

L'Exécuteur avait pivoté pour englober du regard la ville de New York qui s'étendait en contrebas.

Au loin, il pouvait voir la statue de la Liberté qui étendait son flambeau sur le monde.

— Chez vous ? répliqua-t-il.

— Tout ce qui est ici constitue mon domaine. Le gouvernement l'a mis à ma disposition.

— Je suis venu vous liquider, rétorqua Bolan en se retournant, le Beretta silencieux braqué sur le visage ascétique.

— Mon Dieu !... Mais pourquoi ?

Cette fois, les lèvres du rapace s'étaient retroussées en un affreux sourire.

— Parce que je pense que c'est infiniment nécessaire.

— C'est stupide. J'exerce des fonctions qui servent une grande cause. C'est le pouvoir exécutif qui m'emploie, ne vous trompez pas.

— Et c'est sans doute pour cette raison que vous avez tant de relations parmi les *capi* et les gros bonnets qui marchent avec eux ?

Coleman balaya l'objection d'un geste douxereux.

— Quand on lutte contre le crime, on est obligé d'avoir des contacts avec ses ressortissants. La police elle-même utilise des indicateurs. Vous devriez poser ce pistolet menaçant et accepter que nous discussions.

— J'ai déjà entendu ça, rétorqua sèchement l'Exécuteur. Cramer voulait aussi engager une discussion.

— Je suis au courant, déclara froidement le vautour. C'est moi-même qui le lui ai suggéré à travers Hirschbaum. Mais il n'a pas su manipuler cet arrangement.

— Vous voulez me faire croire qu'Abie Hirschbaum agissait lui aussi pour le compte de la Maison-Blanche ?

— C'est tout à fait exact. Tout ce qui peut vous paraître anormal ou incompatible avec la justice fait partie d'un plan d'ensemble visant à contrôler le Crime Organisé. Tout cela est très officiel malgré un caractère apparemment équivoque. Je suis parfaitement informé de ce que vous faites. Bolan. Vous êtes sûrement un homme de grande valeur, et je pense qu'il est dommage que vous gâchiez votre vie comme vous le faites.

Bolan lui adressa un sourire réfrigérant.

— Vous recrutez ?

— Non, je vous propose une association. Agissez en collaboration avec moi, vous ne trahirez pas votre idéal.

Le vautour était très convaincant. Comment discerner la part de la vérité et du mensonge dans ses propos ?

Bolan lui demanda :

— Avez-vous quelque chose d'autre à ajouter, Coleman ?

— Comment dois-je comprendre votre question ?

— Le moment est venu de payer. Vos amis sont morts, c'est maintenant à vous d'y passer.

— Mais ce n'étaient pas mes amis !

— Bien sûr, ils n'étaient que des pions que vous manipulez, ils sont remplaçables. Voilà pourquoi je dois vous descendre vous aussi.

— Non, vous ne le ferez sûrement pas. Vous n'êtes pas idiot.

Une lueur de triomphe traversa les yeux du vautour qui se paraît

des plumes de l'aigle impérial. L'Exécuteur chercha à comprendre ce qui se dissimulait derrière ce regard fixe. Mais il n'y découvrit qu'un abominable orgueil froid et démesuré. Il éprouva la sensation de se trouver en présence d'un fou lucide auquel on aurait confié un monstrueux jouet. Il eut soudain la conviction que Melvin Coleman n'était pas le numéro Un de la grande magouille. Il n'y avait d'ailleurs aucun numéro Un, pas plus que de véritable hiérarchie dans cette mise en scène sordide.

Coleman n'était que l'éminence grise de la nouvelle Organisation, le cerveau que l'on avait acheté et auquel on avait demandé d'établir une stratégie capable d'utiliser les structures gouvernementales pour le compte du Crime Organisé. Mais sans doute ce cerveau détraqué voulait-il reprendre à son compte l'idée géniale dont il était l'inventeur. Sans doute s'imaginait-il qu'il pouvait régner depuis sa tour d'acier et de verre sur un empire occulte, ainsi que l'avaient fait beaucoup d'autres mégalomanes avant lui. Bolan estimait qu'il avait toutes les chances de réussir l'opération.

« Mon Dieu, que tout cela est compliqué, que tout cela est tordu ! » songea-t-il en observant avec une certaine pitié l'être paranoïaque qui tentait de le convaincre de sa bonne foi. Jusque dans quel gouffre ténébreux s'engloutirait l'humanité si des givrés de première classe tels que Melvin Coleman continuaient de répandre leurs théories démentes ? Le plus difficile à accepter, c'était que même les responsables à la tête du pays aient été dupes, qu'ils aient involontairement marché dans le système pourri.

— Rangez cette arme, lui dit encore le spécialiste ès-magouilles de la Maison-Blanche. S'il vous arrivait de m'assassiner, vous n'auriez aucune chance de sortir vivant de cette salle. Je suis le seul à pouvoir autoriser l'ouverture de la porte à partir de cet ordinateur. Toutes mes précautions sont prises en vue d'un tel cas, il y a à cet étage plus de trente hommes prêts à vous cribler de balles si vous tentiez de quitter les lieux sans mon autorisation. Je peux vous dire que je suis l'homme le mieux protégé de tous les États-Unis.

— Vous ne l'êtes plus.

Pour la première fois, une étincelle d'inquiétude transforma le regard du rapace.

— Que voulez-vous dire ?

— Tout votre dispositif de sécurité fonctionne à travers le système informatique de l'étage. Je me suis renseigné.

— Et alors ?

— Je l'ai neutralisé en plaçant ma carte dans l'appareil de contrôle, son processeur contenait tout ce qu'il fallait pour ça.

— Vous bluffez ! s'écria Coleman d'une voix rauque.

— Faites un essai.

Avec précipitation, les doigts nouveaux se mirent à pianoter sur le clavier de l'ordinateur, mais plusieurs tentatives se révélèrent inutiles. Bolan entendit une sorte de feulement issu de la gorge de Coleman qui se dressa soudain et se mit à glapir hystériquement :

— Espèce de salopard ! Enculé de merde de fumier, tu crois avoir gagné, hein ?... Tu n'es rien qu'un connard qui se prend pour un justicier ! Je vais leur dire de te descendre, sale pédé ! Tu ne peux rien contre moi, t'entends ? Rien, rien...

— J'aime mieux ça, fit Bolan en relevant imperceptiblement le museau du Beretta. Ça vous va infiniment mieux.

Mais l'autre poursuivait sa litanie injurieuse et n'entendait rien d'autre que le son strident de sa voix de détraqué mental.

Une nouvelle fois, Bolan éprouva de la pitié pour ce pauvre fou qui se démenait et criait devant son jouet informatique devenu inutile.

— Tu crois m'avoir baisé ? Tu crois vraiment que je ne suis pas capable de te liquider tout seul ?

La main du surdoué de la CIA s'était posée sur un tiroir entrouvert où l'on apercevait la crosse d'un pistolet automatique.

— Exact, Coleman. Vous n'êtes plus rien du tout.

Le regard de Bolan reprit une expression glaciale, ses mâchoires se crispèrent imperceptiblement et le Beretta cracha son venin au beau milieu du front du dément. L'homme qui prétendait être le mieux protégé de tous les États-Unis mourut dans un petit gargouillis infâme tandis que ses yeux s'agrandissaient sur l'éternité.

L'Exécuteur passa derrière le bureau, repoussa le corps pantelant dans son fauteuil et se livra à une fouille méthodique des documents contenus dans les tiroirs. Quelques instants plus tard, il repassa devant les plantons dans le hall de contrôle, leur fit un clin d'œil et alla attendre la cabine d'ascenseur. Son pouls battait un peu plus vite que la normale, mais il avait un visage calme, presque souriant.

La petite mallette qui pendait au bout de son bras recélait un trésor d'informations que de très nombreux individus auraient été avides d'acheter à n'importe quel prix, même celui du sang. Il ne s'agissait de rien moins que la liste complète de toutes les crapules encore vivantes et en liberté qui composaient les maillons de l'ignoble complot. Du plus bas au plus haut niveau.

Mais ces documents n'étaient pas destinés à tomber dans les mains de la mafia. Ils devaient servir à défendre une cause noble, une cause humaine. Celle de la vraie justice. L'Exécuteur n'avait pas d'autre

intention que d'en remettre une copie au capitaine de police Jack Prentice ainsi qu'à Harold Brognola, le directeur en second du FBI. Brognola qui était rentré de sa mission à Newark et qui avait confié à l'Exécuteur une certaine carte à puce trafiquée secrètement dans un laboratoire du FBI.

Lorsqu'il prit place dans la Pontiac en attente de l'autre côté de l'avenue, la jeune femme rousse qui tenait le volant le considéra avec un détachement feint.

— Comment ça s'est passé ? questionna-t-elle d'une voix rauque.

— L'affaire est dans le sac, lui répondit Bolan en tapotant la mallette. Démarre.

Elle soupira par petites saccades.

— J'ai eu la trouille de ma vie en t'attendant, Mack. Je ne veux plus jamais connaître ça. Je ne veux plus jamais fréquenter un type de ton espèce. Tu es un fou dangereux.

Puis elle éclata d'un rire nerveux en embrayant.

— Où est-ce que je t'emmène ?